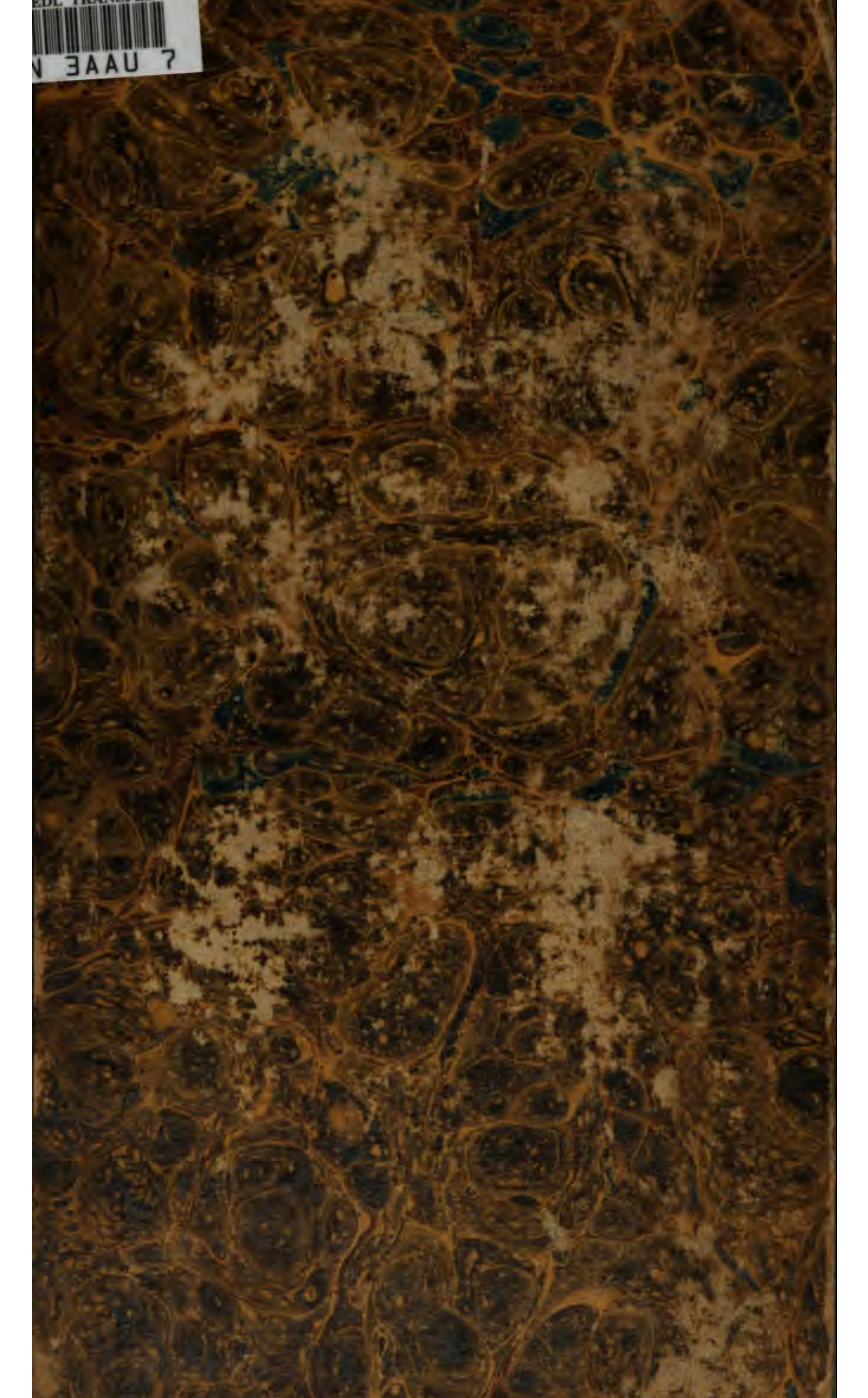
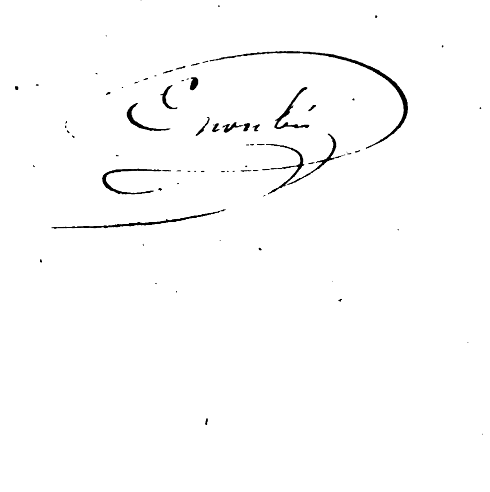



EL LIBRO de
CARL TILDEN KELLER





ŒUVRES

DE FLORIAN.

Paris, de l'Imprimerie de GAULTIER-LAGUIONIE, rue de Grenelle-St-Honoré, n° 55.



DON QUICHOTTE.

IL EST ARMÉ CHEVALIER.

DON QUICHOTTE DE LA MANCHE,

TRADUIT DE L'ESPAGNOL,

DE MICHEL DE CERVANTES,

PAR FLORIAN,

Suivi de deux Nouvelles imitées de Cervantes par le même.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

CHEZ P. C. BRIAND, ÉDITEUR,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, n. 51.

1830.


UN
LIBRARY
MAY 1 1968

DON QUICHOTTE
DE LA MANCHE.

SUITE
DE LA SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XX.

Grande et surprenante aventure de la caverne de Montesinos.

Basile, malgré sa pauvreté, trouva moyen, dans son humble cabane, de bien traiter ses amis, et surtout de marquer sa reconnaissance au vaillant chevalier de la Manche. Quitterie, à l'envi dè son époux, exaltait à chaque instant l'éloquence, le courage de notre héros, et ne l'appelait que son Cid. Don Quichotte charmé demeura trois jours avec les amans; et Basile, jaloux de gagner son estime, entreprit de justifier auprès de lui l'artifice dont il avait usé. Vous n'avez pas besoin de justification, répondit notre che-

valier; Gamache avait employé, pour vous enlever Quitterie, tous les avantages qu'il avait sur vous, c'est-à-dire ses richesses; assurément vous étiez en droit d'employer contre votre rival les avantages que vous avez sur lui, c'est-à-dire l'adresse et l'esprit. D'ailleurs uns eul titre, le plus beau de tous, rend légitimes tous vos efforts; vous étiez aimé : je ne connais rien à opposer à ce mot. Soyez-le toujours, Basile; et, pour l'être, aimez toujours. A présent, la seule chose qui doit vous occuper, c'est de tâcher de rendre utiles à votre épouse, à vous-même, les dons que vous avez reçus de la nature. Quitterie est à vous pour toujours; vous ne devez plus désirer de plaire aux autres, ni d'obtenir des succès qui ne flattent que l'amour-propre. Songez à votre fortune; elle n'est rien sans l'amour, elle est beaucoup avec lui. Une belle et honnête femme est sans doute le premier des biens; mais celui qui la possède a besoin qu'elle soit heureuse, qu'aucun souci, qu'aucune inquiétude ne vienne troubler les délices de leur amour mutuel : or, pour cela, mon ami, un peu d'aisance est nécessaire. Il vous sera facile de l'obtenir, si vous tournez votre esprit vers ce but, si vous employez vos talens à forcer la volage fortune de favoriser un travail suivi. Quand vous le voudrez fortement,

vous y parviendrez bientôt; et c'est alors, c'est alors qu'il ne vous manquera plus rien; car aucun bonheur sur la terre ne peut se comparer à celui de deux époux bien épris, dont l'un s'occupe d'entretenir l'abondance, la prospérité dans la maison, dont l'autre en fait l'ornement, le charme, y fixe la joie, la gaîté, délasse celui qui travaille, le récompense de ses peines, le fait jouir et le remercie du présent et de l'avenir. Un tel ménage est le paradis; je le sens, j'en suis certain, quoiqu'il ne me soit point arrivé de serrer encore les nœuds d'hyménée, et que des chagrins trop longs à vous dire m'en laissent à peine la douce espérance.

L'époux de Quitterie, touché de ces paroles, remercia notre héros, et lui promit d'en profiter. Sancho, qui écoutait son maître, disait entre ses dents : Ce diable d'homme parle à merveille de tout. J'avais d'abord cru qu'il ne savait rien que sa chevalerie errante; mais il serait en état, s'il le voulait, de se faire prédicateur, et d'aller dans toutes les chaires instruire et convertir son prochain. Que dis-tu, Sancho? reprit Don Quichotte; je crois t'entendre murmurer. — Point du tout, monsieur; je réfléchissais à part moi qu'il m'aurait été bien utile d'entendre vos beaux discours avant de me marier; j'aurais peut-être mieux

choisi.— Comment! Thérèse, me semble, est une excellente femme. — Excellente, c'est beaucoup dire : il y en a de pires, sans doute; mais il y en a beaucoup de meilleures.—Sancho, ce n'est pas bien à toi de dire du mal de ta femme : elle est la mère de tes enfans; cette qualité suffit pour mériter ton respect. — Ah bien oui, ma foi, du respect! elle en a joliment pour moi! Allez, nous ne nous devons rien; vous ne savez pas comme elle me traite quand ses jalousies lui prennent; elle est alors un vrai satan.

Les trois jours étant écoulés, Don Quichotte voulut partir, et pria Basile de lui donner un guide qui le conduisît par le plus court chemin à la caverne de Montesinos, dans laquelle il était résolu de descendre. Basile lui amena un jeune écolier de ses parens, homme d'esprit, dont la conversation devait l'amuser dans la route. Sancho fournit de nouveau le bissac, mit la selle sur Rossinante; et bientôt notre héros, accompagné de son écuyer et du guide, montés chacun sur leur âne, prit congé de ses aimables hôtes, qui le virent partir à regret.

Dans le chemin, Don Quichotte s'informa du jeune écolier quelles étaient ses occupations. Monsieur, répondit celui-ci, je fais des livres, qui m'amusent en attendant qu'ils amusent les

autres. J'en ai deux sur le métier : l'un s'appelle *les Métamorphoses;* c'est une imitation comique de l'Ovide des Latins. Je m'abandonne dans cet ouvrage à la folie de mon imagination, et je tâche de donner une origine plaisante aux monumens célèbres de notre Espagne. L'autre portera le titre pompeux de *Principe de toutes choses*. Je m'y moquerai des pédans, des commentateurs, des étymologistes, en recherchant, en découvrant, avec de pénibles soins et des citations nombreuses, de graves puérilités. Enfin je tâcherai dans ces deux ouvrages de verser le ridicule sur ces prétendus savans qui, tout fiers d'avoir appris ce dont personne ne se soucie, nous étalent avec emphase leur profonde connaissance des riens.

En s'entretenant ainsi, nos voyageurs arrivèrent à un village où ils passèrent la nuit. Le guide avertit Don Quichotte qu'il n'était plus qu'à deux lieues de la caverne, et que s'il avait toujours le projet d'y descendre, de longues cordes étaient nécessaires. Notre héros en fit acheter cent brasses. Le lendemain il partit avec ses deux compagnons, et arriva vers les deux heures de l'après-midi à l'entrée du précipice, qui, quoique large et spacieuse, était si remplie de ronces, de broussailles, de figuiers sauvages, que l'on pouvait à peine l'apercevoir.

Don Quichotte, descendu de cheval, se fit passer sous les bras plusieurs doubles de la corde. Ah çà, monsieur, lui dit Sancho, que votre seigneurie prenne garde à ne pas faire comme ces bouteilles qu'on met rafraîchir dans les puits, et qu'on retire cassées : je ne vois pas qu'il soit bien nécessaire que vous descendiez là-dedans. Attache toujours, et tais-toi, reprit gravement Don Quichotte; cette grande aventure m'est réservée. Seigneur, dit le guide, je vous supplie de ne rien oublier des merveilles que vous allez découvrir, afin que, d'après votre rapport, je puisse enrichir mon livre. Soyez tranquille, ajouta Sancho : à présent qu'il a les doigts sur la flûte, ne doutez pas qu'il n'en joue. Notre héros, se voyant attaché, regretta beaucoup de ne s'être pas pourvu d'une petite sonnette, pour avertir de temps en temps qu'il était encore en vie; mais, s'abandonnant à la Providence, il se jette à genoux, fait tout bas sa prière à Dieu pour lui demander son secours; puis, élevant la voix : O dame de mes pensées, s'écria-t-il, illustre et belle Dulcinée, si les vœux de ton amant peuvent parvenir jusqu'à toi, je te demande de le soutenir par un regard favorable : je vais me précipiter, m'ensevelir dans cet abîme, uniquement pour apprendre au monde qu'il n'est point de travaux et point

de périls au-dessus d'un cœur qui t'adore.

Cela dit, il s'approche de l'entrée, tire son épée, coupe les broussailles qui lui fermaient le chemin. Mais au même instant un grand bruit se fait entendre dans la caverne, et une épaisse nuée de corbeaux, de chauve-souris, en sort avec tant d'impétuosité, que notre héros est renversé par terre. Son intrépide cœur n'est point alarmé de cet augure malheureux : il se relève, chasse les monstres, et, s'abandonnant à la corde, se laisse couler dans le précipice. Dieu te conduise, s'écria Sancho en faisant des signes de croix, fleur, crème, écume de chevalerie! Que la Notre-Dame de France et la Trinité de Gaëte veillent sur toi, cœur de bronze, bras d'acier, vaillance de l'univers! Dieu te conduise encore une fois, et te ramène sain et sauf dans ce monde, que tu quittes à propos de rien! Don Quichotte ne répondait à ces exclamations qu'en demandant qu'on filât de la corde. Le guide et l'écuyer obéissaient. Bientôt ils n'entendirent plus la voix du héros, et les cent brasses étaient à leur fin. Incertains de ce qu'ils devaient faire, ils demeurèrent à peu près une demi-heure à se consulter. Au bout de ce temps ils jugèrent qu'il fallait retirer la corde : mais elle revenait sans aucun poids, ce qui leur fit imaginer que Don Quichotte

n'était plus au bout. Sancho pleurait, se désolait, et retirait plus vite la fatale corde. Enfin, au bout de quatre-vingts brasses, il sent tout à coup qu'elle était pesante; il en jeta un cri de joie. Après dix brasses encore, il voit distinctement son maître : Ah! Dieu soit béni! dit-il, et soyez le bien revenu! Nous avons eu une terrible peur que vous ne fussiez resté pour les gages. Don Quichotte ne répondait point. Quand il fut tout à fait remonté, l'on s'aperçut qu'il était endormi. Aussitôt on l'étend par terre, on le délie, on le secoue; et le héros ouvrant les yeux, qu'il porte à droite et à gauche, s'écrie : O mes chers amis, vous me privez du plus doux, du plus beau spectacle de l'univers! Hélas! il n'est donc que trop vrai que le bonheur passe comme un songe, et que les plaisirs de la vie, semblables aux fleurs du matin, se flétrissent dès le soir même! Que je vous plains! que je vous plains, ô malheureux Montesinos! ô Durandart! ô Belerme! triste Guadiana! et vous, filles de Ruidera, dont les eaux toujours abondantes ne sont que les larmes que vos yeux répandent!

Sancho, le guide, tout surpris, écoutaient ces graves paroles que Don Quichotte prononçait avec l'émotion et l'accent de la plus profonde douleur. Ils lui demandèrent de leur raconter ce

qu'il avait vu dans cet enfer. Ce n'est point un enfer, reprit-il, c'est le séjour des merveilles. Asseyez-vous, mes enfans; écoutez bien, et croyez.

CHAPITRE XXI.

Admirable récit que fait Don Quichotte de ce qu'il a vu dans la caverne de Montesinos.

Je descendais, mes amis, soutenu par votre corde, dans les ténèbres de cet abîme, lorsqu'à une longue distance du jour je découvris sur ma droite une cavité profonde, éclairée en quelques endroits par de faibles sillons de lumière, qui sans doute répondaient de loin à la surface du globe. Je résolus d'entrer dans cette cavité: je vous criai, mais en vain, de ne plus filer la corde: je m'arrêtai sur un roc en saillie; et voyant que, malgré mes cris, la corde arrivait toujours, je la saisis, j'en fis un rouleau sur lequel je me reposai. A peine assis, un sommeil paisible vient s'emparer de mes sens. Tout à coup je me réveille, et me trouve au milieu d'un pré délicieux, où toutes les beautés de la nature semblaient être réunies. Je regarde, je m'assure bien que je ne suis plus endormi: certain que ce n'est point un songe, je m'avance dans cette prairie, et je découvre bientôt un superbe palais de cristal, qui, ré-

fléchissant les feux du soleil, éblouissait mes faibles yeux. Deux portes d'émeraudes s'ouvrent: il sort du palais un vieillard, vêtu d'une tunique verte, couvert d'un manteau mordoré, portant sur sa tête une toque noire. Sa barbe blanche passait sa ceinture; sa main tenait un rosaire, dont les petits grains, de la taille des noix, étaient séparés par des diamans plus gros que des œufs d'autruche. Son air, sa démarche, sa gravité, me pénétrèrent de respect.

Il vint à moi; je l'attendis: Depuis long-temps, me dit-il, intrépide Don Quichotte, tout ce que nous sommes ici d'enchantés soupirons après votre arrivée. Suivez-moi, digne chevalier; le destin permet que je vous révèle les étonnantes merveilles de ce château de cristal, dont je suis l'alcade éternel; c'est Montesinos qui vous parle. Vous êtes Montésinos! répondis-je avec surprise: ah! seigneur, hâtez-vous de m'apprendre si je dois ajouter foi à ce qu'on rapporte de vous. Est-il vrai qu'à Ronceveaux, après la mort de votre ami le courageux Durandart, vous enlevâtes son cœur, selon sa prière dernière, et vous allâtes le porter à son amante Belerme? Oui, je l'ai fait, j'ai dû le faire, me répondit Montésinos. Venez vous-même voir Durandart.

Alors il marche et me conduit dans une salle basse du palais, dont les murailles étaient d'albâtre. Là j'aperçois un tombeau de marbre d'une magnifique sculpture, sur lequel un homme en chair et en os était couché de son long. Cet homme, qui semblait endormi, tenait sa main droite sur son côté gauche. Voilà mon ami Durandart, dit Montesinos en pleurant, voilà le héros et la fleur des amans et des chevaliers. Ce fameux Français appelé Merlin, que sa science en négromancie fit passer pour le fils du diable, l'enchanta dans ces tristes lieux avec d'autres personnes que vous connaîtrez. Cependant Durandart est mort il y a plusieurs siècles: j'ai tiré son cœur de son sein, et cela ne l'empêche point de se plaindre, de gémir sans cesse.

Dans ce moment Durandart, d'une voix triste et lamentable, s'est écrié:

Montesinos, mon cher cousin,
As-tu, fidèle à ta promesse,
Lorsque j'ai fini mon destin,
Porté mon cœur à ma maîtresse?

Oui, oui, mon bien aimé cousin, a répondu le vieillard en se mettant à genoux; soyez tranquille: après votre mort, j'enlevai votre cœur le plus adroitement qu'il me fut possible; je le mis

dans un beau mouchoir de dentelle avec des aromates et du sel; je n'oubliai pas de vous enterrer; et je pris le chemin de France pour aller porter votre présent à l'infortunée Belerme. Depuis lors, sans savoir comment, Belerme s'est trouvée ici avec vous, moi, votre écuyer Guadiana, la bonne duègne Ruidera, sept de ses filles, deux de ses nièces, et une infinité d'autres malheureux enchantés par le grand Merlin. Voilà cinq cents ans que nous y sommes : nous nous portons bien, grace à Dieu, si ce n'est la duègne Ruidera, ses filles, ses nièces qui, à force de pleurer, ont été métamorphosées en fontaines. Il est aussi arrivé un malheur à votre écuyer Guadiana; il est devenu tout à coup un fleuve. Dès qu'il s'est aperçu qu'il coulait, il a été si affligé de s'éloigner de vous, mon cousin, qu'il est rentré sous la terre : mais le destin, plus fort que lui, le force d'en ressortir et de continuer sa route vers le royaume de Portugal. Depuis cinq cents ans je vous répète tous les jours ce que je viens de vous dire : vous ne me répondez jamais; ce qui me fait penser que vous ne me croyez point, et me cause une douleur mortelle. Aujourd'hui j'ai du plaisir à vous annoncer que le fameux Don Quichotte de la Manche, dont le savant Merlin fit tant de prédictions, est arrivé

dans ce palais : j'ai lieu d'espérer que ce héros pourra nous désenchanter; car vous savez que les grandes actions sont réservées aux grands hommes.

Ah! mon cher cousin, répond Durandart d'une voix dolente, je le souhaite sans m'en flatter : à tout événement prenons patience, et mêlons les cartes. Cela dit, il perd la parole et se retourne sur le côté.

Au même instant, des plaintes, des cris, m'ont fait retourner la tête : j'ai vu dans une salle, à travers les murs de cristal, une procession de fort belles dames, toutes vêtues de deuil, portant des turbans blancs sur la tête. Celle qui marchait la dernière était plus en deuil que les autres, et ses longs voiles traînaient à terre : elle avait les sourcils rapprochés, le nez camard, la bouche grande, les dents assez mal rangées, mais plus blanches que des amandes sous leur peau. Dans ses mains était un mouchoir qui paraissait envelopper quelque chose : ses yeux regardaient ce mouchoir sur lequel ses larmes coulaient.

Voilà Belerme, m'a dit le vieillard, précédée de ses femmes, enchantées ici comme elle. Quatre fois la semaine cette triste amante vient faire cette procession autour du corps de son amant. Vous la trouvez peut-être moins belle que la re-

nommée ne vous l'avait peinte; mais cinq cents ans de douleur altèrent toujours un peu la plus fraîche des beautés. Vous voyez qu'elle est fort pâle et qu'elle a les yeux battus. Gardez-vous d'attribuer cette pâleur à quelque indisposition : Belerme depuis long-temps n'a plus aucune indisposition; c'est le chagrin seul qui fait disparaître les roses de son visage. Sans cela, vous pouvez compter qu'elle égalerait en attraits Dulcinée du Toboso.

Seigneur Montesinos, ai-je répondu vivement, point de comparaison, s'il vous plaît; rarement elles plaisent à tout le monde : la sans pareille Dulcinée est ce qu'elle est; la dame Belerme a son mérite : ne disputons point là-dessus. Alors Montesinos m'a demandé pardon, et nous sommes restés bons amis.

Je m'étonne, interrompit Sancho, que vous ne soyez pas tombé à coups de poing sur ce vieillard, et que vous ne lui ayez pas arraché les poils de la barbe. Non, répondit notre héros : il a fait sur-le-champ réparation à Dulcinée; et je n'oublie jamais le respect dû aux vieillards, surtout quand ils sont enchantés. Mais, monsieur, dit le jeune guide, je ne puis comprendre que vous ayez vu tant de choses pendant une heure tout au plus que vous avez été dans cette ca-

verne. Comment! une heure! s'écria Don Quichotte; j'ai remarqué trois fois le soleil se lever et se coucher. Ce n'est que le troisième jour que l'aventure la plus belle, la plus intéressante m'est arrivée. Et quelle est-elle? demanda Sancho. Mon ami, reprit notre chevalier, je me promenais avec Montesinos dans la délicieuse prairie, lorsque tout à coup j'aperçois, jouant ensemble sur le gazon, trois villageoises absolument semblables à celles que nous rencontrâmes sur la route du Toboso. Surpris, troublé de cette vue, j'ai prié le vieillard de me dire s'il connaissait ces trois villageoises. Non, m'a-t-il dit; elles ne sont arrivées que depuis peu : mais je pense que ce doivent être des princesses enchantées; car c'est ici le rendez-vous de toutes les victimes des enchanteurs. Ne doutant plus alors que ce ne fût Dulcinée, j'ai volé vers elle; je l'ai reconnue, et j'ai voulu lui parler : mais, hélas! sans me répondre, sans me jeter un regard, elle a fui comme un faon timide. Je suis resté les bras tendus, dévorant mes pleurs, mes soupirs; je me disposais à poursuivre cette fugitive si chère à mon cœur, lorsque le palais, la prairie, Montesinos, tous les objets, ont disparu soudain à mes yeux.

O mon bon Dieu! s'écria Sancho en se frappant le front de ses mains, est-il possible que les

enchanteurs soient assez forts pour ôter ainsi la raison et le bon sens à mon maître! Ah! monsieur, je vous le demande par tout ce que vous révérez, ne contez jamais à personne ce que vous venez de nous dire; car on finira par croire que vous êtes un peu timbré. Mon fils, répond notre héros, je pardonne à ton amitié les conseils sévères qu'elle me donne; mais tu connais mon horreur pour le mensonge: je t'affirme, je te répète que tout ce que tu viens d'entendre m'est arrivé de point en point. Je n'ai pas encore tout dit; lorsqu'il en sera temps, je t'apprendrai bien d'autres merveilles, qui te rendront celles-ci très simples et très croyables.

CHAPITRE XXII.

Où l'on trouvera des détails extravagans et ridicules, mais nécessaires à l'intelligence de cette étonnante histoire.

Le traducteur de Cid Hamet Benengeli a grand soin de nous avertir qu'à la fin du chapitre que l'on vient de lire l'auteur arabe avait écrit à la marge cette remarque importante :

« Jusqu'à présent, tout ce que l'on a vu de « Don Quichotte, quoique grand, quoique ex« traordinaire, peut s'expliquer naturellement ; « la seule aventure de la caverne de Montesinos « semble difficile à croire. D'un autre côté, la « candeur, la bonne foi, la franchise de notre « héros, repoussent tout soupçon qu'il ait pu « mentir. Ce qui paraît le plus vraisemblable, « c'est que pendant son sommeil il ait rêvé ce « qu'il a dit. Cette opinion, que l'on abandonne « à la sagacité du lecteur, accorderait assez bien « le respect dû à Don Quichotte et les égards dus « à la raison.

Quoi qu'il en soit, le jeune guide remercia

notre chevalier de son étonnant récit, et lui promit d'en profiter dans son livre des Métamorphoses, en expliquant d'une manière certaine la véritable origine du fleuve Guadiana et des fontaines de Ruidera, jusqu'à ce jour inconnue. Don Quichotte lui donna d'excellens conseils sur les moyens d'assurer le succès de son ouvrage. Après avoir dîné sur l'herbe, des provisions de Sancho, tous trois remontèrent à cheval pour aller coucher dans une hôtellerie qui n'était pas fort éloignée.

Ils étaient à peine dans le grand chemin, qu'ils furent joints par un homme à pied, pressant à coups de fouet la marche d'un mulet chargé de lances. Cet homme suivait la même route que notre héros, et passa près de lui sans s'arrêter. Mon ami, lui cria Don Quichotte, votre pauvre mulet n'en peut plus; il faut que vous ayez de grandes affaires pour le presser aussi vivement. J'en ai de grandes en effet, répondit le voyageur; car les armes que vous voyez doivent servir demain dans un combat. Je ne puis vous en dire davantage; mais, si vous venez coucher à la première hôtellerie, où je compte m'arrêter quelques heures, je vous instruirai du singulier motif de la bataille qui doit se livrer. En disant ces derniers mots, le voyageur était déjà loin.

On peut juger de l'extrême désir qu'eut aussitôt notre chevalier de rejoindre cet homme et de lui parler. Il fit doubler le pas à Rossinante, et se hâta de gagner l'hôtellerie, où il arriva peu avant la nuit. Cette fois il ne la prit point pour un château, ce qui fit grand plaisir à son écuyer. A peine descendu de cheval, Don Quichotte demanda des nouvelles de l'homme qui conduisait le mulet chargé de lances. L'aubergiste lui répondit qu'il était à l'écurie. Notre héros courut l'y chercher, et le trouva criblant de l'avoine. Dans l'impatience où il était de l'entretenir, il l'aida lui-même à donner à manger à son mulet; ensuite il le mena s'asseoir avec lui sur un banc de pierre, le somma de sa promesse; et l'aubergiste, le guide, Sancho, étant venus se mettre en cercle pour écouter, le voyageur commença son récit.

Dans un village, dit-il, éloigné d'ici de quatre lieues, un de nos échevins perdit son âne. Malgré toutes les diligences qu'il fit il ne put le retrouver. Quinze jours après, un autre échevin, confrère du maître de l'âne perdu, vint l'embrasser sur la place, en lui disant : Réjouissez-vous, je vous apporte des nouvelles de votre âne. Ah! mon confrère, répondit l'autre, que je vous suis obligé! Ces nouvelles sont-elles bonnes? — Oui,

mon confrère; je l'ai vu, je l'ai rencontré dans la montagne, sans bât, sans harnais, tout nu, fort maigre, mais enfin c'est lui : j'ai fait tout au monde pour vous le ramener; la maudite bête est déjà si sauvage, qu'elle n'a voulu entendre à rien; et, se mettant à ruer aussitôt que j'approchais, elle est allée se cacher dans le plus fourré de la montagne. Je vous propose, mon confrère, d'y retourner avec vous, et j'espère qu'à nous deux nous viendrons à bout de la prendre. — Pardi! mon confrère, vous êtes bien obligeant! j'accepte volontiers ce service, que je vous rendrai de bon cœur quand l'occasion s'en présentera.

Cela dit, nos deux échevins s'en vont ensemble à la montagne, cherchent, recherchent avec soin, mais l'âne ne paraît pas. Celui qui prétendait l'avoir vu dit à l'autre : Mon confrère, ne nous décourageons point ; j'ai un moyen sûr pour trouver votre âne. Je vous confie que personne au monde ne sait aussi bien braire que moi; c'est un talent que j'ai cultivé dès l'enfance, et que je peux dire avoir porté à sa dernière perfection. Je vais l'employer à votre service. Soyez certain que votre âne y sera trompé le premier. Ma foi, mon confrère, reprit l'autre, j'ai la satisfaction de penser que je pourrai vous aider. Je ne veux

point vous cacher que tous ceux qui me connaissent s'accordent à convenir que lorsque je me mets à braire, on croirait entendre un âne : je m'en suis fait une occupation, une étude particulière; et, sans vouloir vous rien disputer, j'ai lieu d'espérer que vous serez satisfait.— Tant mieux! vraiment, j'en suis ravi. Prenez d'un côté, moi de l'autre, et, sans rivalité, sans jalousie, mettons-nous tous deux à braire, afin de retrouver votre âne. — Votre idée est lumineuse, et vous justifiez bien l'excellente opinion que j'eus toujours de votre bon sens et de votre esprit.

Aussitôt ils se séparent; et dès qu'ils se sont perdus de vue, tous deux se mettent à braire avec tant de perfection, qu'ils accourent l'un vers l'autre, croyant que c'était l'âne qui leur répondait. Surpris également de se rencontrer : Quoi! c'est vous, mon confrère, dit le premier. C'est moi-même, répond le second. Est-il possible, mon confrère, que ce soit vous que je viens d'entendre? — Oui; mais je suis dans l'admiration. — Par ma foi! je n'en reviens pas. — C'est qu'il n'y a point de différence. — Vous êtes indulgent : c'est vous qui méritez ces éloges. Quel son! comme il est soutenu! comme il est plein! comme il est beau!— Et vous donc! quelle vérité dans les repos, dans les reprises! Ah! je vous

cède la palme.—Point du tout; mais je suis flatté qu'un connaisseur comme vous daigne m'accorder quelque estime. Recommençons, si vous le voulez bien.

Chacun reprend alors un chemin différent, se remet à braire, et quatre ou cinq fois vient à la voix de son confrère, toujours trompé par la ressemblance. L'âne perdu était le seul qui ne dît rien : il n'avait garde de rien dire; nos échevins le trouvèrent à demi mangé par les loups. Je ne m'étonne plus, dit l'un, que votre voix ne l'ait pas fait venir. S'il n'était pas mort, reprend l'autre, je ne lui aurais jamais pardonné de ne vous avoir pas répondu. Consolés par ces éloges réciproques, ils retournèrent au village, où leur premier soin fut de raconter ce qui leur était arrivé. Tous deux parlèrent avec enthousiasme de la grace, de la perfection, du talent extraordinaire que chacun d'eux avait à braire. Ces récits volèrent de bouche en bouche, et se répandirent dans le pays. Le diable, qui se plaît toujours à faire naître des noises, engagea quelques habitans des villages voisins à se mettre à braire en rencontrant les nôtres, et à leur dire que c'était la langue de leurs échevins. Les petits garçons, qui ne valent rien nulle part, se mêlèrent de la plaisanterie. Dès ce moment elle devint générale :

notre village n'a plus d'autre nom que le village des ânes. L'on s'est fâché, l'on s'est battu; enfin demain nous nous rassemblons pour livrer une bataille en règle à ceux qui nous insultent journellement. C'est pour cela que je viens d'acheter, aux frais de notre commune, les lances que vous avez vues sur mon mulet.

Don Quichotte allait prendre la parole, et faire de sages réflexions sur cette singulière aventure, lorsqu'on vit entrer dans l'hôtellerie un homme vêtu de peaux de chamois depuis la tête jusqu'aux pieds, portant un large emplâtre vert sur l'œil et sur la joue gauche. En arrivant il s'écria: Seigneur aubergiste, avez-vous de la place? Pouvez-vous donner à coucher au fameux singe devin et aux marionnettes de Mélisandre? Eh! c'est maître Pierre! répond l'aubergiste avec un transport de joie; c'est maître Pierre! Réjouissons-nous! soyez le bienvenu, maître Pierre! Où sont donc le singe et les marionnettes? Ils ne sont pas loin, reprit l'arrivant; mais je vous demande avant tout si vous pouvez les loger. — Si je le peux! pour vous, maître Pierre, je refuserais le duc d'Albe. Faites arriver promptement votre singe et vos marionnettes: j'ai beaucoup de monde ici, la recette sera bonne; et nous allons rire ce soir. — Je ne demande pas mieux : je mo-

dérerai le prix; pourvu qu'on paie ma dépense, je ne prendrai rien pour les places.

En parlant ainsi, maître Pierre sort pour faire avancer sa charrette; et Don Quichotte s'informe de ce que c'est que cet homme, ce singe et son prétendu spectacle. Seigneur, répond l'aubergiste, notre bon ami maître Pierre court depuis longtemps ce pays, en faisant jouer par ses marionnettes une pièce admirable dont le sujet est la belle Mélisandre délivrée des mains des Maures par son amant don Gaïferos : il a de plus avec lui un singe, le plus habile, le plus savant des singes, et peut-être même des hommes, car on n'a qu'à lui faire telle question que l'on veut, il l'écoute, saute sur l'épaule de son maître, lui dit à l'oreille sa réponse, que maître Pierre répète tout haut. Cette réponse est presque toujours étonnante pour la justesse, l'esprit et la vérité. On croit ce singe sorcier; ce qui pourrait fort bien être. Il n'en coûte que deux réaux par question : ces deux réaux ont déja fait la fortune de maître Pierre, qui passe pour être fort riche. Mais tout le monde l'aime ici : il est bon homme, gai, franc, parle comme six, boit comme douze, et sait une foule de contes qui nous font mourir de rire.

Maître Pierre reparut alors avec sa charrette, son petit garçon, ses marionnettes; son singe,

qui était assez grand, sans queue, avait le derrière pelé, l'air vif et spirituel. Don Quichotte s'avança vers lui : Monsieur le devin, dit-il, je vous demande de me dire ce qui doit m'arriver demain. Seigneur, répondit maître Pierre, cet animal ne se flatte pas de connaître l'avenir; il n'est habile que sur le présent et le passé. Pardi! s'écria Sancho, voilà une belle science! Je ne donnerais pas une épingle pour qu'on m'apprenne ce qui m'est arrivé; je le sais mieux qu'un autre apparemment. Mais puisque ce monsieur le singe connaît le présent, je lui offre mes deux réaux pour qu'il me dise ce que fait dans ce moment Thérèse Pança ma femme. Maître Pierre refusa de prendre l'argent d'avance : il donne un coup sur son épaule gauche, le singe saute à l'instant, approche sa bouche de l'oreille de son maître, remue vivement ses deux mâchoires, et retourne à terre au bout de quelques minutes. Maître Pierre, sans parler, s'avance vers Don Quichotte, se met à genoux, et saisissant les jambes de notre chevalier : Permettez-moi, lui dit-il, d'embrasser avec respect les genoux du restaurateur de la chevalerie errante, qui, sans vous, allait être éteinte ; permettez-moi de rendre mes hommages au vaillant Don Quichotte de la Manche, le vengeur des opprimés, l'appui des mal-

heureux, le soutien des faibles, l'espoir et l'admiration de ceux qui aiment encore la vertu.

A ces paroles, notre héros, son écuyer, le guide, l'aubergiste, tout le monde demeura stupéfait. Sans leur donner le temps de se remettre maître Pierre regarde Sancho : O toi, lui dit-il, le meilleur, le plus fidèle écuyer du plus grand chevalier du monde, réjouis-toi; ta femme Thérèse est à présent occupée de filer une livre de lin. Solitaire dans sa maison, pensant à l'époux qu'elle adore, elle n'a près d'elle qu'un vieux pot cassé, dans lequel elle a mis du vin, qui de temps en temps soutient son courage. Eh bien! je le crois, répondit Sancho : Thérèse est une brave femme; et si elle n'était point jalouse, je ne la troquerais pas pour la géante Andalone, qui avait un si grand mérite, à ce que prétend mon maître. Quant à ce petit pot de vin qui tient compagnie à Thérèse, je la reconnais encore là; jamais elle ne se laisse manquer de rien, fût-ce aux dépens de ses héritiers.

Je suis forcé d'avouer, interrompit Don Quichotte, que plus on vit, plus on apprend. Je n'aurais jamais cru qu'un singe pût deviner avec cette justesse; car enfin, messieurs, je ne m'en cache point : je suis ce Don Quichotte de la Manche, que cet admirable animal a beaucoup

trop vanté sans doute; mais, sans mériter ces éloges, je puis dire que j'ai un bon cœur, et que je désire faire du bien à tous ceux que je rencontre. Seigneur chevalier, reprit maître Pierre, ma joie est si grande de vous avoir vu, que je vais à l'instant préparer mes marionnettes, et donner mon spectacle gratis à tous ceux qui sont ici. Allons! allons! cria l'hôte avec transport : les marionnettes! les marionnettes! Ma fille, ma femme, préparez la belle salle pour les marionnettes de maître Pierre.

Tandis que la salle se préparait, Sancho voulut encore savoir du singe si les grandes choses que son maître avait vues dans la caverne de Montesinos étaient véritables ou non. Le singe sauta, selon son usage, sur l'épaule de maître Pierre, qui, après l'avoir écouté, dit gravement à Sancho : Le devin prétend que votre question est difficile et captieuse, mais qu'un seul mot y répondra : Tout ce que l'illustre Don Quichotte assure avoir vu dans la caverne de Montesinos est très vraisemblable. Notre héros, fort satisfait de la réponse, se rendit dans la salle du spectacle, où on lui donna la place d'honneur. Tout ce qui était dans l'auberge vint se ranger derrière lui. Plusieurs bougies furent allumées autour d'un petit théâtre qu'elles éclairaient parfaitement. Maître Pierre se

cacha derrière pour faire mouvoir les figures; son petit garçon se plaça debout sur le devant de la scène, tenant une baguette à la main, pour tout expliquer aux spectateurs; et la toile se leva.

CHAPITRE XXIII.

Les marionnettes de Mélisandre.

La cour de Didon, la suite d'Énée, écoutaient dans un profond silence; toutes les oreilles étaient attentives, tous les yeux fixés sur la scène, lorsqu'on entendit derrière le théâtre un grand bruit de trompettes et de tambours, mêlé de salves d'artillerie. Alors le petit garçon prit la parole, et dit d'un ton de fausset :

Ici commence la véritable histoire de la belle Mélisandre et de son époux don Gaïferos, histoire tirée des chroniques françaises et des romances espagnoles, que grands et petits connaissent. Vous allez voir comment Mélisandre, prisonnière chez les Maures de Sansuegne, qui s'appelle à présent Saragosse, fut remise en liberté par son mari don Gaïferos. Le voilà ce don Gaïferos, qui, oubliant un peu sa femme, s'amuse et se divertit à la cour de l'empereur Charlemagne, père putatif de Mélisandre; le voilà

qui fait une partie de dames, comme le dit la romance :

Don Gaïferos joue aux dames ;
A la sienne il ne songe pas.

Vous voyez présentement ce personnage qui paraît avec la couronne en tête et le sceptre dans la main : c'est l'empereur Charlemagne. Il n'est pas de trop bonne humeur de voir son gendre oublier sa femme, et vient lui parler vertement de tous les dangers que court son honneur en laissant ainsi son épouse captive. Don Gaïferos lui répond, et l'empereur se fâche à tel point, qu'il est prêt à lui donner de son sceptre sur la figure : on prétend même qu'il lui en donna. Quand sa réprimande est finie, Charlemagne lui tourne le dos. Voyez comment don Gaïferos, piqué de ce qu'il vient d'entendre, se lève enflammé de colère ; comme il jette par terre la table, les dames et le damier ; comme il demande ses armes, et prie son cousin, don Roland, de lui prêter sa bonne épée Durandal. Don Roland refuse de la lui prêter ; il s'offre d'aller avec lui pour délivrer Mélisandre : mais don Gaïferos le remercie ; il dit que lui seul suffira, va s'armer, monte à cheval, et prend la route de Sansuegne.

A présent, messieurs, regardez cette grande et haute tour du palais de Saragosse; voyez-y sur le balcon cette jeune dame habillée en Maure : c'est la femme de Gaïferos, c'est la belle Mélisandre, qui dès le matin vient s'établir là, tourne ses yeux sur le chemin de France, songe à Paris, à son époux, et soupire d'en être si loin. Mais considérez une chose épouvantable, inouie, et qui va vous faire frémir : remarquez ce petit Maure qui vient derrière Mélisandre, tout doucement, pas à pas, avec le doigt sur sa bouche, prenant garde d'être aperçu. Il s'approche de la princesse, arrive, fait un peu de bruit; elle se retourne : aussitôt le petit Maure lui prend un baiser. Mélisandre est au désespoir; voyez comme elle essuie ses lèvres avec la manche de sa chemise, pleure, se désole, les essuie encore, et arrache ses beaux cheveux blonds. Ah! messieurs, à combien d'horreurs les captives sont exposées!

Mais vous voyez ce vieux Maure qui se promène avec gravité dans cette galerie dorée : c'est Marsile, roi de Sansuegne. Il a vu l'insolence du petit Maure; et, quoique ce soit un de ses parens, et même son favori, Marsile ordonne qu'on le prenne, qu'on lui donne deux cents coups de fouet au milieu de la place publique. Voilà que la sentence s'exécute; car chez les Maures point

d'appel; les procédures ne sont pas longues; avantages qu'ils ont sur nous, qui jamais ne les voyons finir.

Petit garçon, interrompit Don Quichotte, suivez votre histoire sans commentaire; les digressions nuisent à l'intérêt. Sans doute, s'écria maître Pierre derrière le théâtre; bavard que vous êtes, profitez des avis de monsieur, sans vous jeter dans des raisonnemens au-dessus de votre portée. Cela suffit; répondit le petit garçon d'une voix moins haute; je n'ai pourtant rien dit de mal.

Ce chevalier, reprit-il, que vous voyez sur son cheval, couvert d'une cape gasconne, c'est don Gaïferos lui-même. Il arrive au pied de la tour; Mélisandre le considère, et le prend pour un voyageur. Elle lui chante d'une douce voix l'ancienne romance que vous savez tous.

Beau chevalier, viens-tu de France?
As-tu vu don Gaïferos?

Voyez comment Gaïferos se dépêche d'ôter sa cape, comment sa femme le reconnaît, et comme elle en saute de joie. La voilà prête à s'élancer du haut du balcon par terre pour le rejoindre plus vite; elle aime mieux cependant nouer en-

semble les draps de son lit, et se laisser couler en bas. La voilà qui vient, qui descend ; elle est déjà tout près d'arriver. Ah ! quel malheur ! son beau falbala s'accroche à un grand clou du mur ; Mélisandre reste suspendue : hélas ! que deviendra-t-elle ?

Mais n'en soyez pas inquiets. Voyez-vous don Gaïferos escalader la muraille, arriver jusqu'à sa femme, la saisir, la tirer à lui, sans regarder seulement s'il déchire ou non le beau falbala : elle meurt de peur ; il l'emporte, la jette à califourchon, jambe d'ici, jambe de là, sur la croupe de son cheval, se remet en selle, lui dit de l'embrasser fortement, de croiser ses bras contre sa poitrine, pique des deux, prend le galop ; et la belle Mélisandre, qui se sent un peu cahotée, serre son mari de toutes ses forces, tremble, le serre encore plus, parce qu'elle n'est pas accoutumée à cette manière de voyager.

Remarquez à présent, messieurs, que le cheval de Gaïferos ne manque pas de hennir sitôt qu'il sent sur son dos la belle et honorable charge de son maître et de sa maîtresse. Voyez comme il galope bien, comme il est déjà loin de Saragosse, et comme il a pris de lui-même la grande route de Paris. Allez en paix, couple d'amans, allez jouir du bonheur d'être ensemble et de vous

aimer dans votre chère patrie! qu'aucun accident ne vienne troubler un voyage aussi délicieux! que vos amis et vos parens, réjouis par votre arrivée, vous pressent tous deux dans leurs bras, et soient long-temps les heureux témoins de la félicité que donnent l'amour et l'hymen réunis!

Petit garçon, s'écria pour la seconde fois maître Pierre, vous avez donc aujourd'hui la rage des réflexions : on vous les a défendues. Le petit garçon ne répondit rien.

Malheureusement, reprit-il, Mélisandre avait été vue descendant du haut de la tour, et fuyant avec son époux. Le roi Marsile averti fait aussitôt répandre l'alarme, battre le tambour, sonner le tocsin. Entendez-vous le tintamarre horrible qui se fait dans Saragosse? entendez-vous les armes, les cris, les instrumens de musique, toutes les cloches à la fois, qui retentissent de toutes parts?

Doucement, interrompt encore notre héros, les Maures n'avaient point de cloches; ils se servaient de timbales, de fifres : maître Pierre, c'est une faute. Vous avez raison, seigneur chevalier, lui répondit maître Pierre; mais je vous demande de nous la passer. Il y en a bien d'autres, ma foi, dans nos comédies les plus admirées! Poursuivez,

petit garçon; le seigneur Don Quichotte est indulgent.

Au milieu de tout ce tumulte, voyez présentement, messieurs, la superbe cavalerie qui va sortant de la ville à la poursuite de Mélisandre. Regardez ces beaux cavaliers avec leurs grandes moustaches, leurs cimeterres à la main, leur air farouche et terrible. Ecoutez toutes ces trompettes, ces timbales, ces cors, ces hautbois. O combien voilà d'escadrons! En voici, messieurs, de nouveaux; en voilà qui passent encore. Tous les Maures sont à cheval, tous les Maures ont pris les armes. Oh! que je crains pour nos amans! Si par malheur ils sont rejoints, vous les allez voir revenir attachés à la queue de leur coursier, et livrés ensuite aux atrocités d'un peuple infidèle et barbare.

Non, par Dieu! s'écrie notre héros avec une voix de tonnerre, non; tant que je vois le jour il ne peut rien arriver au brave don Gaïferos. Arrêtez, lâches Musulmans, cessez une indigne poursuite; c'est moi qui défends Mélisandre, c'est moi qui vous défie tous. A ces mots, l'épée à la main, il s'élance sur les marionnettes, enfonce, renverse les escadrons maures, détruit les tours, les maisons, les remparts de Saragosse, pénètre même plus loin; et si maître Pierre ne

s'était baissé, sa tête tombait sur la scène avec celles de ses guerriers.

Ce pauvre maître Pierre, à l'abri derrière sa plus forte planche, criait de toutes ses forces : Seigneur Don Quichotte, seigneur Don Quichotte, apaisez-vous, s'il vous plaît ; ceux que vous tuez ne sont pas des Maures, ce sont des figures de pâte. Ah ! malheureux que je suis ! vous me cassez tout, vous me ruinez. Don Quichotte n'écoutait rien, et continuait le carnage. En moins de huit ou dix minutes le théâtre croula par terre ; la cavalerie fut taillée en pièces ; le roi Marsile, grièvement blessé, demeura dans les débris ; l'empereur Charlemagne tomba d'un côté, sa couronne et son sceptre de l'autre ; le singe, effrayé du tapage, brisa sa chaîne et s'enfuit sur les toits ; le petit garçon courut se cacher ; le guide, l'aubergiste, tout l'auditoire, se hâtèrent de gagner la porte ; Sancho lui-même voulut se sauver, et n'a pas craint de dire depuis qu'il n'avait jamais vu son maître dans une si furieuse colère.

Notre héros, au milieu des morts, des blessés et des fuyards, maître du champ de bataille, ne voyant plus d'ennemis, s'arrête pour reprendre haleine. Je voudrais bien, s'écria-t-il, que tous ceux qui osent nier l'utilité de la chevalerie fus-

sent témoins de cette aventure. Où en seraient don Gaïferos et la belle Mélisandre, si le hasard ou leur bonheur ne m'avait pas conduit ici? Mon bras les a délivrés de cette horde de mécréans. Vive, vive la chevalerie! elle seule fait des heureux.

Ce n'est pas moi qu'elle rend tel, répondit maître Pierre d'une voix douloureuse dans le coin où il se tenait. Je peux dire comme le roi Rodrigue quand il eut perdu sa bataille : Hier j'étais maître de l'Espagne, aujourd'hui je n'ai point d'asile; j'avais, il n'y a pas un quart d'heure, des empereurs, des rois à mes ordres; je faisais marcher d'un seul mot de nombreuses et belles armées; mes palais, mes villes, mes coffres étaient pleins de dames, de chevaliers, de coursiers superbes, de harnais magnifiques : et me voilà dépouillé, solitaire, pauvre, à l'aumône, puisque mon singe, d'où venait tout mon bien, court à présent les toits du logis, d'où rien au monde ne le fera descendre! Hélas! à qui dois-je tant d'infortunes? à l'injuste et soudaine colère d'un chevalier jusqu'à ce jour l'ami, le père des malheureux, le soutien des faibles et des opprimés. C'est pour moi seul qu'il est cruel : je n'en bénis pas moins son nom glorieux.

Ce touchant discours attendrit Sancho. Ne

pleurez pas, dit-il, maître Pierre; vos plaintes me fendent le cœur. Je connais monseigneur Don Quichotte; il est bon, il est scrupuleux; et s'il vous a fait quelque tort, vous pouvez être certain qu'il vous en dédommagera. Assurément, dit notre héros; mais je ne sache pas que maître Pierre ait rien à réclamer de moi. Comment, rien! reprit celui-ci; regardez donc ces corps morts, ces villes détruites, ces membres épars, ces princesses mutilées : n'est-ce pas mon bien? n'est-ce pas mon sang que vous avez répandu? n'est-ce pas ces marionnettes qui seules me faisaient vivre, et que votre bras invincible a réduites presque au néant? Allons, dit notre chevalier, voici sans doute un nouveau tour de messieurs les enchanteurs : vous verrez que ces ennemis ne seront plus que des marionnettes. Ma foi! je ne vous cache point que je les ai pris pour des Maures, Mélisandre pour Mélisandre, don Gaïferos pour don Gaïferos : j'ai fait ce que ma profession m'obligeait de faire. Si la chance tourne à présent, ce n'est pas ma faute; et, pour vous prouver la pureté de mes intentions, je me condamne de bon cœur à vous payer le dommage : estimez-le vous-même, maître Pierre; je m'acquitterai sur-le-champ. Maître Pierre, en s'inclinant, répondit qu'il n'en attendait pas moins du magnanime Don

Quichotte, et proposa de rendre juges de ses demandes l'aubergiste et le grand Sancho. Ces deux arbitres furent agréés.

Maître Pierre alors releva de terre Marsile, roi de Saragosse, avec la tête partagée en deux. Messieurs, dit-il, je m'en rapporte à vous : pensez-vous qu'il soit bien facile de faire remonter sur son trône le monarque que je vous présente? ne faut-il pas le regarder comme à peu près mort? et croyez-vous que ce soit trop de quatre réaux et demi pour le trépas du roi Marsile? C'est juste, s'écria Don Quichotte. Et celui-ci, reprit maître Pierre, qui a la poitrine, l'estomac et le ventre ouverts; c'est pourtant le grand empereur Charlemagne : est-ce trop de cinq réaux pour le guérir? Mais c'est beaucoup, dit Sancho. Ma foi non, reprit l'aubergiste, considérez la blessure. A la bonne heure! ajouta Don Quichotte, je donne cinq réaux pour l'empereur. Ah mon Dieu! s'écria maître Pierre, en voici une qui a le nez coupé et un œil crevé! et c'est la belle Mélisandre! hélas! qui la reconnaîtrait? Messieurs, un peu de conscience; songez à ce qu'elle fut, et regardez ce qu'elle est : ce nez avec cet œil de moins ne valent-ils pas deux réaux et douze maravédis? Maître Pierre, reprit Don Quichotte d'un air sévère, on ne me vend point

des chats pour des lièvres : au train dont allait le cheval de don Gaïferos, Mélisandre et lui doivent être en France; je suis sûr qu'ils y sont arrivés, et qu'au moment où je vous parle cette belle, avec son mari, se repose entre deux draps: rayez donc cet article, s'il vous plaît. Vous avez raison, répondit maître Pierre, qui ne voulait pas de dispute : ce nez coupé n'est point Mélisandre; je la reconnais à présent, c'est une de ses dames d'honneur qui se sera trouvée dans la bagarre. Je ne demande pour elle que quelques maravédis.

Ainsi fut réglé le tarif des tués et des blessés, Le tout, modéré par les arbitres, fit une somme de quarante réaux, que Sancho paya sur-le-champ, en ajoutant quelque chose de plus pour la peine de reprendre le singe. Maître Pierre fut content, Don Quichotte fort satisfait d'avoir sauvé Mélisandre, et la paix rétablie dans l'hôtellerie, où tout le monde alla se coucher. Le lendemain, dès le point du jour, maître Pierre partit avec sa charrette, son singe et les débris de son théâtre. Notre héros se mit en route plus tard, après avoir pris congé de son guide, et payé sa dépense à l'aubergiste, qu'il laissa tout émerveillé de ce qu'il avait fait et dit.

CHAPITRE XXIV.

Suite de l'aventure des ânes.

Le bénévole lecteur est sans doute curieux de savoir ce que c'était que maître Pierre; je ne lui en ferai point un secret. Il se rappelle les galériens délivrés jadis par notre chevalier, et ce fameux Ginès de Passamont, voleur de l'âne de Sancho. Ginès, craignant, pour bonnes raisons, de tomber entre les mains de la justice, s'était mis un emplâtre sur l'œil, avait acheté un singe qu'il avait dressé à son petit manége, et s'était établi joueur de marionnettes. L'adroit fripon ne manquait jamais, avant d'entrer dans un bourg, de s'informer soigneusement des principaux habitans, de leurs affaires, de leurs relations, de ce qui leur était arrivé. Dès qu'il se voyait instruit, il allait dans ce lieu montrer ses marionnettes, pour lesquelles il avait fait une demi-douzaine de pièces intéressantes ou comiques; ensuite il annonçait que son singe répondait sur le présent

et le passé, moyennant deux réaux par question. Tout le monde s'empressait d'interroger le singe devin; Ginès, qui avait de l'esprit, tirant parti de ce qu'il savait, suppléant à ce qu'il ne savait pas, faisait parler son singe avec beaucoup d'adresse, étonnait, amusait ses spectateurs, s'enrichissait de leur argent, et les renvoyait satisfaits. Il avait fort bien reconnu dans l'auberge son libérateur Don Quichotte et l'écuyer Sancho Pança, qu'on ne pouvait guère oublier, pour peu qu'on les eût rencontrés; il ne perdit point cette heureuse occasion de faire valoir l'habileté de son singe et de se divertir lui-même, quoique le jeu pensât lui coûter cher, lorsque Don Quichotte, attaquant la cavalerie du roi Marsile, fit passer son épée si près de sa tête.

Notre héros, sorti de l'auberge, voulut, avant de gagner Saragosse, visiter les rives de l'Ebre. Il marcha pendant deux soleils sans qu'il lui arrivât d'aventure; mais le troisième jour, comme il gravissait une petite colline, il entendit un bruit de tambours, de trompettes et d'arquebusades. Ne doutant point que ce ne fût quelque régiment en marche, il piqua Rossinante, arriva sur la colline, et découvrit dans le vallon une troupe de deux cents hommes à peu près, armés de lances, d'arbalètes, de pertuisanes et de hallebardes.

Notre chevalier descendit le coteau, s'approcha du bataillon, et distingua bientôt la principale bannière, sur laquelle on avait peint un fort joli petit âne, la bouche béante, les naseaux ouverts, le cou tendu, les oreilles dressées, paraissant braire de toutes ses forces. Autour du drapeau l'on voyait écrit :

Le braire de nos échevins
Nous sert de trompette guerrière.

Don Quichotte, d'après cette inscription, ne douta point que ce ne fût l'armée de ce village insulté par ses voisins, et qui venait se venger des railleurs. Il voulut joindre cette armée malgré les représentations de Sancho, qui de sa vie ne se soucia de se trouver dans de semblables fêtes.

Les paysans de la bannière de l'âne firent un bon accueil à notre chevalier, dont les armes, dont la figure, ne laissèrent pas de les étonner. Don Quichotte leur témoigna le désir de parler à tout le bataillon. On fit silence, on l'environna. Le héros prit la parole :

Illustres seigneurs, dit-il, c'est votre seul intérêt qui m'engage à vous donner des avis que je crois sages et utiles : si, par malheur, ils vous

déplaisent, faites un signe, je me tairai. Premièrement je dois vous dire que je suis chevalier errant, que ma profession est celle des armes, et que mon devoir, comme mon plaisir, est de secourir avec cette épée tous ceux qui ont besoin d'appui. Je suis instruit du motif qui vous a fait prendre les armes : vous voulez venger de prétendus affronts; mais, croyez-moi, braves amis, je connais les lois de l'honneur, et je vous réponds sur le mien que jamais un corps, une ville, une assemblée quelconque d'hommes ne doit se regarder comme blessée par les outrages de quelques individus isolés. En reproches comme en louanges, tout ce qui est général ne s'applique jamais à personne. Qu'importe que quelque méchant, quelque sot, ou quelque étourdi, insulte une nation, une province entière, par ces fades quolibets qui se propagent dans les bouches grossières? cette province, cette nation, ira-t-elle allumer la guerre pour un propos insolent tenu par un imbécile? Non, non; Dieu nous l'interdit et la raison s'y oppose. La guerre est un fléau si terrible, la nécessité de verser du sang est un malheur si affreux et si ressemblant au crime, qu'il faut une bien grande cause pour oser s'y déterminer. Vous voulez vous venger, dites-vous: ah! ce seul mot vous avertit que vous allez vous

rendre coupables. Vous venger! et vous êtes Chrétiens! Vous venger! de qui? de vos frères, de vos voisins, de vos compatriotes! Etes-vous donc infidèles aux préceptes de votre religion? êtes-vous donc insensibles à la voix de l'humanité? Allons, mes braves amis, plus de haine, plus de colère : aimons-nous; cela vaut mieux que de vaincre. N'avons-nous pas assez de maux que nous ne pouvons empêcher, sans nous en faire encore nous-mêmes?

Le diable m'emporte, disait en lui-même Sancho, si mon maître n'est pas aussi bon théologien qu'un évêque! Il faut que j'essaie aussi de faire de petits sermons : je suis persuadé que je m'en tirerai fort bien; je me sens du talent pour parler en public, et je vais m'essayer avec ces gens-ci. Notre écuyer profite aussitôt du silence qu'observait le bataillon, presque persuadé par Don Quichotte. Messieurs, dit-il d'une voix haute, celui que vous venez d'entendre, monseigneur Don Quichotte de la Manche, qui s'appelait jadis le Chevalier de la triste figure, et se nomme à présent le Chevalier des lions, est un homme qui n'ignore rien, qui sait du latin et de l'espagnol plus que nous tous, qui connaît tout ce qui concerne la partie des batailles et des affaires d'honneur mieux qu'aucun bachelier du monde; ainsi

je vous exhorte fort à suivre ce qu'il vous dit, et je m'en rends caution d'avance. Que diable! messieurs, faut-il donc s'échiner les uns les autres parce qu'on vient nous braire aux oreilles? Eh! quand j'étais petit garçon, je tirais vanité de savoir braire; personne ne s'avisait de m'en railler; au contraire, les plus huppés de mon village portaient envie à mon talent. Tenez, messieurs, vous allez en juger, car cette science est comme celle de nager, elle ne s'oublie jamais; écoutez-moi donc, je vous prie.

Sancho serre alors son nez d'une main, et se met à braire avec tant de force, que toute la vallée en retentit. Un des paysans qui l'environnaient crut que Sancho se moquait d'eux; et, levant le gros bâton qu'il portait, lui en appliqua sur l'épaule un coup si pesant, que notre pauvre écuyer tomba de son âne à terre. Don Quichotte voulut frapper le paysan; le bataillon tout entier presse, menace le héros; les lances, les arquebuses, se dirigent toutes sur lui: mille pierres lancées par des bras robustes sifflent déjà près de sa tête. Ces lances, ces pierres ne l'eussent guère effrayé; mais la seule vue des armes à feu, que toute sa vie il avait détestées, le força de tourner bride. Il fit plus, il piqua des deux, et sortit au grand galop du milieu de cette troupe

d'ennemis, en se recommandant à Dieu, et se croyant à chaque instant atteint et percé d'une balle. Par bonheur, personne ne tira. Satisfaits de l'avoir vu faire sa retraite, les paysans relevèrent Sancho, encore étourdi de sa chute, le remirent sur son âne, et le laissèrent aller. Le pauvre écuyer n'avait pas la force de conduire sa monture; mais l'âne alla de lui-même rejoindre son ami Rossinante. Le bataillon, après avoir attendu toute la journée les ennemis, qui ne parurent point, s'en retourna triomphant; et si parmi ces guerriers il s'en était trouvé qui fussent instruits des coutumes grecques, ils n'auraient pas manqué sans doute, avant de quitter ce lieu, d'élever un beau trophée.

CHAPITRE XXV.

Détails importans qu'il faut lire.

Il est des occasions dans la guerre où le plus brave doit fuir. Personne n'en pourra douter après avoir vu Don Quichotte tourner le dos à ses ennemis. Le pauvre Sancho l'eut bientôt rejoint; mais, en arrivant, il se laissa tomber aux pieds de Rossinante. Don Quichotte descendit pour visiter ses blessures : il n'en trouva point; et le regardant avec des yeux irrités : De quoi vous avisez-vous, lui dit-il, d'aller braire au milieu d'une armée qui ne fait la guerre que pour ce motif? Vous qui savez tant de proverbes, avez-vous oublié celui de ne jamais parler de corde dans la maison d'un pendu? Que mériterait votre impertinence, sinon des coups de bâton, et peut-être même des coups de sabre. Oh! je ne brairai plus, monsieur, répondit tristement Sancho; voilà qui est fait pour ma vie; je renonce même à parler en public : vous me permettrez seulement de penser que les chevaliers errans savent fuir

tout comme les autres, et ne s'embarrassent guère de leurs malheureux écuyers. — Qu'entendez-vous par ces paroles? Se retirer n'est pas fuir; et la véritable valeur, qui jamais ne ressemble à la témérité, sait se conserver quand il le faut pour des périls dignes d'elle. L'histoire en fournit mille exemples.

A tout cela Sancho, remonté sur son âne, et cheminant la tête basse, ne répondait que par des soupirs. Qu'avez-vous donc à soupirer? reprit l'impatient Don Quichotte. Pardieu, répondit l'écuyer, j'ai que tout le dos me fait mal, depuis le bas de l'épine jusqu'à la nuque de mon cou. — Je vous en dirai la raison : c'est que le bâton dont on vous a frappé était sûrement fort long et fort gros. En tombant sur vous, toute sa longueur aura porté bien d'aplomb; et si cette longueur eût été plus considérable, vous souffririez encore plus de douleur. — Ma foi, monsieur, vous l'avez trouvé ; je remercie votre seigneurie de m'apprendre que je n'ai eu mal qu'à l'endroit où l'on m'a touché : cela me soulage beaucoup; et je ne l'eusse pas deviné sans vous. Comme vos belles réflexions me font aussi réfléchir, je vous dirai franchement qu'on se lasse de tout dans le monde, et que je commence à me dégoûter des profits qu'on trouve à la suite de

messieurs les chevaliers errans. Un jour l'on est berné pour eux, le lendemain bâtonné, sans qu'ils s'en mettent en peine. Ils vous récompensent, à la vérité, de ces petits accidens, en vous faisant mourir de faim, en vous donnant à boire l'eau des ruisseaux, et vous offrant pour dormir les verts gazons des campagnes. Je commence à croire qu'il serait plus sage de m'en retourner chez moi travailler avec ma femme et mes enfans, vivre en paix, sans m'embarrasser de la chevalerie, qui, la vôtre exceptée, monsieur, me paraît de toutes les folies la plus sotte et la plus ennuyeuse.

Avant de vous répondre, Sancho, reprit froidement Don Quichotte, convenez avec moi d'une chose : c'est que, depuis que vous parlez, votre dos vous fait moins de mal. Continuez, mon fils, ne vous gênez point; dites tout ce qu'il vous plaira. Le léger ennui d'entendre des sottises ne peut être mis en comparaison avec le plaisir de vous soulager. Quant à l'envie que vous avez de retourner à votre maison, à Dieu ne plaise que je vous retienne. Vous avez ma bourse; voyez depuis quand nous sommes ensemble, combien vous devez gagner par jour, et payez-vous par vos mains.—Monsieur, quand je servais Thomas Carrasco, le père du bachelier, j'avais deux du-

cats par mois, et l'on me nourrissait encore. Il me semble qu'on a plus de mal au service d'un chevalier qu'au service d'un laboureur, car enfin, chez ce laboureur, quand on a bien travaillé, l'on est sûr de manger à sa faim, et de dormir dans un lit. Je ne me rappelle pas qu'avec votre seigneurie ce bonheur me soit arrivé, si ce n'est le peu de jours que nous avons passés chez don Diegue, et l'instant où monsieur Gamache me permit d'écumer son pot.— Fort bien! Que prétendez-vous donc que je vous donne de plus que le laboureur Thomas Carrasco?— Ma foi! quand vous ajouteriez deux réaux aux deux ducats, je ne crois pas que cela fût trop, pour les gages seulement; et puis pour la promesse de cette île, qui est encore à venir, je pense qu'il faudrait six réaux.—J'y consens: comptez vous-même ce que cela fait, depuis vingt-cinq jours que nous sommes en campagne. — Bonté divine! vingt-cinq jours! il y a plus de vingt-cinq ans que vous m'avez promis cette île, et que nous courons après à travers les coups de bâton. — Je pense qu'il y a de l'erreur dans votre calcul; mais vous voulez garder tout mon argent, et je ne dispute point; je vous le donne de bon cœur. Allez, retournez chez vous; abandonnez votre maître; soyez le premier écuyer qui, par un vil intérêt,

par une cupidité basse, délaissa celui qui l'avait nourri : je n'en serai que trop vengé. Ingrat, insensé que vous êtes! vous touchiez enfin à l'instant de posséder ce gouvernement dont vous êtes si peu digne; vous alliez recevoir le prix des souffrances que j'ai partagées : mais vous vous rendez vous-même justice en retournant à l'état vil pour lequel vous êtes né.

Sancho, pendant ce discours, regardait de temps en temps son maître, soupirait encore plus fort, et ne trouvait plus rien à répondre. Après un assez long silence, sanglotant, les larmes aux yeux : Monseigneur, dit-il, monseigneur, ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en suis convenu, je suis un véritable âne, il ne me manque que le bât; et si vous voulez le mettre sur mon dos, je serai loin de m'en plaindre; vous ne ferez qu'une justice. Pardonnez, je vous en prie, à ma jeunesse; je parle beaucoup, et je sais fort peu; mais je suis plus sot que méchant, et vous n'ignorez pas que Dieu pardonne au pécheur qui se convertit. Mon pauvre ami, reprit Don Quichotte, nous avons tous besoin qu'on nous pardonne, et je ne fais que mon devoir en oubliant ce qui s'est passé : tâche seulement de te corriger de cet amour de l'argent, trop indigne d'une belle ame; élève ton cœur, ton esprit, en songeant aux ré-

compenses, tardives peut-être, mais sûres, que je dois te donner un jour : en les attendant, soyons bons amis; l'amitié console de tout, et tu peux compter sur la mienne.

Le bon écuyer essuya ses pleurs et remercia son bon maître. Tous deux entrèrent dans un bois, où ils passèrent la nuit gaîment, malgré les douleurs de Sancho, que le serein rendait plus vives. A l'aube du jour ils reprirent leurs montures, et suivirent ensemble les bords de l'Ebre.

CHAPITRE XXVI.

Aventure de la barque enchantée.

Don Quichotte et Sancho Pança cheminaient paisiblement sur les rives de ce beau fleuve qui va portant l'abondance, et roule avec majesté, dans un canal toujours plein, des ondes toujours transparentes. Ce magnifique spectacle de la verdure et des eaux faisait rêver notre chevalier, et lui inspirait de tendres pensées. Tout à coup il aperçoit une petite barque sans rames, sans gouvernail, amarrée à un tronc d'arbre. Il regarde autour de lui, ne voit personne, et sans rien dire descend aussitôt de cheval. Sancho lui demande ce qu'il veut faire. Mon devoir, répond-il gravement. Cette barque n'est pas là pour rien. Si tu connaissais comme moi nos livres, tu saurais, ami, que lorsqu'un chevalier se trouve dans un péril imminent, l'enchanteur chargé du soin de ses affaires ne manque jamais d'envoyer, quelquefois à deux mille lieues, soit un nuage, soit un hippogriffe, soit une petit barque, à un autre chevalier, qui arrive en un clin-d'œil, par

les airs ou sur les flots, au secours du héros opprimé. C'est notre usage de tous les temps. Voici la barque; hâte-toi donc d'attacher à un arbre Rossinante avec ton âne; entrons dans ce léger esquif, et suivons en aveugles nos destinées. Monsieur, je vous obéirai, répondit l'écuyer surpris, parce que le proverbe dit : Obéis d'abord à ton maître, ensuite tu raisonneras. Mais s'il m'était permis de commencer par raisonner, je vous dirais que cette barque appartient à quelques pêcheurs qui pèchent dans cette rivière les meilleures aloses du monde. Il n'y a point là d'enchantement; et j'ai beaucoup de peine à me résoudre à quitter ainsi nos pauvres bêtes. — N'en sois pas inquiet, Sancho; celui qui va nous conduire peut-être à l'extrémité du pôle saura prendre soin de nos coursiers. — Allons, monsieur, les voilà liés. Quand partons-nous pour ce beau pays? — Tout à l'heure, ami; suis-moi, lève l'ancre, et fendons les mers.

Notre héros saute dans la barque; son écuyer, qui le suit, rompt le lien qui l'attachait, et le bateau s'éloignant du bord suit doucement le cours du fleuve. Il n'était pas encore à deux toises du rivage que Sancho se mit à trembler de peur. Monsieur, dit-il, voyez Rossinante qui fait des efforts pour se détacher; voyez mon âne, comme

il me regarde avec inquiétude et tendresse! O mes bons amis, mes pauvres enfans! ne vous désolez pas, je vous prie, nous reviendrons, nous reviendrons : j'espère que la folie qui nous force à vous abandonner ne sera pas de longue durée; bientôt nous serons rejoints. Ces paroles étaient entrecoupées de sanglots; mais le sévère Don Quichotte, indigné de tant de faiblesse, fixe sur Sancho des yeux de colère: Qu'as-tu, lui dit-il, homme sans courage, plus timide que le faon des bois, plus pusillanime que le ver de terre? que te manque-t-il? et que souffres-tu? Te fait-on traverser pieds nus les éternelles glaces des monts Riphées? Assis à ton aise dans un navire, comme Cléopâtre sur le Cydnus, tu suis le paisible cours du plus beau fleuve du monde; tu fais cent lieues par minute; et depuis que nous parlons nous avons déjà parcouru plus de quarante degrés de latitude.

Si j'avais un astrolabe je te dirais juste où nous sommes; mais d'avance je puis t'assurer que nous avons au moins passé la ligne équinoxiale. — Je vous crois, monsieur, je vous crois. Mais dites-moi, s'il vous plaît, combien a-t-on fait de chemin quand on est à cette ligne que vous appelez je ne sais comment? — Calcule toi-même; l'équateur divise notre planète en deux parties

égales; Ptolémée, le plus habile cosmographe que nous connaissions, compte trois cent soixante degrés du pôle arctique au pôle antarctique : tu vois donc que nous avons déjà parcouru la moitié de notre globe terraqué. — Ah! mon Dieu! comment voulez-vous que j'entende rien à ces mots terribles? Parlez espagnol, s'il vous plaît, et dites-moi comment l'on est sûr que l'on a passé cette ligne.—Écoute : lorsque nos vaisseaux partent de Cadix pour les Indes, ils reconnaissent qu'ils sont au-delà de la ligne équinoxiale à ce que tous les insectes viennent à mourir sur-le-champ.

Sancho, qui écoutait son maître avec une extrême attention, porte vivement la main à sa jambe; et regardant Don Quichotte : Monsieur, lui dit-il, vous pouvez compter que nous n'avons point passé cette ligne; car je viens de prendre une puce qui me mordait jusqu'au sang : d'ailleurs Rossinante est là-bas; je le vois encore avec l'âne; et nous allons si doucement, que nous n'avons pas fait vingt toises.

Dans ce moment, la barque enchantée, arrivant près d'une grande île où le lit du fleuve était plus étroit, se mit à marcher plus rapidement, et, se rapprochant du bord, alla donner contre un tronc de saule, qui la fit aussitôt cha-

virer. Notre héros et son écuyer tombèrent au milieu des ondes. Don Quichotte, qui savait nager comme un poisson, eut bientôt gagné la rive, malgré le poids de ses armes. Sancho, qu'il aida, se sauva de même; et comme ils se regardaient à terre, ruisselant d'eau de toutes parts, ils se virent environnés des pêcheurs à qui appartenait la barque.

Ceux-ci demandaient avec de grands cris qu'on leur payât le dommage. Don Quichotte ne s'y refusait point, pourvu, disait-il, qu'on lui indiquât la forteresse ou le château dans lequel on retenait captif le chevalier qu'il venait délivrer. Quelle forteresse et quel chevalier? répondaient toujours les pêcheurs. Il ne s'agit que de notre barque, que vous avez pensé mettre en pièces. Allons, dit enfin le héros, je vois que je prêche dans le désert, et je commence à deviner le grand secret de cette aventure : c'est un combat de magiciens. L'un voulait que je délivrasse ce malheureux chevalier, l'autre veut le retenir; l'un m'envoya cette barque, et l'autre l'a renversée. J'ai fait tout ce qu'il m'était possible de faire; apparemment que les destinées réservent à un autre un si grand exploit. Il suffit; qu'on paie ces bonnes gens. Sancho convint du prix avec les pêcheurs, et sur-le-champ l'acquitta. Nos deux

héros, assez tristes, après s'être séchés au soleil, s'en retournèrent joindre leurs coursiers. Telle fut la glorieuse fin de l'aventure de la barque enchantée.

CHAPITRE XXVII.

Comment notre héros rencontra une belle dame qui chassait.

SANCHO voyait avec douleur que la bourse de son maître tirait à sa fin ; chaque maravedis qu'il en fallait ôter pour les folies de Don Quichotte lui arrachait de douloureuses larmes. Il commençait à désespérer de parvenir à la haute fortune qui lui avait été promise, et réfléchissait en silence au parti qu'il devait prendre, tandis que notre héros, occupé de Dulcinée, s'éloignait des bords de l'Ebre.

Comme ils traversaient tous deux une prairie, Don Quichotte aperçut une troupe de fauconniers et de chasseurs. Au milieu d'eux était une jeune dame d'une figure agréable et noble, en superbe habit d'amazone, et montée sur une haquenée blanche : elle tenait à sa main un faucon. La déférence, les hommages qu'on s'empressait de lui rendre, annonçaient qu'elle était d'un haut rang, et qu'elle commandait à tous les chasseurs.

Mon fils Sancho, dit notre chevalier, cours

auprès de cette belle dame qui porte un oiseau sur le poing; dis-lui que le chevalier des lions, qui met à ses pieds son profond respect, lui demande la permission de se présenter devant son altesse pour lui offrir ses services. Prends garde surtout à la manière dont tu t'acquitteras de ce message, et ne vas pas mêler tes proverbes au discours que tu lui feras. Pardi! ah pardi! répondit Sancho, vous avez bien trouvé votre homme! N'ayez pas peur que je lui dise des proverbes; je sais la manière dont il faut parler. Un bon payeur ne craint jamais de donner des gages; quand la maison est approvisionnée, le dîner est bientôt prêt : nous ne sommes pas faits d'hier. Est-ce donc ici la première fois que je me suis acquitté d'une ambassade à de belles dames? — Je ne sache pas, mon ami, t'en avoir jamais donné, si ce n'est pour madame Dulcinée. — Cela suffit bien, vraiment; et vous pouvez me regarder comme un vieux routier d'ambassade, que rien ne doit embarrasser. Laissez-moi faire, vous allez voir.

Sancho part au trot de son âne, arrive au milieu des chasseurs, s'approche de l'amazone, descend, se met à genoux, et lui dit : Madame, qui êtes si belle, je m'appelle Sancho Pança, écuyer du chevalier des lions, que vous voyez arrêté là-

bas. Mon maître, qui s'appelait jadis le chevalier de la triste figure, m'envoie vous dire qu'il serait charmé de baiser les pieds de votre beauté, de se consacrer au service de votre altesse et de votre oiseau : mais il lui faut pour cela votre permission; et j'ajoute que votre seigneurie peut fort bien la lui donner, parce qu'elle n'en sera pas fâchée. Aimable écuyer, répondit la dame, vous vous acquittez à merveille des messages que l'on vous donne. Commencez par vous relever: l'ami, le compagnon fidèle du chevalier de la triste figure, dont je connais parfaitement et la gloire et les exploits, ne doit point parler à genoux. Levez-vous donc, je vous prie, et retournez dire à votre maître que le duc mon époux et moi nous serons charmés tous les deux de le recevoir dans notre maison, peu éloignée d'ici.

Sancho, surpris, enchanté d'entendre le nom de duc, et de se voir si bien accueilli, si bien traité par une duchesse, ne songeait pas à se relever, et ne se lassait point de considérer cette dame si bien mise, si agréable, si polie pour les écuyers. La duchesse, en lui tendant la main, lui demanda si son maître n'était pas ce fameux Don Quichotte de la Manche, amant de Dulcinée du Toboso, dont on avait imprimé l'histoire. C'est lui-même, répondit Sancho; et l'écuyer, que vous

devez avoir vu dans l'histoire jouer un assez beau rôle, c'est moi, madame la duchesse, à moins que l'imbécile historien ne m'ait changé en nourrice. J'en suis ravie, reprit la duchesse : cette certitude ajoute au désir que j'ai de vous recevoir avec votre illustre maître.

Notre écuyer s'inclina respectueusement, traversa d'un air fier la troupe des chasseurs, alla remonter sur son âne et rendre compte à Don Quichotte de l'agréable réponse de madame la duchesse, dont il éleva jusqu'au ciel la beauté, la politesse, et la bienveillance particulière dont elle l'avait honoré. Notre héros, en l'écoutant, se redresse sur sa selle, s'affermit sur ses étriers, lève sa visière, raccourcit ses rênes pour donner un peu de grace à Rossinante, et s'avance, la tête haute. La duchesse, pendant ce temps, avait fait appeler son époux, l'avait instruit de l'ambassade; et, comme ils avaient lu tous deux la première partie de cette histoire, ils se firent un plaisir extrême de connaître le héros de la Manche, de se plier entièrement à son humeur, à ses idées, et convinrent de le traiter comme un véritable chevalier errant. Don Quichotte, arrivant alors, voulut se hâter de descendre : Sancho, se dépêchant aussi d'aller lui tenir l'étrier, s'embarrassa si bien la jambe dans une corde de son bât, qu'il y resta

pendu par le pied. Notre héros ne le vit point, et, croyant qu'il tenait son étrier, descendit sans précaution; mais la selle de Rossinante, apparemment mal sanglée, entraînée par le poids du corps, tourna sous le ventre, et le chevalier arrive à terre couché de son long. Au désespoir de cet accident, il maudissait tout bas et sa selle et son traître d'écuyer, lorsque les chasseurs, par l'ordre du duc, coururent le relever et dépendre le pauvre Sancho. Don Quichotte, un peu froissé de sa chute, venait en boitant se mettre à genoux devant madame la duchesse. Le duc le retint, l'embrassa : Seigneur chevalier de la triste figure, lui dit-il d'un ton sérieux, il est bien cruel pour moi que le premier pas que vous faites sur mes terres puisse vous sembler une chute; j'ose me flatter que ce contre-temps ne vous dégoûtera point de demeurer avec vos admirateurs. Vaillant prince, répondit le héros, il n'est point de plaisir qu'on n'achète; et je ne me plaindrais pas de payer beaucoup plus cher le bonheur extrême de vous faire ma cour. Mon négligent écuyer babille infiniment mieux qu'il ne sait sangler une selle; c'est à lui seul que je dois m'en prendre. Au surplus, par terre ou debout, à cheval, à pied, de toutes façons, je n'en suis pas moins dévoué à vos ordres et à ceux de ma-

dame la duchesse, dont la suprême beauté exerce un empire si doux. Prenez garde, seigneur Don Quichotte, répondit modestement le duc; l'amant de l'incomparable Dulcinée ne peut trouver aucune femme belle.

Sancho, libre alors et relevé de terre, vint se mêler à l'entretien. Il est vrai, dit-il, monseigneur, que madame Dulcinée est au-dessus de tout ce que l'on peut imaginer; mais vous savez qu'après avoir trouvé un lièvre au gîte on en trouve quelquefois un autre. Dame nature ressemble à un faiseur de pots de terre, qui fait aujourd'hui un beau pot, et en fait un aussi beau demain. Ainsi madame Dulcinée est très belle assurément, mais madame la duchesse est très belle aussi. Madame, je dois prévenir votre altesse, interrompit Don Quichotte, que jamais chevalier errant n'eut un écuyer aussi familier, aussi bavard que le mien : je vous en demande pardon pour lui. Félicitez-m'en plutôt, reprit la duchesse en riant; dès long-temps je suis instruite que Sancho a de l'esprit, de la gaîté, de la grace : il peut parler beaucoup et souvent, sans craindre de m'ennuyer. Allons, ajouta le duc, prenons le chemin du château, si l'illustre chevalier de la triste figure veut nous faire l'honneur d'y venir. Sans doute, dit Sancho d'un air capable, il le veut

bien, et moi aussi; mais, monsieur le duc, n'oubliez donc pas que nous nous appelons à présent le Chevalier des lions.

En parlant ainsi, l'écuyer rajustait la selle de Rossinante. Quand cela fut fait, Don Quichotte remonta sur son coursier; le duc reprit aussi le sien; et la duchesse, placée entre son époux et le chevalier, se mit en route vers le château. Au bout de quelques pas, elle appela Sancho pour venir causer avec elle. Sancho ne demandait pas mieux. Il poussa promptement son âne à côté de la duchesse, se mit en rang avec monsieur le duc et ne laissa pas tomber la conversation.

CHAPITRE XXVIII.

Qui contient de grandes choses.

Indépendamment du plaisir extrême qu'éprouvait notre écuyer en se voyant le favori de madame la duchesse, l'espérance de passer quelque temps dans une bonne maison, sans doute aussi bien fournie que celle de don Diègue, remplissait son ame d'une vive joie : sa gaîté naturelle en était doublée; et, sa protectrice l'encourageant, il s'y livrait sans réserve. Lorsque l'on approcha du château, le duc alla lui-même en avant donner des ordres pour la réception qu'il voulait faire à Don Quichotte. Dès que le chevalier arriva, deux écuyers, richement vêtus, vinrent l'aider à descendre; quatre belles demoiselles lui présentèrent en cérémonie un superbe manteau d'écarlate, qu'elles attachèrent sur ses épaules. Les galeries se remplirent de monde; et tous les habitans de la maison, se réunissant pour voir le héros, jetant sur lui des essences, criaient : Heureux, heureux le jour où nous recevons ici

la fleur de la chevalerie! Enchanté de tant d'honneurs, Don Quichotte s'avançait gravement, donnant la main à la duchesse, et remerciant tout bas le ciel de ce qu'enfin, une fois dans sa vie, il se voyait traité de la même manière qu'il avait vu, dans ses livres, traiter les anciens chevaliers errans.

Sancho, pour ne pas se séparer de sa bonne amie la duchesse, avait été forcée d'abandonner son âne: il se le reprochait au fond du cœur; et sa tendre inquiétude pour cet animal lui fit aborder une vieille duègne, qu'il distingua dans la foule. Madame Gonzales, lui dit-il tout bas, je voudrais bien savoir votre nom pour avoir l'honneur de vous parler en secret. Je m'appelle, répondit la duègne, dona Rodrigue de Grijalva. Qu'y a-t-il pour votre service?— Ah! madame Rodrigue de Grijalva, vous me ferez un grand plaisir de vouloir aller jusque dans la cour, où vous trouverez un âne gris. Cet âne est à moi; je l'aime beaucoup: le pauvre enfant est timide, et n'est point accoutumé à se voir seul. J'ai peur qu'il ne sache que devenir, je vous prie de le mener vous-même à l'écurie, et de lui donner ce qu'il lui faut. Pardi! répond la duègne d'une voix aigre, nous voilà bien, si le maître n'en sait pas pas plus que le valet! Apprenez, mon ami, que

dans cette maison il n'est pas d'usage d'envoyer les duègnes à l'écurie. — Oh! oh! vous êtes donc bien fière! Mon maître m'a pourtant raconté que quand Lancelot revint d'Angleterre, les duègnes pansaient son cheval. Or, mon âne, j'en suis bien sûr, vaut le cheval de Lancelot. — Je ne m'embarrasse guère de Lancelot ni de votre maître. Gardez vos contes et vos facéties pour ceux qui savent les payer; quant à moi, je vous en préviens, je n'en donnerais pas une figue. — Ma foi! si vous me la donniez, je la trouverais peut-être trop mûre. Vous êtes un insolent, s'écria la duègne en fureur, et je vous ferai repentir de vos impertinens propos.

A cet éclat la duchesse se retournant, vit que madame Rodrigue avait les yeux hors de la tête, et le visage fort allumé. Que vous arrive-t-il? lui demanda-t-elle. — Madame, c'est ce paysan qui veut que j'aille panser son âne, parce qu'il prétend que les duègnes pansaient le cheval de Lancelot; ensuite il dit que je suis vieille. Ah! voilà le pis, reprit la duchesse. Vous avez grand tort, mon ami Sancho, regardez donc bien madame Rodrigue, et mettez-vous dans la tête qu'elle est toute jeune encore: ces grandes coiffes qu'elle porte ne doivent pas vieillir à vos yeux son visage de dix-huit ans. Madame la duchesse, répliqua San-

cho, je peux vous jurer sur ma conscience que je n'ai pas seulement pensé ni à son visage ni à ses années; je n'étais occupé que de mon âne, que j'ai laissé seul dans la cour; et j'ai fait part de mon chagrin à cette madame Rodrigue, parce que je la croyais plus charitable qu'une autre. Sancho, dit alors Don Quichotte, ce n'est pas ici le lieu de parler de tout cela. — Pardonnez-moi, monsieur, c'est partout le lieu de songer aux gens qu'on aime; et partout où j'y songe j'en parle. Vous avez raison, interrompt le duc; mais soyez parfaitement tranquille; j'ai donné des ordres pour que votre âne fût conduit à l'écurie, et traité comme vous-même. Il sera content, je vous en réponds.

A la suite de cet entretien, qui divertissait tout le monde, excepté notre héros, on l'introduisit dans une superbe salle tapissée de drap d'or. Six demoiselles vinrent le désarmer, et, sans laisser échapper un souris, offrirent de le déshabiller et de lui passer sa chemise. Le modeste Don Quichotte s'y refusa, fit appeler son écuyer pour achever sa toilette, et s'enferma seul avec lui. Sot que vous êtes, lui dit-il alors, que signifie votre scène avec cette vénérable duègne? était-ce le moment de vous occuper de votre âne? A la manière dont on nous traite, craignez-vous qu'on oublie nos

coursiers? Prenez-y garde, Sancho ; vous ne vous observez point assez : vous semblez vous plaire à faire deviner promptement que vous êtes sans éducation. Songez que c'est sur le ton, sur les manières des domestiques que l'on juge de leurs maîtres, et que le plus grand avantage des princes est d'avoir à leur service des personnes aussi bien élevées qu'eux-mêmes. Que voulez-vous qu'on pense de moi, si l'on ne voit en vous qu'un paysan grossier ou un insipide bouffon? Le métier de plaisant n'est rien moins qu'aisé; lors même qu'on y réussit, il est rare qu'il attire l'estime. Parlez moins, Sancho, parlez beaucoup moins; réfléchissez avant de parler ; ne détruisez pas vous-même le bien qui doit vous arriver, et par les personnes avec qui nous sommes, et par le maître que vous servez.

Sancho promit de bonne foi d'être plus circonspect à l'avenir, et de se mordre la langue toutes les fois qu'il voudrait dire une sottise. Il habilla son bon maître, qui mit par-dessus son pourpoint chamois le beau manteau d'écarlate, le baudrier de loup marin soutenant sa redoutable épée, sur sa tête un bonnet de satin vert, et sortit dans cet équipage. Les demoiselles étaient à la porte tenant une aiguière d'or pour qu'il se lavât les mains. Quand cela fut fait, douze

pages, précédés d'un maître d'hôtel, vinrent lui annoncer que le dîner était prêt. Don Quichotte, entouré des pages, fut conduit avec beaucoup de pompe à la salle du festin, où quatre couverts seulement se voyaient sur une table chargée de beaucoup de mets. Le duc et la duchesse l'attendaient avec un grave ecclésiastique, de ceux qui s'établissent dans les maisons des grands afin de les gouverner; de ceux qui, n'étant point nés princes, ne s'en croient pas moins le talent de conduire à leur gré les princes, s'emparent de leurs affaires, de leur esprit, de leur bien, commandent en conseillant, et, ne pouvant jamais s'élever jusqu'à la hauteur des personnes qu'il dirigent, les font descendre jusqu'à leur bassesse.

Tel était cet ecclésiastique, qui regardait d'un œil mécontent les politesses, les cérémonies que l'on faisait à Don Quichotte. Celui-ci disputa beaucoup pour ne point prendre la place d'honneur; mais le duc enfin l'y força : la duchesse se mit à sa droite, l'ecclésiastique vis-à-vis; et Sancho, tout étonné des instances qu'avait faites le duc pour donner à son maître la première place, ouvrit le premier la conversation.

Si vos seigneuries, dit-il, me permettent de leur faire un conte, je pense qu'elles trouveront qu'il vient ici fort à propos. A ce mot Don Qui-

chotte inquiet regarda fixement l'écuyer. N'ayez pas peur, reprit celui-ci, je n'ai pas oublié les conseils que vous venez de me donner : je ne dirai rien qui ne soit à dire; et vous pouvez vous-même attester la vérité de mon conte, car c'est dans notre village que la chose est arrivée. Madame, interrompit Don Quichotte, vos bontés ont tourné la tête de ce pauvre homme; ordonnez-lui de se retirer. Je lui ordonne, au contraire, reprit la duchesse, de ne pas me quitter un moment; plus je le vois, plus je le trouve aimable. Madame, répliqua Sancho, je ne désire l'être qu'à côté de votre grandeur. Mais j'en reviens à mon conte. Vous saurez donc qu'un gentilhomme de mon village, fort riche, et de très grande condition, puisqu'il était de la famille de Medina del Campo, et qu'il avait épousé dona Mincia de Quinones, fille de don Alonzo de Maranno, chevalier de saint Jacques, le même qui se noya le jour de sa mort, et pour lequel il y eut dans notre village une dispute terrible où monseigneur Don Quichotte se trouva mêlé, lorsque ce mauvais sujet de Tomazille, le fils de Balvastre notre maréchal, fut blessé si grièvement; vous devez bien vous en souvenir, monsieur mon maître : je vous demande de le dire tout haut, afin qu'on voie que je ne suis point menteur. Allons, ré-

pondit Don Quichotte, tout cela est fort exact, j'en conviens, mais c'est un peu long. Point du tout, interrompit la duchesse : je prie mon ami Sancho de ne passer aucun détail, car je trouve qu'il conte avec beaucoup de grace. C'est vous qui me la donnez, madame, ajouta Sancho. Je vous dirai donc que ce gentilhomme, que j'ai connu tout comme je connais mon maître, puisque de sa maison à la mienne il n'y a guère plus d'une portée d'arbalète; ce gentilhomme, certain jour, amena dîner chez lui un pauvre laboureur de chez nous. Quand il fut question de se mettre à table, ce gentilhomme, devant Dieu soit son ame ! car il est mort depuis ce temps, et même il est mort comme un saint; je puis vous le dire, quoique je n'y fusse pas présent, parce que j'étais allé faire la moisson à Tembleque; mais tout le monde en fut édifié. Je vous en raconterai quelque jour les circonstances; j'abrège dans ce moment, attendu qu'on ne me permet point la plus petite réflexion. Quand il fut question de se mettre à table, le laboureur disputait avec le gentilhomme pour ne pas se mettre à la place d'honneur; le gentilhomme voulait qu'il s'y mît; le laboureur s'obstinait, craignant de manquer à la politesse. Enfin le gentilhomme ennuyé fit asseoir le laboureur de force, et lui dit : Tranquil-

lisez-vous; partout où nous sommes ensemble, je suis à la place d'honneur. Voilà mon conte tel qu'il est; je vous le donne pour ce qu'il vaut.

Don Quichotte, qui souffrait le martyre depuis que Sancho parlait, devint plus rouge que son manteau lorsqu'il entendit le dernier mot du conte. Le duc et la duchesse s'en aperçurent; et, de crainte de le fâcher, ne répondirent point au malicieux écuyer, et changèrent de conversation. Y a-t-il long-temps, demanda la duchesse, que le chevalier des lions n'a eu des nouvelles de madame Dulcinée? lui a-t-il envoyé depuis peu quelques guerriers, quelques géans vaincus? Madame, répondit le héros, vous rouvrez une plaie profonde. C'est en vain que plusieurs géans, plusieurs guerriers abattus ont reçu l'ordre de moi d'aller trouver Dulcinée.—Comment pourront-ils la reconnaître?—Elle est enchantée, madame, elle est tout à coup devenue une laide paysanne. Non pas aux yeux de tout le monde, reprit Sancho; car je l'ai toujours vue fort belle, surtout fort gaillarde et très leste. Je vous réponds, madame la duchesse, qu'elle vous saute sur une bourrique plus légèrement qu'un chat sur une table, et qu'il n'y a pas de danseur de corde qui fasse aussi bien la cabriole. Vous l'avez donc vue enchantée? demanda le duc à Sancho.—Si je l'ai vue, mon-

seigneur! c'est de ma façon qu'elle l'est; c'est-à-dire que c'est moi qui ai découvert le premier ce malheureux enchantement.

Jusque-là l'ecclésiastique, à qui les géans, la chevalerie et Dulcinée déplaisaient beaucoup, s'était assez bien contenu; mais comme il était colère, et qu'il ne pouvait souffrir les amusemens des autres quand il ne s'amusait pas, il fixa sur le duc des yeux irrités : Monseigneur, dit-il d'une voix sévère, votre excellence rendra compte à Dieu du coupable plaisir qu'elle se donne. Comment voulez-vous que ce pauvre fou, que vous appelez Don Quichotte, ne devienne pas cent fois plus fou lorsqu'il voit votre excellence partager son stupide délire, et répondre de sang-froid aux extravagances qu'il dit? Et vous, malheureux imbécile, qui ne voyez même pas que l'on se moque de vous, pouvez-vous croire de bonne foi que vous êtes chevalier errant, que votre Dulcinée est enchantée, que vous avez vaincu pour elle des géans, et toutes les autres sottises dont vous nous ennuyez depuis une heure? En connaissez-vous, des chevaliers errans? y a-t-il des géans en Espagne? les Dulcinées enchantées sont-elles communes dans votre pays? Croyez-moi, retournez chez vous, regagnez votre maison, allez élever vos enfans et faire valoir votre bien,

sans courir le monde comme un vagabond, en donnant à rire aux passans.

Notre héros attentif écouta jusqu'àu bout le fougueux ecclésiastique. Dès qu'il eut fini son discours, attachant sur lui des yeux enflammés, se levant debout, tremblant de fureur, et d'une voix altérée : Monsieur, lui dit-il..... Mais cette réponse vaut seule un chapitre.

CHAPITRE XXIX.

Réplique de Don Quichotte à l'ecclésiastique avec d'autres événemens.

Monsieur, dit notre héros en employant toutes les forces de son ame à modérer sa juste colère, les lieux où nous sommes, la présence de madame la duchesse, et le respect que je dois à votre caractère, m'imposent la pénible loi de ne vous répondre que par des paroles : votre état, que je révère, et qui vous sauve aujourd'hui la vie, semblait me promettre de votre part des conseils, si j'en ai besoin, et non pas d'infames outrages. Autant on doit estimer et chérir l'homme de bien qui se consacre à la difficile fonction d'avertir ses frères de leurs fautes, de les guérir de leurs erreurs, de les ramener doucement au chemin de la vérité, autant il est juste de mépriser et de haïr celui qui prend un si beau prétexte pour se livrer à ses emportemens, et se donner le cruel plaisir d'offenser avec impunité. Qu'avez-vous à me reprocher? quel mal ai-je fait? quelle faute

commise vous engage à me donner l'avis de retourner dans ma maison prendre soin de mes enfans, sans vous informer d'abord si j'en ai? Vous me faites un crime de courir le monde : vous seriez peut-être plus indulgent si je m'introduisais dans la maison d'autrui pour la gouverner à mon gré, pour m'emparer de l'esprit des maîtres, pour m'arroger ensuite le droit de commander à mes bienfaiteurs. Nous différons en cela, monsieur : je ne vois aucun mal, je l'avoue, à se consacrer au service des malheureux, à les chercher partout où ils sont, à s'exposer à tous les dangers dans l'espérance de leur être utile. Vous avez vos raisons sans doute pour regarder comme de pauvres fous ceux qui mènent cette dure vie; et votre zèle se permet de le leur dire en public. J'ai plus de charité que vous, monsieur; car je ne dis pas tout ce que je pense à ces ambitieux cachés qui marchent toujours à leur but par le tortueux sentier de la fausseté, de l'adulation, de la basse hypocrisie, et ne craignent pas de couvrir leurs vices du manteau sacré des vertus.

Pardieu! s'écria Sancho, voilà ce qui s'appelle répondre. N'ajoutez plus rien, mon cher maître: vous avez coupé le sifflet à ce beau monsieur qui nous dit qu'il n'y a point de chevaliers errans, point de géans, point de fantômes. Je voudrais

pour son instruction qu'il les eût vus d'aussi près que moi. N'est-ce pas vous, reprit alors l'ecclésiastique avec un souris forcé, qui vous appelez Sancho Pança, à qui votre maître a promis le gouvernement d'une île? Oui, monsieur, répondit l'écuyer, et je mérite ce gouvernement tout aussi bien que certains personnages; et je suis de ceux de qui l'on peut dire : S'il s'est mis avec les bons, c'est qu'il est bon; je ne demande pas qui tu es, mais qui tu hantes; quand on sait choisir un bel arbre, il est rare qu'on manque d'ombre. Et, grace au ciel, je l'ai choisi : j'ai un bon maître, je suis avec lui depuis long-temps, j'y profite tous les jours; et j'espère qu'avec l'aide de Dieu ni lui ni moi ne manquerons d'empires, non plus que d'îles à gouverner.

Non, certainement, interrompit le duc; car j'en possède neuf assez considérables; et, en faveur du seigneur Don Quichotte, je vous donne, dès aujourd'hui, le gouvernement de la plus belle. Sancho, s'écria notre chevalier, cours te mettre à genoux devant son excellence, et la remercier de son bienfait. L'écuyer obéit sur-le-champ. L'ecclésiastique furieux lança sur le duc un regard terrible : Puisque dans cette maison, dit-il, on encourage le délire, on applaudit aux insensés, je déclare à votre excellence que je n'y

remettrai les pieds que lorsque ces fous en seront dehors. En prononçant ces mots il se lève de table, et sort précipitamment, sans que le duc et la duchesse fissent beaucoup d'efforts pour le retenir.

Seigneur chevalier des lions, reprit le duc d'un ton sérieux, je ne vous fais point d'excuse de la scène qui s'est passée; vous êtes trop au-dessus d'une telle injure, et ce que vous avez répondu suffit assurément pour la venger. Je suis de votre avis, répondit Don Quichotte : tout est permis à trois espèces de personnes, aux enfans, aux femmes, aux prêtres; comme ils sont toujours sans défense, ils ne peuvent jamais offenser : il faut que la force soutienne l'affront, pour que cet affront déshonore. Je ne conseille pourtant pas à cet honnête ecclésiastique de répéter ce qu'il a dit devant d'autres chevaliers : un Amadis, par exemple, un Galaor, pourraient fort bien l'écouter un peu moins patiemment que moi. Ah! ah! s'écria Sancho, ceux-là n'auraient répondu que par un bon coup de sabre, qui vous aurait ouvert monsieur le licencié comme un melon. Mort de ma vie! si Renaud de Montauban s'était trouvé là, que serait devenu ce pauvre ecclésiastique? il l'aurait écrasé comme une puce.

La duchesse n'en pouvait plus de rire, et trou-

vait Sancho plus divertissant et plus aimable que son maître. Enfin le dîner s'acheva. Dès que l'on fut sorti de table, quatre demoiselles se présentèrent : l'une portait une aiguière, l'autre un pot à l'eau d'argent; la troisième du linge extrêmement fin, et la quatrième, les bras retroussés jusqu'aux coudes, avait à la main une savonnette de senteur. Celle qui tenait l'aiguière vint avec beaucoup de grace la placer sous le menton de Don Quichotte, qui, la regardant sans parler, et croyant que c'était sans doute un usage du pays, se laissa faire et alongea son maigre cou. La seconde demoiselle versa de l'eau dans l'aiguière; celle qui portait la savonnette se mit à savonner la barbe du héros; et, faisant mousser fort habilement l'eau que l'on versait sans cesse, couvrit avec cette mousse les joues, le nez, jusqu'aux yeux du docile chevalier. Le duc et la duchesse, qui n'avaient point ordonné cette cérémonie, se regardaient et ne savaient s'ils devaient en rire ou s'y opposer. Tout à coup la demoiselle qui savonnait toujours se plaignit de manquer d'eau : une de ses compagnes en alla chercher; et notre pauvre chevalier demeura, pendant ce voyage, le cou tendu sur l'aiguière, le visage couvert de mousse, et les paupières fermées pour qu'elle n'entrât pas dans ses yeux. Tout le monde

mourait d'envie de rire, mais tout le monde se contenait; et les trois demoiselles, debout, immobiles, la tête baissée, n'osaient regarder leurs maîtres, qui avaient de la peine eux-mêmes à s'empêcher d'éclater. Enfin l'on apporta de l'eau; la demoiselle acheva de laver la barbe de Don Quichotte, l'essuya doucement avec le linge, lui fit, ainsi que ses trois acolytes, une profonde révérence, et se retirait gravement, lorsque le duc, pour prévenir tout soupçon de notre héros, rappela l'aimable baigneuse, et lui demanda de vouloir lui rendre le même service. La demoiselle l'entendit à merveille; et, se mettant à l'ouvrage, elle traita précisément son maître comme elle avait traité le chevalier.

Sancho, fort attentif à tout ce qu'il voyait, disait entre ses dents : Par là mardi! je voudrais bien que ce fût l'usage de laver la barbe des écuyers aussi bien que celle de leurs maîtres; cette cérémonie me plairait assez, quand même on irait jusqu'à me raser. Que dites-vous tout bas, Sancho? lui demanda la duchesse.—Je dis, madame, qu'il fait bon vivre pour apprendre. Jusqu'à présent j'avais pensé que chez les princes on se contentait, en sortant de table, de donner à laver les mains : j'ignorais qu'on vînt savonner la barbe; et dans le fond cette coutume me pa-

raît fort propre et fort agréable. — Eh bien ! mon ami, vous n'avez qu'à parler, ces demoiselles vous laveront la barbe ; elles vous mettront même au bain, si cela vous fait plaisir. — Oh ! madame, pour le bain, je vous suis fort obligé ; ce n'est guère mon usage. Voyez, dit alors la duchesse au maître-d'hôtel, à ce que l'on donne à Sancho tout ce qu'il pourra désirer. Le maître-d'hôtel promit d'y veiller, et emmena l'écuyer dîner avec lui.

Don Quichotte, demeuré seul avec ses aimables hôtes, parla de Dulcinée selon sa folie, et de beaucoup d'autres choses avec esprit et raison. Après l'avoir écouté, le duc lui demanda sérieusement s'il pensait que son écuyer Sancho fût en état de bien gouverner l'île dont il voulait lui faire don. Seigneur, reprit Don Quichotte, je dois vous répondre avec franchise. Le caractère de Sancho est un assemblage singulier des choses les plus contraires : il est à la fois bon homme et subtil, ingénu et fin, naïf et rusé ; il doute de tout et croit tout, déguise souvent une repartie pleine de sel sous une écorce grossière, et lorsqu'il semble dire une niaiserie, il se trouve qu'il vous a donné une excellente leçon. Quant à son cœur, il est bon, et sa probité parfaite. Il aime la vertu par instinct, sans réfléchir qu'il doit l'ai-

mer : naturellement il voit assez juste, et sa simplicité cache un grand sens. J'ose croire que cela suffit pour faire un bon gouverneur; du moins j'en connais beaucoup qui sont loin d'avoir les qualités de Sancho, et qui ne savent pas mieux lire que lui. En général, monsieur le duc, la science du gouvernement ne doit pas être si difficile qu'on l'imagine : voyez la foule de ceux qui s'en mêlent, et qui s'en tirent passablement. Sancho s'en tirera comme eux, surtout lorsque je lui aurai donné quelques conseils.

Dans ce moment l'on entendit de grands cris, beaucoup de tapage, et l'on vit arriver Sancho tout effrayé, portant au cou un tablier de cuisine, et poursuivi par une douzaine de valets, dont l'un tenait un chaudron rempli d'eau fumante. Qu'est-ce ci? demanda la duchesse; que voulez-vous à ce brave homme? Madame, répondit un des valets, nous voulons lui laver la barbe selon les ordres de votre excellence, et monsieur ne veut pas s'y prêter. Non, sans doute, s'écria Sancho : son excellence n'a pas ordonné de prendre un chaudron pour un plat à barbe; et cette eau bouillante ne ressemble point à la savonnette de senteur dont on s'est servi pour mon maître. On plaisante mal dans les maisons des princes; et l'on oublie souvent que les jeux

ne valent rien aussitôt qu'ils peuvent fâcher. Je ne veux point de vous pour mes barbiers : le premier qui touche à ma barbe je lui applique mon poing fermé sur la sienne de façon qu'il s'en souviendra. Sancho a raison, reprit la duchesse en affectant un sérieux qu'elle pensa perdre deux ou trois fois en regardant la mine de l'écuyer : vous êtes tous bien hardis d'oser contrarier un homme que monsieur le duc a fait gouverneur, et que vous savez être mon ami ; laissez-le en paix, je vous le conseille, ou je vous chasse tous à l'instant.

Cette seule parole fit fuir les valets. Sancho voulut d'abord les poursuivre ; mais, par réflexion, il revint, portant toujours son tablier au menton, se jeter aux genoux de la duchesse : Madame, lui dit-il, c'est fini ; d'après la bonté que vous venez de me témoigner, je suis décidé à me faire chevalier errant, et à vous choisir pour ma dame. En attendant, je ne suis qu'un pauvre écuyer, laboureur de mon métier ; je m'appelle Sancho, j'ai une femme et des enfans : si dans tout cela vous trouvez quelque chose qui puisse vous convenir, tout est à votre service, vous en pouvez disposer comme de votre bien propre. Il est aisé de voir, répondit la duchesse, que vous fûtes élevé dans le centre même de la

politesse et de la fine galanterie. Vous parlez et vous pensez comme le digne compagnon du plus courtois des chevaliers et du plus délicat des amans. J'en suis reconnaissante, mon ami Sancho; et j'espère vous le prouver en pressant monsieur le duc de vous donner le gouvernement qu'il vous a promis.

Après cet entretien, Don Quichotte se retira pour aller faire sa méridienne. La duchesse invita l'écuyer à venir dans une salle fraîche, où elle comptait passer l'après-midi avec ses femmes. Sancho lui répondit que, quoique son usage fût toujours de reposer quàtre ou cinq heures après son dîner, cependant il allait la suivre, et qu'il ferait son possible pour ne pas s'endormir en causant avec elle. Le duc alla donner de nouveaux ordres pour les fêtes chevaleresques qu'il préparait à notre héros.

CHAPITRE XXX.

Entretien de la duchesse et de Sancho.

SANCHO, selon sa promesse, alla trouver la duchesse, qui le fit asseoir près d'elle, quoique le modeste écuyer refusât d'abord cet honneur. Forcé d'obéir à la fin, il fut aussitôt entouré par les duègnes et les demoiselles de la suite de la duchesse, et celle-ci commença la conversation. Mon cher gouverneur, lui dit-elle, à présent que nous sommes en liberté, je voudrais que votre seigneurie m'expliquât deux ou trois choses qui m'ont embarrassée en lisant l'histoire du grand Don Quichotte; par exemple, il est bien certain que vous n'avez jamais vu madame Dulcinée que vous ne lui portâtes point la lettre de votre maître: comment avez-vous osé lui dire que vous l'aviez trouvée criblant du blé? qu'elle vous avait fait telle réponse? Je ne reconnais point dans ce mensonge la fidélité d'un bon écuyer, et je suis fâché d'avoir un petit reproche à faire à quelqu'un que j'estime et que j'aime autant que vous.

A ces paroles Sancho se lève; et mettant le doigt sur sa bouche, le corps à demi courbé, marchant sur la pointe des pieds, il va regarder doucement sous les tables, derrière les meubles, s'assure que la porte est fermée, revient à pas de loup prendre sa place, et d'un air mystérieux: je voulais être sûr, lui dit-il, que personne ne nous écoute, avant de vous révéler des secrets fort importans. Le premier de ces secrets va sûrement beaucoup vous surprendre; je n'ai rien de caché pour vous, madame la duchesse, et je vous confie que depuis long-temps je regarde monseigneur Don Quichotte comme un peu fou. Ce n'est pas qu'il ne dise parfois des choses pleines de sagesse qui le font admirer de tous ceux qui les entendent; mais cela n'empêche point que je n'aie de bonnes raisons de penser qu'il extravague souvent. D'après cette opinion, je me permets, lorsque je suis dans l'embarras, de m'en tirer en lui faisant croire tout ce qui me vient dans la tête: c'est ainsi que je lui rapportai la réponse de madame Dulcinée; et c'est ainsi qu'il n'y a pas huit jours j'ai enchanté de ma façon cette illustre dame. La duchesse voulut savoir l'histoire de l'enchantement; notre écuyer la raconta dans tous ses détails, et dans des termes qui divertirent fort la compagnie.

C'est fort bien, reprit la duchesse; mais, d'après les aveux que vous me faites, il me vient un assez grand scrupule. Je pense à vous, et je me dis: Puisque Don Quichotte est fou, puisque Sancho son écuyer le connaît pour tel, et que, malgré cette connaissance, il ne laisse pas de le suivre et de s'associer à ses folies, il s'ensuit que mon ami Sancho doit être un peu fou lui-même. D'après ce raisonnement, ma conscience me reproche d'employer mon crédit auprès de mon époux pour obtenir une île à Sancho, c'est-à-dire pour donner des hommes à gouverner à un homme qui n'est pas en état de se gouverner lui-même. Vraiment, répondit l'écuyer, votre manière de raisonner et votre scrupule sont fort justes. Je suis le premier à convenir que si j'avais deux grains de bon sens j'aurais depuis long-temps quitté mon maître; mais, madame la duchesse, écoutez bien ce petit mot, qui vaut peut-être beaucoup de raisons; J'aime monseigneur Don Quichotte; nous sommes du même village, il m'a nourri, m'a donné des ânons; il a un bon cœur, moi aussi; nous ne nous séparerons qu'à la mort. Quant à ce gouvernement promis, si vous y voyez de l'inconvénient, je m'en passerai fort bien; peut-être même sera-ce un bonheur de ne pas l'avoir. Notre curé raconte une fable que je n'ai jamais ou-

bliée : c'est celle de la fourmi qui voulut avoir des ailes, et qui s'en repentit bientôt. Sancho écuyer ira plus aisément en paradis que monsieur Sancho gouverneur. Vous connaissez le proverbe, le pain est tout aussi bon ici qu'en France ; la nuit tous les chats sont gris ; les riches ne dînent pas deux fois ; les petits oiseaux des champs ont le bon Dieu pour maître d'hôtel ; quatre aunes de gros drap tiennent aussi chaud que quatre aunes de fines étoffes : au bout du compte, il faut s'en aller, et le prince ne fait pas ce voyage plus commodément que le journalier ; le pape et le sacristain d'un village n'occupent pas dans la terre plus de place l'un que l'autre : debout ils étaient différens, couchés c'est la même mesure. Ainsi, madame la duchesse, ne vous gênez point, je vous prie ; gardez votre île, si le cœur vous le dit ; pourvu que vous me donniez votre amitié, je serai plus que content.

Non, non, bon Sancho, reprit la duchesse, vous devez savoir que la parole des chevaliers est sacrée : or, monsieur le duc est chevalier, quoiqu'il ne soit pas errant ; il vous a promis une île, et vous l'aurez en dépit de tous les envieux. Avant peu vous serez installé dans votre dignité de gouverneur, revêtu d'or et de soie, maître absolu dans votre île. Je vous recommande seule-

ment de traiter avec bonté vos vassaux, qui sont tous des gens de bien.—Qu'ils soient tranquilles, madame la duchesse! et vous pouvez l'être sur ma parole. J'ai été pauvre; c'est une grande avance pour avoir compassion des pauvres; on plaint le mal quand on l'a senti: de ce côté point d'inquiétude. Pour ce qui est de ne point se laisser tromper par les fripons qui viennent toujours enjôler les grands, et leur faire faire des sottises, je vous réponds qu'avec moi ces beaux messieurs perdront leur temps. Je suis un vieux limier, voyez-vous; il n'est pas aisé de me faire prendre le change: on ne me persuade pas que des vessies sont des lanternes; et je sais toujours où mon soulier me blesse. Soyez donc sûre que les bons trouveront en moi leur ami; que je les écouterai, les recevrai, les servirai à tous les instans du jour. Pour les méchans point d'oreilles. Voilà tout mon secret: cela suffit-il?—Sans doute, et je n'ai plus la moindre inquiétude sur votre gouvernement; mais je vous avoue qu'il m'en reste un peu sur ce que vous m'avez dit de madame Dulcinée. Vous êtes persuadé que son enchantement n'est pas véritable; que c'est vous qui l'imaginâtes et qui le fîtes croire à votre maître: savez-vous bien, mon cher ami, que vous pourriez être dans l'erreur, et que la pay-

sanne montée sur l'âne était Dulcinée elle-même? Je vous étonne, mais j'ai de bonnes raisons pour vous parler ainsi. Dès long-temps nous sommes liés avec certains enchanteurs, qui nous veulent du bien et nous avertissent de ce qui se passe dans le monde. C'est par eux que je suis instruite que tout ce que vous avez dit à votre maître, en croyant mentir, se trouvait vrai de point en point; que lorsque vous pensiez le tromper, c'était vous-même que vous trompiez; et que la malheureuse Dulcinée est en effet devenue une laide paysanne. Il y a plus, c'est qu'il est très vraisemblable qu'à l'instant où vous y penserez le moins vous la verrez paraître ici.

Notre écuyer, stupéfait, écoutait la duchesse attentivement. Ma foi! madame, dit-il, je suis tenté de vous croire, en me rappelant ce qu'a vu mon maître dans la caverne de Montesinos. Tout se rapporte avec vos paroles, et me donne beaucoup à penser. Au fait, dans toute cette histoire je n'eus point de mauvaise intention : je vis une paysanne, je la crus telle, et voilà tout. Si c'est madame Dulcinée, ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre; il serait très injuste que cela m'attirât quelque affaire avec les ennemis de mon maître, et qu'on allât répétant, Sancho a dit ceci, Sancho a fait cela. Je n'aime point les caquets;

et madame Dulcinée n'a qu'à s'arranger comme elle voudra; je déclare que je n'y suis pour rien. Il est pourtant bien extraordinaire que ce que je croyais avoir pris sous mon bonnet pour satisfaire la curiosité de monseigneur Don Quichotte se trouve ensuite une chose vraie. J'ai donc deviné ce qu'il en était, et je l'ai dit sans le savoir? — N'en doutez pas, Sancho; je suis votre amie, et je ne voudrais pas vous tromper. Mais racontez-moi, je vous prie, ce que votre maître a vu dans la caverne de Montesinos.

Notre écuyer fit alors, à sa manière, le détail circonstancié du voyage souterrain de Don Quichotte. Son récit amusa beaucoup la duchesse, qui lui confirma de nouveau la promesse du gouvernement, et l'envoya se reposer. Sancho, plein de joie, lui baisa la main, et la supplia de lui accorder une grace qui lui tenait infiniment au cœur. Parlez, lui dit la duchesse, vous avez tout pouvoir sur moi.— Ah! madame, c'est que je crains de fâcher votre grandeur : mais je ne puis m'empêcher de lui recommander mon âne; j'ai peur qu'on ne le néglige dans cette grande maison, et je vous prie de dire un petit mot pour que l'on prenne soin de lui. — Je m'en charge, soyez tranquille; j'irai moi-même veiller à ce qu'il ne manque de rien. — Non, je vous en prie, ce

serait trop; ni lui ni moi ne méritons une visite de votre part; mais un petit mot en passant, voilà tout ce que nous voulons.— J'en dirai plus d'un, je vous le promets; et je vous conseille, lorsque vous irez prendre possession de votre île, d'y mener votre âne avec vous.— Oh! que je n'y manquerai pas; et ce ne sera pas le premier âne que l'on aura vu établir dans un bon gouvernement.

Cela dit, Sancho s'en alla dormir; et la duchesse rejoignit son époux pour préparer à Don Quichotte une belle et grande aventure, parfaitement dans le goût de l'ancienne chevalerie.

CHAPITRE XXXI.

Grande aventure de la forêt.

La duchesse, de plus en plus occupée de se divertir de ses hôtes, s'applaudit fort d'avoir persuadé à notre bon écuyer que l'enchantement de Dulcinée était véritable, quoique imaginé par lui-même. D'après cette idée et le récit des merveilles de la caverne de Montesinos, elle disposa la grande aventure qu'elle réservait à Don Quichotte. Quand tout fut prêt, l'aimable duchesse indiqua pour le lendemain une partie de chasse avec des chevaux, des piqueurs nombreux, et l'appareil le plus magnifique. On porta de sa part à notre héros un superbe habit de chasseur, que le chevalier refusa, d'après le vœu qu'il avait fait de ne jamais quitter ses armes. Sancho ne refusa point celui qu'on vint lui offrir, qui était d'un beau drap vert : il le regarda, l'examina bien, s'assura qu'il était tout neuf, et se promit de le vendre à la première occasion.

Dès le matin du jour fixé, Don Quichotte, armé de pied en cap, Sancho, revêtu de son habit vert, vinrent attendre la duchesse, qui parut bientôt, mise en amazone, une longue lance à la main, et, belle, légère comme Diane, s'élança sur un beau coursier, dont notre héros tint la bride malgré les instances du duc. On offrit à l'écuyer un vigoureux andalous qui frappait la terre du pied : l'écuyer demanda son âne, et ne voulut jamais d'autre monture. Tous les chasseurs à cheval partirent à la suite de la duchesse, et se rendirent dans une forêt située entre deux montagnes. Là, les postes furent pris, les chiens découplés, les toiles placées, et la chasse commença par des fanfares et des cris de joie. La courageuse duchesse descend aussitôt de son palefroi, court occuper un défilé par où les sangliers avaient coutume de passer, et prépare déjà sa lance. Don Quichotte et le duc à pied se tiennent à ses côtés. Sancho, qui venait d'apprendre que c'était aux sangliers qu'on en voulait, ne jugea point à propos de descendre de son âne : il se mit derrière son maître, après s'être assuré d'une allée par laquelle on pût s'échapper.

A peine avait-il pris ses précautions, que tout à coup un sanglier énorme, poursuivi par toute la meute, paraît, vient, arrive, les yeux pleins

de feu, la gueule écumante, présentant aux chiens, aux chasseurs, des défenses épouvantables. Don Quichotte, l'épée à la main, s'élance droit au sanglier; le duc le suit : la duchesse, plus prompte, les aurait devancés tous deux, si son époux ne l'eût retenue. Sancho, voyant l'animal, se jette à bas de son âne, s'enfuit, et gagnant un arbre, fait ses efforts pour monter dessus; mais il ne peut arriver qu'à la moitié. Troublé par la peur, il saisit une branche sèche; la branche casse sous sa main : Sancho tombe; chemin faisant une autre branche l'accroche, et le tient suspendu dans l'air. Le malheureux écuyer, qui voit que la maudite branche déchire son bel habit vert, et qui craint encore, dans sa position, d'être à la portée du sanglier, se met à jeter des cris si perçans, que tout le bois en retentit. L'animal, pendant ce temps, expirait sous les coups des chasseurs. Don Quichotte aperçut alors l'écuyer au bout de la branche, les bras tendus, la tête en bas, et tout auprès de lui son âne, seul ami qui ne l'eût pas abandonné. Notre héros courut le délivrer. Sancho mis à terre ne s'occupa plus que de pleurer l'énorme déchirure de son bel habit vert tout neuf.

Les chasseurs, après avoir placé le sanglier sur un mulet, le couvrirent de rameaux de myrte,

et le portèrent en triomphe jusqu'à des tentes dressées au milieu de la forêt. Là se trouvèrent des tables couvertes d'excellens mets : on ne songea qu'à dîner; et Sancho, s'approchant de la duchesse, lui montra, d'un air fort triste, son habit vert déchiré. Madame, dit-il, vous voyez ce que l'on gagne à vos belles chasses : si vous n'attaquiez que des lièvres ou bien de petits oiseaux, je n'en serais pas pour mon habit vert. Quel diable de plaisir trouvez-vous à venir chercher un animal qui d'un seul coup de dent peut vous envoyer dans l'autre monde, toute duchesse que vous êtes! Ne savez-vous pas la vieille romance,

Favila fut mangé des ours
Pour avoir trop aimé la chasse.

Ce Favila fut un roi goth, interrompit Don Quichotte : il périt en effet dans les montagnes où il se plaisait à s'égarer. J'ai donc raison, reprit Sancho, de vouloir que les rois et les princes ne s'exposent point à ces dangers-là. Voilà un beau mérite et une belle gloire d'aller tuer une pauvre bête qui ne songeait pas à vous! Sancho, répondit le duc, ne dites point de mal de la chasse; elle fut toujours le délassement et des

rois et des héros : elle est un art comme la guerre, dont elle retrace l'image, dont elle a les ruses, les stratagèmes; d'ailleurs elle accoutume le corps à supporter la fatigue, rend plus agile, plus robuste, et préserve de beaucoup de vices, en éloignant de nous la mollesse. Quand vous serez gouverneur, je vous conseille d'aller à la chasse. — Pour cela, non, monseigneur : un bon gouverneur a la jambe cassée, et se tient à la maison. Ne serait-il pas beau, vraiment, que lorsqu'on viendrait lui demander justice on répondît que monsieur chasse? Monsieur ne doit pas vivre avec des sangliers quand des hommes ont affaire à lui; c'est un plaisir de fainéant et non pas de gouverneur. Je ne dis pas que quelquefois je ne cherche à me divertir : certainement, pour me distraire, je me permettrai, les fêtes et les dimanches, de jouer une petite partie à la boule, ou à la triomphe; il n'y a rien à dire à cela, parce que je serai toujours prêt à quitter. Mais n'ayez pas peur que l'on me reproche de perdre mon temps et celui des autres. — Vous êtes sévère, Sancho : nous verrons si vos actions répondront à vos maximes. — Mes actions y répondront, soyez-en sûr. Quand on avoue la dette, c'est qu'on a volonté de payer; promettre et tenir, c'est tout un pour moi; je ne crains pas d'avancer des gages;

et l'on n'a qu'à me donner l'anguille, l'on verra si je sais la serrer.

Le dîner se passa dans ces entretiens; ensuite on continua la chasse. La nuit venue, comme on était prêt à s'en retourner au château, la forêt parut tout d'un coup éclairée d'un nombre infini de lumières; on entendit dans le lointain des timbales, des trompettes, d'autres instrumens guerriers. On s'arrête, on se regarde, on se demande d'où peut venir ce bruit. Le bruit augmente; les tambours, les fifres, les clairons maures, retentissent, se confondent, et semblent toujours s'approcher. Don Quichotte lui-même est surpris, le duc inquiet, la duchesse troublée, Sancho tremblant. Tous gardaient un profond silence, lorsqu'un courrier, vêtu en démon, vint à passer en sonnant d'un effroyable cornet. Courrier, lui demanda le duc, qui êtes-vous? qu'allez-vous chercher? et quelle est cette grande armée qui traverse la forêt. Je suis le diable, répond le courrier d'un accent terrible : je cours après Don Quichotte de la Manche; et le bruit que vous entendez vient d'une troupe d'enchanteurs, qui conduisent sur un char Dulcinée du Toboso. Si vous étiez le diable, reprit le duc, vous auriez déjà reconnu le héros que vous cherchez, puisque le voilà devant vous. Le diable se retourne

alors : Chevalier des lions, dit-il, le grand Merlin m'envoie vers toi pour te commander de l'attendre ici; tu l'y verras avec ta Dulcinée : il doit t'indiquer le moyen de désenchanter cette illustre dame. J'ai dit; tu m'entends, obéis. A ces mots, il sonne du cor, s'échappe, et fuit dans le bois.

La surprise de tout le monde augmente, surtout celle de Sancho, qui ne douta plus qu'en effet Dulcinée ne fût enchantée. Seigneur, demanda le duc à notre héros, aurez-vous le courage d'attendre? Oui, sans doute, répondit-il, l'enfer dût-il m'attaquer. Vous êtes le maître, ajouta Sancho; pour moi, je déclare que je m'en vais : ces messieurs sont un peu trop laids pour qu'on ait du plaisir à les voir. En parlant ainsi, l'écuyer veut prendre le chemin du château; mais un épouvantable bruit, qui justement venait de ce côté, le force de rester à sa place. Ce bruit ressemblait à celui que font les roues d'un char mal jointes, lorsque, suivant les pas des bœufs, elles crient à chaque tour. Au même instant, aux quatre coins de la forêt, on entendit des décharges de mousqueterie, comme si quatre combats se livraient à la fois. Les tambours, les cors, les trompettes, les timbales, les clairons et les cris des combattans, retentirent d'un son plus fort, plus animé, plus aigu. Ces sons divers,

confondus ensemble, ces lumières dans l'obscurité, ces coups redoublés de mousquets, et surtout le continuel gémissement de ces roues, pensèrent effrayer Don Quichotte lui-même : mais le héros soutint cette épreuve, trop forte pour son écuyer. Sancho, demi-mort de peur, se laissa tomber presque sans connaissance sur les genoux de la duchesse. On courut chercher de l'eau, qu'on lui jeta sur le visage; bientôt il reprit ses sens.

Ce fut pour voir arriver le char, dont on entendait gémir les roues : il était traîné par quatre grands bœufs tout couverts d'une étoffe noire. Ces bœufs portaient à chaque corne une longue torche allumée. Au milieu du char, sur un trône, on remarquait trois vieillards, dont la barbe blanche passait la ceinture : ils étaient environnés de démons si laids, si horribles, que Sancho ferma les yeux pour ne pas les voir. Le char s'arrêta devant Don Quichotte; un des trois vieillards se leva : Reconnais-moi, lui dit-il; je suis le savant Lirgande. Et moi le puissant Alquif, reprit le second vieillard. Et moi l'enchanteur Arçalaüs, ajouta le troisième d'une voix menaçante : malheur, malheur aux chevaliers dont je suis l'ennemi mortel! Le char reprit alors sa marche et disparut; on entendit ensuite une agréable

musique de flûtes et de hautbois. Ces doux sons ranimèrent Sancho, qui, toujours près de la duchesse, dont il tenait le jupon, lui dit à l'oreille : Madame, cette musique me fait espérer des visions un peu moins effroyables. Je le souhaite, répondit la duchesse; mais ne me serrez pas si fort, car l'on dirait que vous avez peur.

CHAPITRE XXXII.

Moyens que l'on proposa pour désenchanter Dulcinée.

L'ESPOIR de Sancho ne fut point trompé. L'on vit bientôt paraître un char de triomphe, attelé de six mules grises, caparaçonnées de blanc. Dans le char, qui était fort vaste, douze figures toutes blanches, portant des flambeaux allumés, entouraient un trône, sur le haut duquel on voyait assise une nymphe vêtue d'une toile d'argent, dont l'éclat éblouissait les yeux. Son visage était couvert d'un voile, mais si fin, si transparent, que son tissu laissait distinguer les traits charmans de la nymphe. Elle paraissait avoir dix-huit à dix-neuf ans; sa modestie et sa grace égalaient seules sa beauté. Près d'elle se tenait debout une longue figure immobile, vêtue d'une tunique noire, la tête voilée d'un crêpe. Au moment où le char parvint et s'arrêta devant Don Quichotte, les flûtes, les hautbois cessèrent; l'on n'entendit que les accords d'une douzaine de harpes qu'on touchait à la fois à l'entour du trône. La longue

figure immobile ôta tout à coup son voile, et fit voir un vieillard pâle qui ressemblait à un spectre. Sancho pensa tomber une seconde fois; Don Quichotte fut ému. Le vieillard, en le regardant, lui adressa ces paroles :

O toi, dont les nobles travaux
Méritaient en amour un destin plus prospère,
Reconnais ce Merlin, des enchanteurs le père,
Le fléau des méchans et l'ami des héros.
Sur les bords du Léthé j'appris que Dulcinée
Avait en un moment perdu tous ses attraits :
Je viens finir les maux de cette infortunée.
Du sort écoute les arrêts :

Par la main de Sancho, sur son large derrière,
Trois mille et trois cents coups, appliqués fortement
Avec une longue étrivière,
Rendront à cet objet charmant
Son éclat, sa beauté première.

Oui dà! s'écria Sancho, rien que trois mille trois cents coups de fouet! c'est une misère, n'est-ce pas? Pardieu! monseigneur Merlin, vous avez là de belles recettes pour désenchanter les gens! Je ne vois point ce que ma peau peut avoir de commun avec les magiciens; mais, dans tous les cas, je vous avertis que si madame Dulcinée ne peut redevenir belle que lorsque je me serai

fouetté, la pauvre dame risque beaucoup de demeurer laide toute sa vie. Insolent que vous êtes! reprit Don Quichotte en colère, je vous épargnerai la peine de vous fustiger; car je ne sais à quoi il tient que je ne vous attache tout à l'heure à cet arbre, et que je ne vous applique deux fois plus de coups qu'on n'a la bonté de vous en demander. Non, interrompit Merlin, Sancho doit se fouetter lui-même, de son plein gré, quand il voudra, sans que personne puisse l'y contraindre. Le destin qui le favorise veut encore que le bon Sancho soit le maître de réduire à moitié le nombre de coups qu'on exige, en consentant à les recevoir par une main étrangère. Je ne veux, répondit Sancho, ni d'une main étrangère ni de la mienne. Qu'ai-je à démêler, s'il vous plaît, avec madame Dulcinée? est-ce ma fille ou ma femme? par quelle raison dois-je me donner les étrivières pour ses beaux yeux? Que monsieur mon maître, qui lui appartient, qui l'appelle, à chaque instant du jour, sa vie, son ame, son tout, se les fasse donner pour elle, rien de si juste; mais quant à moi, serviteur; n'y comptez pas, je vous le répète.

La jeune nymphe se lève alors du trône où elle était assise, et, se dépouillant de son voile, fait voir sa beauté dans tout son éclat: O le

moins pitoyable des écuyers, dit-elle d'une voix dolente, cœur de pierre, ame de bronze, comment peux-tu me refuser une pénitence légère, qu'un enfant, pour la moindre faute, subit tous les jours sans se plaindre? Regarde autour de toi, barbare : tous ceux qui me voient, qui m'entendent, sont attendris de mes malheurs; toi seul, toi seul, inaccessible au sentiment de la pitié, tu considères de sang-froid mes yeux, jadis, si brillans, aujourd'hui noyés de pleurs; mes joues autrefois vermeilles, et maintenant décolorées; ma jeunesse enfin, qui me promettait de longues années de bonheur, et qui se flétrit, se consume dans les larmes, dans le désespoir. Garde-toi de me croire telle que tu me vois en ce moment; par un prodige de son art, Merlin me fait paraître ici comme j'étais avant mon malheur. Merlin a cru qu'il n'était point de tigre au monde que la beauté gémissante ne parvînt à désarmer; mais les tigres sont moins cruels, sont moins féroces que Sancho. Ah! reviens, reviens à ton caractère, que la nature ne fit point méchant; laisse-toi toucher, si ce n'est pour moi, du moins pour ton malheureux maître, qui souffre plus que moi-même des maux dont je suis accablée, et que je vois, attendant ta réponse, prêt à mourir de sa douleur. Il n'est que trop vrai, s'écria

Don Quichotte, en s'appuyant sur le duc; je sens que mes forces vont m'abandonner. Sancho, mon ami Sancho, reprit alors la duchesse, votre cœur ne vous dit-il rien?—Pardonnez-moi, madame, il me dit que les coups de fouet ne sont pas agréables, et que décidément je n'en veux point. Mais en vérité, quand j'y pense, on prend ici de singuliers moyens pour obtenir ce que l'on désire. Madame Dulcinée, afin d'être belle, demande que je me déchire la peau; et pour m'engager à lui accorder cette petite bagatelle, elle m'appelle cœur de pierre, ame de bronze, barbare, tigre, tout ce qu'il y a de pis dans le monde. Encore si elle m'apportait de l'onguent et de la charpie, ou quelque petit présent en avancement de reconnaissance, on verrait ce que l'on peut faire: on sait qu'un âne chargé d'or monte la montagne plus facilement, et qu'avec de la patience et des cadeaux il n'est rien dont on ne vienne à bout; mais au contraire, on m'accable d'injures. Monsieur mon maître, le plus intéressé dans l'aventure, et qui devrait au moins me caresser, me propose pour encouragement de m'attacher à un arbre, et de doubler ma portion. Ma foi! messieurs, je suis fort touché de vous voir tous attendris; cependant vous devriez penser qu'il s'agit ici de fouetter non seu-

lement un écuyer, mais encore un gouverneur d'île: cela demande quelques réflexions, cela exige quelques politesses; il faut me donner le temps d'y songer; il faut choisir le moment d'obtenir une si grande grace, et celui que vous prenez n'est point du tout bien choisi: je suis fort fatigué, fort las et de très mauvaise humeur d'avoir déchiré mon habit vert.

Puisque rien ne peut vous fléchir, mon ami Sancho, dit alors le duc, je suis obligé de vous avouer que je me ferais un scrupule de vous donner l'île promise, par la raison qu'un gouverneur d'une ame aussi dure que la vôtre, insensible aux larmes des belles, des affligés, des malheureux, n'est pas digne de commander à des hommes. Ainsi vous n'avez qu'à choisir: renoncez au gouvernement, ou subissez l'arrêt du destin. Ne pourrait-on pas, répondit Sancho, me donner deux jours pour faire ce choix? Non, s'écria Merlin; décidez-vous à l'instant même: si vous persistez dans votre refus, Dulcinée, toujours paysanne, va retourner dans la caverne de Montesinos; si vous acceptez la pénitence, Dulcinée avec tous ses attraits ira dans les Champs-Élysées attendre l'accomplissement de la parole que vous me donnerez.

Sancho, la tête baissée, ne se pressait pas de

répondre. Allons! mon ami, lui dit la duchesse, un peu de résolution! un peu de reconnaissance pour le maître qui vous a nourri! Un *oui* ne vous coûtera guère, et nous rendra tous heureux. Considérez... Mon Dieu! madame, interrompit l'écuyer, je considère que le mal d'autrui n'est que songe; et qu'il est facile de donner des conseils dans les affaires où l'on n'est pour rien. Mais malheureusement pour moi je vous aime trop, madame la duchesse, et je ne veux pas qu'il soit dit que je vous refuse quelque chose. Je consens à me donner les trois mille trois cents coups de fouet, pour que le monde jouisse encore des attraits de madame Dulcinée, que je ne croyais ni si belle ni si enchantée. J'y mets pourtant les conditions suivantes: d'abord, que je serai le maître absolu du temps où il me plaira d'accomplir la pénitence, sans que jamais on ait le droit de me presser sur ce point; *item*, que je ne serai point tenu de me fouetter jusqu'au sang; *item*, que si quelque coup porte par hasard en l'air, il entrera toujours dans le compte; enfin, que si je me trompe dans le calcul à mon désavantage, le seigneur Merlin, qui sait tout, prendra soin de m'en avertir. Soyez tranquille sur cet article, répond l'enchanteur; car au même instant où finira le nombre prescrit, Dulcinée désenchantée viendra remercier

elle-même son aimable libérateur, et lui offrir un digne prix des peines qu'il aura souffertes.— Allons! voilà qui est dit, j'accepte la dure pénitence.

A ce mot la musique se fit entendre, ainsi que le bruit de la mousqueterie. Dulcinée salua de la tête le duc, la duchesse, Don Quichotte, et fit à Sancho une révérence qu'elle accompagna d'un sourire gracieux. Le char continua sa route. Notre héros, transporté de joie, courut se jeter au cou de son fidèle écuyer; tout le monde le félicita de l'heureuse fin de cette aventure; et la belle aurore, qui déjà commençait à teindre de couleur de pourpre les nuages de l'orient, engagea toute la troupe à regagner le château.

CHAPITRE XXXIII.

Lettre de Sancho à sa femme avec d'autres événemens.

C'ÉTAIT l'intendant du duc, homme d'un esprit inventif et gai, qui avait disposé l'aventure dont on vient de rendre compte. Il promit à ses maîtres une fête nouvelle, dont les préparatifs étaient déjà faits. Peu de jours après, la duchesse que Sancho ne quittait plus, lui demanda s'il s'occupait de désenchanter Dulcinée. L'écuyer lui répondit qu'il était fort exact à tenir sa parole, et que déjà la nuit passée il s'était donné cinq coups à compte de trois mille trois cents. Ce n'est guère, reprit la duchesse : mais avec quoi vous êtes-vous frappé? — Avec ma main, répondit Sancho. — Cela ne suffit pas, vraiment; je doute que le sage Merlin approuve cette manière d'accomplir la pénitence. Il faut avoir une discipline de bonnes petites cordelettes, dont chaque nœud se fasse sentir. Vous jugez bien, mon cher ami, que la gloire de désenchanter une

illustre dame comme Dulcinée doit coûter un peu de peine à celui qui l'entreprend. — Comme il vous plaira, madame : choisissez vous-même cette discipline, je m'en servirai volontiers, pourvu qu'elle ne me fasse point de mal ; car je vous confie que ma peau est d'une délicatesse, d'une finesse extraordinaire ; ainsi je vous recommande d'y avoir égard. Mais, en attendant, permettez que je montre à votre altesse une lettre que j'écris à ma femme Thérèse Pança. Je serai bien aise de savoir si vous en êtes contente, et si vous trouvez que mon style soit celui d'un gouverneur. — Est-ce vous tout seul qui l'avez écrite? — Non, parce que j'ai beaucoup d'affaires qui me prennent tout mon temps, et que d'ailleurs je ne sais ni lire ni écrire, quoique je sache signer mon nom ; mais c'est moi qui l'ai dictée. — Voyons-la donc ; je suis sûre qu'elle sera digne de vous. Aussitôt Sancho tira de son sein un papier où la duchesse lut ces paroles :

Lettre de Sancho Pança à Thérèse Pança sa femme.

« Qui aime bien étrille bien, ma chère femme : « c'est ainsi que la fortune m'a traité. Tu n'en- « tends peut-être pas ce que je veux dire ; par la « suite tu l'entendras mieux. Il s'agit, Thérèse,

« présentement de t'acheter un carrosse; toute
« autre manière d'aller ne peut plus te convenir,
« et n'est bonne que pour les chats. Tu es femme
« d'un gouverneur; je pense que ce mot dit tout.

« Je t'envoie un habit vert de chasse, dont
« madame la duchesse, qui m'aime et que j'aime
« beaucoup, m'a fait présent; arrange-le de ma-
« nière que tu en puisses tirer un corset et un
« jupon pour la petite. Mon maître, à ce que j'en-
« tends dire, est un fou sage et agréable; on
« ajoute que je ne lui dois rien. Tu sauras de plus,
« ma femme, que nous avons fait un voyage à la
« caverne de Montesinos. L'enchanteur Merlin
« m'a choisi pour désenchanter madame Dulci-
« née, qui s'appelle chez nous Aldonza Laurenzo.
« Moyennant trois mille trois cents coups de
« fouet qu'il faut que je me donne, moins cinq
« que je me suis déjà donnés, la susdite dame se
« trouvera désenchantée comme père et mère. Il
« est inutile, Thérèse, d'aller conter cette his-
« toire à tes voisines : l'une dirait blanc, l'autre
« dirait noir; et ce serait des caquets à n'en pas
« finir.

« Je compte me rendre dans mon gouverne-
« ment avant peu de jours; je t'avoue que j'ai
« hâte d'y arriver pour amasser de l'argent,
« chose dont on dit que les nouveaux gouver-

« neurs sont friands. Quand j'aurai tâté le pouls « à mon île, je te manderai s'il faut que tu viennes « m'y joindre. Notre âne se porte à merveille, et « te dit bien des tendresses. Madame la duchesse « te baise les mains : réponds poliment sur cet « article; car la politesse, à ce que prétend mon « maître, est une fort bonne chose, qui ne coûte « presque rien. Dieu n'a pas voulu que je trou- « vasse dans nos courses une autre valise avec « cent écus d'or; mais console-toi, Thérèse, le « gouvernement nous revaudra cela. Tout le « monde m'assure qu'il ne s'agit que d'avoir des « mains. Sois tranquille, tu seras riche. Dieu te « rende telle, ma chère femme, et me conserve « long-temps pour te servir!

« De ce château, le 20 juillet 1614.

« Ton mari, le gouverneur,

« Sancho Pança.»

La duchesse, après avoir lu cette épître, dit à Sancho qu'elle était fort bien, excepté qu'elle semblait annoncer un certain amour de l'argent peu louable dans un gouverneur. Sancho lui offrit d'en écrire une autre; mais la duchesse garda celle-ci, qu'elle alla montrer au duc dans un superbe jardin où ce jour même on devait

dîner. La lettre et les explications que donnait Sancho firent l'entretien du repas. A peine avait-on desservi qu'on entendit dans le lointain le triste son d'un fifre aigu et d'un grand tambour en sourdine. Cette discordante musique approchait assez lentement : tout à coup on voit arriver une espèce de géant, vêtu d'une longue tunique noire, que traversait un large baudrier de même couleur, auquel pendait un effroyable cimeterre. Cet homme était précédé de deux tambours et d'un fifre, vêtus de deuil comme lui; une barbe énorme, et d'une blancheur éblouissante, lui descendait jusqu'aux genoux. Il s'avance d'un pas lent, réglé par les coups de tambours, vient s'incliner devant le duc, se relève, et d'une voix grave lui adresse ces paroles :

Puissant prince, tu vois devant toi Trifaldin de la barbe blanche, l'écuyer et l'ambassadeur de la comtesse Trifaldi, surnommée la Doloride. Cette infortunée est venue à pied du royaume de Candaya, dans le seul espoir de te raconter ses incroyables aventures, et d'obtenir de toi quelques renseignemens sur l'invincible chevalier Don Quichotte de la Manche, qui seul peut terminer ses maux. Elle est à la porte de cette forteresse, et demande la permission de mettre à tes pieds ses douleurs.

Après ce discours, Trifaldin toussa, et mania du haut en bas son épaisse barbe blanche. Brave écuyer, répondit le duc, dès long-temps nous sommes instruits des infortunes étranges de la triste Doloride : assurez-la du plaisir que j'aurai de la recevoir, de lui donner tous les secours que ma qualité de chevalier m'oblige d'offrir aux dames. Ajoutez, pour la consoler, que le valeureux Don Quichotte se trouve justement ici. A ces mots le géant Trifaldin s'incline de nouveau devant le duc, et s'en retourne du même pas, toujours au son de sa triste musique.

Vous le voyez, s'écria le duc en s'adressant à notre héros; malgré les efforts de l'envie, la vertu ne peut échapper aux justes hommages de l'univers. Peu de jours se sont écoulés depuis que votre présence honore ces lieux, et voilà que, des pays lointains, les malheureux, les opprimés guidés par votre seule renommée, viennent implorer votre appui. J'avoue, répondit Don Quichotte avec un souris modeste, que je désirerais voir ici l'ecclésiastique qui l'autre jour parlait avec tant de dédain de la chevalerie errante; peut-être croirait-il enfin que les victimes des méchans ou du sort ne vont point chercher du remède à leurs maux à la porte des courtisans, des ministres, des grands de la terre, même des pieux ecclésiasti-

ques : c'est le chevalier errant qui devient leur seul refuge; c'est lui dont le glaive en tous temps se trouve prêt à les sauver. O Dieu de bonté, je te remercie de m'avoir donné cet emploi si difficile, mais si glorieux! Qu'elle arrive, cette Doloride, qu'elle me raconte ses peines: elle peut compter d'avance et sur mon bras et sur mon cœur.

CHAPITRE XXXIV.

Histoire de la Doloride.

La comtesse Trifaldi ne tarda pas à paraître. On vit entrer dans le jardin douze femmes vêtues de deuil, avec des coiffes blanches si longues qu'elles retombaient jusqu'à terre. Elles marchaient sur deux lignes, et précédaient la comtesse, dont l'immense robe noire se terminait par trois pointes, que trois pages portaient gravement. Cette comtesse était voilée, ainsi que ses douze compagnes, et s'avançait en s'appuyant sur son écuyer Trifaldin. Le duc, la duchesse, notre héros, se levèrent à son approche: la Doloride, sans ôter son voile, vint se jeter aux pieds du duc, qui se hâta de la faire asseoir à côté de la duchesse, et lui demanda respectueusement ce qu'il pouvait faire pour son service. Puissantissime seigneur, répondit-elle d'une voix forte, et vous bellissime dame, et vous illustrissimes auditeurs, je suis bien sûre d'émouvoir vos cœurs obligeantissimes par les récits de mes chagrins, de mes tourmens hor-

ribilissimes: mais avant tout, daignez m'informer si vous possédez dans ces lieux l'invictissime Don Quichotte et son écuyer excellentissime. Oui, madamissime, interrompit Sancho ; voilà devant vous le magnanimissime Don Quichotte de la Manchissime, avec son écuyer fidélissime; vous les trouverez diligentissimes à servir votre beauté dolorissime. Don Quichotte alors se fit connaître, et promit de tout entreprendre pour l'infortunée comtesse. Celle-ci voulut embrasser ses genoux : notre héros ne le souffrit point, et lui demanda seulement de l'instruire de ses malheurs. La Doloride, toujours voilée, commença ce triste récit :

Vous connaissez sans doute, dit-elle, le fameux royaume de Candaya, situé entre la mer du sud et la grande Trapobane, deux lieues par-delà le cap Comorin. C'est là que régnait la reine Magonce, veuve du roi Archipiela, qui n'avait laissé en mourant pour seule héritière de ce vaste état que l'infante Antonomasie. Ma naissance, mon âge, ma qualité de première duègne du palais, me valurent le glorieux emploi d'élever la jeune princesse. Elle n'avait que quatorze ans; déjà, sa beauté, son esprit, surtout son extrême sagesse, étaient célèbres dans l'univers. Une foule de princes soupiraient pour elle ; et

parmi tant d'amans couronnés, un simple chevalier de la cour osa se mettre sur les rangs. Il n'avait pour lui que ses graces, sa jeunesse et son amour. Habile dans l'art de plaire, il était poète, musicien, chantait, jouait de la guitare, et possédait au souverain degré ces frivoles talens que les femmes préfèrent toujours aux qualités les plus solides. Mais, par mes soins vigilans, Antonomasie aurait échappé à ses poursuites, si le séducteur, pour venir à bout de son téméraire projet, n'eût employé le moyen le plus perfide et le plus coupable. Le traître fit semblant de m'aimer; et je vous l'avoue à ma honte, malgré ma longue expérience, malgré ma sévère vertu, je le crus épris de mes charmes, je remarquai davantage les siens; mon cœur trop sensible se laissa toucher. Hélas! j'excusais ma faiblesse en me disant que je sauvais l'infante, que je m'exposais à sa place au danger qui la menaçait. Ce dévouement de ma part me paraissait noble et sublime. J'écoutai donc le jeune chevalier, je me laissai toucher par les vers charmans qu'il venait chanter sous mes fenêtres. Il excellait surtout dans les seguidilles, espèce de couplets gais et tendres, accompagné d'un refrain fort à la mode en Candaya. Je n'ai jamais oublié ceux qui me touchèrent le plus, et je vais vous les répéter malgré les sanglots qui m'oppressent.

La Doloride alors, d'un accent un peu viril, se mit à chanter cette seguidille:

L'avare cache sa richesse,
L'ambitieux ses grands desseins;
Le sage dérobe aux humains
Et son honneur et sa sagesse.
L'Amour, l'Amour seul se trahit;
C'est un enfant, il fait du bruit.

Je fuis partout certaine belle,
Partout je cherche à l'éviter;
Mais quand je viens de la quitter,
Je me retrouve plus près d'elle.
Malgré lui l'Amour se trahit;
C'est un enfant, il fait du bruit.

Si l'on prononce en ma présence
Son nom que je ne dis jamais,
Je baisse les yeux, je me tais,
Et l'on entend bien mon silence.
Malgré lui l'Amour se trahit;
C'est un enfant, il fait du bruit.

Si je veux d'une voix hardie
Parler d'elle et la célébrer,
Hélas! j'ai beau m'y préparer,
Je me trouble et je balbutie.
Malgré lui l'Amour se trahit;
C'est un enfant, il fait du bruit.

Enfin contre moi tout conspire:
Mon air libre, mon embarras;

Ce que je dis ou ne dis pas,
Tout apprend que j'aime Thémire.
Malgré lui l'Amour se trahit;
C'est un enfant, il fait du bruit.

Je ne pus résister, reprit la comtesse, au jeune amant qui peignait si bien ce que mon cœur éprouvait. Ah! messieurs, cette aventure m'a souvent fait réfléchir qu'on devrait bannir les poètes des états policés, non ceux qui font des vers tels qu'on en voit dans la plupart des recueils modernes, ces vers-là ne sont point dangereux, mais ceux qui ont le talent funeste d'embellir un sentiment tendre de toutes les graces de l'esprit, d'exprimer délicatement les plus secrètes pensées, de tout dire en ayant l'air de tout cacher, et d'émouvoir l'ame en flattant l'oreille : voilà, voilà les poètes maudits qu'il faudrait fuir à l'égal de la peste, ou reléguer, s'il était possible, par-delà le cercle polaire. Mais où vais-je m'égarer? je reviens à mes malheurs.

Simple, crédule, malgré mon âge, je me crus aimée de don Clavijo (c'était le nom du jeune chevalier, je me persuadai, comme une insensée, qu'une plus longue résistance le ferait mourir de douleur, et je résolus de me sacrifier pour lui conserver la vie. Je consentis en rougissant,

à un rendez-vous qu'il me demandait; je l'introduisis dans ma chambre, voisine de celle d'Antonomasie. Le perfide ne fit qu'y passer, il court dans celle de l'infante, repousse la porte, s'enferme avec elle, et me laisse seule dans le désespoir. Mes efforts, mes larmes, mes cris, ne purent le rappeler; il demeura long-temps avec l'infante. Heureusement quand il fut sorti, cette princesse m'assura bien qu'il ne s'était point écarté du respect le plus sévère. D'après sa parole, d'après l'ascendant qu'avait sur moi don Clavijo, j'eus la faiblesse de tout pardonner; j'eus celle de consentir à de nouvelles entrevues, innocentes comme la première. Jugez quelle fut ma surprise lorsque je m'aperçus, quelque temps après, que la sage Antonomasie était grosse. Il n'était plus possible de le cacher; la pauvre enfant vint me l'avouer avec une tendre confiance, et m'ajouta qu'elle avait signé une promesse de mariage à son coupable séducteur. J'allai trouver don Clavijo: nous convînmes que, sans perdre de temps, il irait montrer sa promesse au premier juge du bailliage, et lui demander pour épouse la belle Antonomasie. Tout s'exécuta selon nos projets. Le juge, après s'être assuré que la promesse était en bonne forme, s'en vint interroger l'infante, reçut sa déclara-

tion, la fit remettre entre les mains d'un honnête alguazil de cour, et donna bientôt la sentence par laquelle don Clavijo était reconnu l'époux légitime de la belle héritière du Candaya.

Madame la Doloride, interrompit alors Sancho, dans votre royaume, comme dans le nôtre, vous avez donc des alguazils de cour, des juges, des poètes, des seguidilles? je m'étais toujours douté que tous les pays se ressemblent! Mais continuez, je vous prie; il me tarde de savoir la fin de votre intéressante histoire. La comtesse poursuivit en ces termes.

La reine Magonce s'affecta si fort du mariage précipité de sa fille, qu'au bout de trois jours elle fut mise en terre. Elle mourut donc? demanda Sancho. Oui, répondit Trifaldin : il est d'usage, dans le royaume de Candaya, de n'enterrer que des personnes mortes. A la bonne heure, répondit l'écuyer, quoiqu'il me semble que madame Magonce ait pris la chose un peu trop vivement : je ne vois pas que votre princesse eût commis un si grand crime en épousant un chevalier aussi gentil que vous nous l'avez peint ; mille autres ont fait pis, ma foi! et mesdames leurs mères se portent fort bien. D'ailleurs, ne sait-on pas que les chevaliers, surtout les errans, finissent presque tous par être rois ou empereurs? Sancho a

raison, ajouta Don Quichotte; cette fortune leur est assez ordinaire. Mais écoutons la fin de l'histoire; je présume que c'est le plus triste qui nous reste encore à savoir.

Ah! sans doute, reprit la comtesse; ce que vous avez entendu n'est rien auprès de ce que vous allez entendre. La reine étant morte, nous nous occupâmes de lui rendre les derniers devoirs. A l'instant où l'on venait de la descendre dans la sépulture, nous vîmes paraître au-dessus de la tombe, monté sur un cheval de bois, le fameux géant Malambrun, cousin-germain de la défunte, et le plus cruel des magiciens. Malambrun, pour venger la mort de sa cousine, qu'il aimait, enchanta les nouveaux époux sur la pierre de cette même tombe. La belle Antonomasie devint une guenon de bronze, don Clavijo un crocodile d'un métal qui nous est inconnu. Tout à coup près de ces figures on vit s'élever un perron de marbre, sur lequel était écrit en caractères syriaques: *Ces deux coupables amans ne reprendront leur première forme que lorsque le vaillant chevalier de la Manche osera m'appeler en combat singulier.* Non content de cette vengeance, le terrible Malambrun tira son large cimeterre, me saisit par les cheveux, et, prêt à frapper, s'arrêta : Non, dit-il, misérable, je veux

te laisser la vie, afin de mieux te punir, afin d'envelopper dans ton châtiment toutes les duègnes du palais qui n'ont pas veillé sur l'honneur de la jeune Antonomasie. A ces mots il disparaît; et mes compagnes et moi nous sentons toutes à nos mentons comme des milliers de pointes d'aiguilles. Nous nous pressons d'y porter les mains : hélas! nous trouvons... nous trouvons ce que nous allons vous montrer.

La Doloride aussitôt et les douze duègnes qui l'accompagnaient lèvent à la fois leurs voiles, et font voir d'épaisses barbes, les unes noires, les autres blondes, quelques unes grises, quelques autres blanches. Sancho recula de six pas; le duc, la duchesse et notre héros, se regardèrent avec des yeux surpris.

Voilà, voilà, reprit la comtesse Trifaldi, dans quel état nous a mises ce scélérat de Malambrun; voilà comment ce barbare a déshonoré nos charmes. Plût au ciel que son cimeterre eût tranché nos tristes jours! La vie est pour nous un affreux supplice. Que peut devenir, que peut espérer une duègne avec de la barbe, qui voudra prendre soin d'elle? à qui pourra-t-elle plaire? Hélas! sans barbe trop souvent elle ne plaît à personne, on la dédaigne, on la repousse; jugez du sort qui nous attend! O duègnes, mes chères

compagnes, venez, venez; pleurons ensemble notre épouvantable avenir. En disant ces paroles la Doloride s'évanouit.

CHAPITRE XXXV.

Continuation et fin de cette mémorable aventure.

Il faut convenir que les personnes oisives qui s'amusent de cette lecture ont de grandes obligations à Cid Hamet Benengeli : combien elles doivent être reconnaissantes des soins, des peines que prend cet auteur pour nous rendre compte des plus petits détails, pour nous éclaircir jusqu'aux moindres doutes, pour nous découvrir les plus secrètes pensées des personnages qui nous intéressent ! O admirable historien, ô trop heureux Don Quichotte, et vous, aimable Sancho, vivez, vivez à jamais dans la mémoire des hommes, pour prix des momens agréables que vous leur faites passer !

Sancho, voyant la Doloride évanouie, s'écria : Par le nom que je porte ! je n'ai jamais ouï conter à mon maître d'aventure aussi extraordinaire que celle-ci. Ah ! coquin, fils de Satan de Malambrun, où diable ton esprit maudit a-t-il été imaginer de donner de la barbe à de pauvres filles

qui n'ont peut-être pas de quoi payer un baigneur! Ce que vous dites n'est que trop vrai, répondit une des douze duègnes; le géant ne nous a pas laissé un maravédis. Nous sommes condamnées à mourir dans le triste état où vous nous voyez, si votre maître n'a pitié de nous. Rassurez-vous, reprit Don Quichotte, je jure de finir vos maux, et d'y travailler à l'instant même: apprenez-moi ce que je dois faire.

A cette parole, la Doloride revint de son évanouissement. Indomptable héros, dit-elle, mon ame, prête à s'échapper, s'est arrêtée à vos accens: je renais à la vie pour vous applaudir, et vous donner les moyens d'ajouter à votre gloire. Sachez que d'ici au royaume de Candaya l'on compte cinq mille deux ou trois lieues par le grand chemin de terre; mais, en allant par les airs, on n'en compte guère que trois mille deux cent vingt-sept. Le cruel Malambrun nous a dit qu'au moment même où nous aurions trouvé le chevalier que nous cherchions, il lui enverrait le fameux cheval de bois que montait Pierre de Provence lorsqu'il enleva la belle Maguelone. Ce cheval, qui n'est point ferré, qui ne mange et ne dort jamais, se dirige par une cheville plantée au milieu de son front; plus rapide que la pensée, il vole au-dessus des nuages. C'est le chef-

d'œuvre du savant Merlin, ami de Pierre de Provence. Malambrun, par un effet de son art, s'est rendu maître de ce coursier, sur lequel il traverse le monde, arrive le matin en France, et le soir même au Pérou : c'est une monture si douce que la charmante Maguelone ne se trouvait en aucun lieu aussi bien assise, aussi à son aise, que sur la croupe de ce cheval. J'espère, je ne doute point qu'avant une demi-heure vous ne le voyiez arriver pour vous porter devant Malambrun.

Combien tient-on sur ce cheval? demanda Sancho d'un air inquiet. On y tient deux, répond la Doloride, l'un sur la selle et l'autre en croupe. Lorsque le chevalier qui le monte n'enlève pas une dame, c'est ordinairement son écuyer qui occupe la place de la belle Maguelone.— Ah! fort bien; et dites-moi, s'il vous plaît, le nom de ce beau coursier de bois.—Il ne s'appelle point Pégase, ni Bucéphale, ni Bayard, ni Bride-d'or, ni Frontin, ni Xanthe, ni Éoüs, ni... — Mon dieu! je me doute bien qu'il ne se nomme pas non plus Rossinante, comme le cheval de mon maître, qui vaut mieux que tous ceux dont vous parlez : mais enfin il a un nom; et c'est ce nom que je vous demande. — Ce nom est *Chevillard le léger*, qu'il mérite assurément, puisqu'il est de bois et qu'il vole.— Eh bien! je suis le serviteur de mon-

sieur Chevillard le léger; mais j'ai l'honneur de vous déclarer que je ne monterai point sur sa croupe. Pardi oui! moi qui ai de la peine à me tenir sur mon âne, dont le bât tout neuf est plus doux qu'un petit matelas de soie, vous pensez que, sans mon coussin, j'irai faire trois ou quatre mille lieues à cheval sur un soliveau. Oh que nenni! oh que nenni! Je prends assurément beaucoup de part au malheur arrivé à votre menton; mais je ne puis risquer de me casser le cou pour le plaisir de vous voir rasée: d'ailleurs il faut que vous sachiez que je suis déjà retenu pour désenchanter madame Dulcinée. — Cependant, aimable Sancho, il est arrêté dans les destinées que rien ne peut se faire sans vous.—Rien ne se fera donc, madame la Doloride, car il est arrêté dans ma volonté que je ne suivrai point mon maître. Nous autres écuyers ne sommes jamais pour rien dans toutes ces aventures: vous savez que les historiens, en rendant compte des belles prouesses de nos maîtres, ne parlent non plus de nous que du grand Turc. Je ne le trouve point mauvais; mais je ne veux point me mêler d'une affaire qui ne me regarde pas. Encore si c'était une belle dame, ou une jeune et jolie fille qu'il fallût tirer d'embarras, on pourrait voir: un honnête homme souvent ne demande pas mieux

que de s'exposer. Mais pour une duègne barbue! ma foi non; je n'en suis point tenté : je reste auprès de madame la duchesse, dont j'aime mieux le petit doigt que toutes les duègnes de l'univers.

Il est pourtant certaines duègnes, reprit aigrement la dame Rodrigue, qui seraient comtesses ou duchesses si la fortune les avait bien traitées. Là-dessus, reprit Sancho, je n'ai rien à vous répondre, si ce n'est que je suis de l'avis de la fortune. La dame Rodrigue allait répliquer, lorsqu'à l'entrée de la nuit on vit paraître dans le jardin quatre sauvages demi-nus, portant sur leurs épaules un grand cheval de bois. L'un d'eux le pose à terre sur ses quatre pieds, et s'écrie d'une voix grave : Le valeureux Malambrun engage sa parole à celui de vous assez hardi pour le combattre de n'employer contre lui d'autres armes que son épée. Qu'il monte donc sur ce coursier; que son écuyer monte en croupe : il leur suffira de tourner la cheville que vous voyez, pour être portés à travers les airs devant le redoutable Malambrun; mais de peur qu'ils ne soient étourdis de la hauteur et de la rapidité de leur course, il est nécessaire qu'ils aient les yeux bandés jusqu'au moment où Chevillard les avertira par ses hennissemens qu'ils sont à la fin de leur route.

Cela dit, les quatre sauvages se retirent précipitamment; et Don Quichotte, plein d'ardeur, veut s'élancer sur Chevillard. Il ordonne à Sancho de le suivre. Non, s'il vous plaît, répondit l'écuyer : depuis que j'ai vu la monture je me soucie encore moins du voyage; je ne suis pas un sorcier, pour voler ainsi sur un bâton : et que penseraient mes insulaires quand ils sauraient que leur gouverneur perd son temps à courir dans l'air? D'ailleurs il y a trois mille lieues d'ici au pays de Candaya : lorsqu'une fois nous serons là, si monsieur Chevillard est fourbu, si le géant ne veut plus nous le prêter, comment revenir, je vous prie? Nous serons au moins douze ans à faire le chemin à pied. Pendant ce temps que deviendra mon île? Non, vous dis-je; tout bien réfléchi, je me dois à mon peuple, et je ne puis m'exposer. Saint Pierre se trouve bien à Rome; moi je me trouve à merveille ici; j'y reste.

La duchesse alors employa son crédit pour déterminer notre écuyer; elle lui rappela ses devoirs, le pria, le supplia, par l'amitié qu'elle avait pour lui, de ne point abandonner son maître, de se montrer digne du gouvernement qui l'attendait au retour, et fit si bien que Sancho, les larmes aux yeux, s'écria qu'il ne pouvait résister

aux instances de sa bonne amie madame la duchesse, et qu'il était prêt à partir. Don Quichotte court l'embrasser, le tire à part; et d'une voix basse : Mon fils, lui dit-il, nous allons commencer un long et périlleux voyage, pendant lequel je prévois que nous serons sans cesse occupés. Ne pourrais-tu pas, avant de nous mettre en route, te retirer un moment dans ta chambre, sous prétexte d'aller chercher quelque chose, et là te donner un bon à-compte sur les trois mille trois cents coups de fouet nécessaires à la félicité de celle qui règne sur mon cœur? Quand tu ne t'en donnerais que cinq cents, ce serait toujours cela, mon ami; tu sais bien qu'en toutes choses le plus difficile est le commencement.

Pardieu! répondit Sancho, vous faites de belles propositions, et vous prenez bien votre temps! Je vais parcourir trois mille lieues à cheval sur une planche, et vous voulez que je commence par me déchirer le derrière! En vérité votre seigneurie a perdu tout-à-fait le bon sens. Finissons d'abord l'aventure des barbes de ces dames, au retour nous nous occuperons de madame Dulcinée. Je vous renouvelle ma parole de la désenchanter le plus tôt possible; mais n'en parlons point jusque là.—Allons, mon ami, je m'en fie à ta bonne foi; souviens-toi de ta promesse. Oui,

oui, je n'y manque jamais. En disant ces mots, ils revinrent; et Don Quichotte, tirant un mouchoir, pria la Doloride de lui bander les yeux. Quand cela fut fait, il monta sur Chevillard, où ses longues jambes, n'ayant point d'étrier, et tombant presque jusqu'à terre, lui donnaient l'air de ces grandes figures que l'on voit dans les tapisseries. Sancho ne se pressait pas de le suivre, et demandait un coussin; mais le coussin fut refusé par la sévère Doloride; et Sancho, les yeux bandés, se mit enfin sur cette croupe dure, en suppliant toute la compagnie de dire pour lui quelques *Ave Maria*. Poltron! lui criait notre chevalier, que peux-tu craindre? N'es-tu pas à la place jadis occupée par la belle Maguelone? Ne suis-je pas à celle de Pierre de Provence? et le courage de ce héros est-il au-dessus du mien? Il tourne à ces mots la cheville; et sur-le-champ toutes les duègnes se mettent à crier ensemble: Dieu te conduise, vaillant chevalier! Dieu te conserve, écuyer intrépide? Vous êtes déjà dans les airs, nos yeux ne peuvent plus vous suivre. Tiens-toi bien, brave Sancho; si tu tombais, ton horrible chute serait semblable à celle de Phaéton.

Sancho écoutait, et serrait son maître de toutes ses forces. Tu m'étouffes, disait Don Quichotte; pour Dieu, laisse-moi respirer. Je ne comprends

pas ce qui te fait peur : il n'est point de coursier au monde dont l'allure soit aussi douce; nous avons déjà fait plus de mille lieues, et il semble que nous n'ayons pas changé de place. Cela est vrai, répondait l'écuyer; mais je sens de ce côté un vent terrible qui me souffle au visage. Sancho ne se trompait point; l'intendant du duc avait disposé plusieurs hommes avec de grands soufflets pour donner du vent à nos deux héros. Sans doute, reprit Don Quichotte aussitôt qu'il sentit ce vent, que nous sommes déjà parvenus à la seconde région de l'air, où se forment la neige et la grêle; si nous allons toujours de ce train, nous serons bientôt à la région du feu, d'où nous viennent les tonnerres. Je ne sais comment tourner cette cheville pour modérer Chevillard.

A l'instant même les soufflets furent remplacés par des étoupes enflammées dont on environna les voyageurs. Ah! monsieur, s'écria Sancho, nous y sommes dans votre région du feu : je sens déjà la chaleur, et la moitié de ma barbe est brûlée. Je m'en vais ôter mon bandeau. Garde-t'en bien, répondit Don Quichotte; cette désobéissance nous attirerait quelque grand malheur. Il faut nous abandonner entièrement à l'enchanteur qui nous mène. Peut-être sommes-nous sur le point d'arriver à Candaya,

où nous allons fondre comme un épervier sur sa proie. — A la bonne heure, monsieur; mais il est temps que nous arrivions : cette manière d'aller me fatigue; et si madame Maguelone se trouvait bien sur cette croupe, elle avait la peau plus dure que la mienne.

Toute cette conversation était entendue par le duc et la duchesse, qui pouvaient à peine retenir leurs ris. Lorsqu'ils s'en furent assez amusés, l'intendant fit sortir du jardin toutes les duègnes barbues; et le duc, la duchesse, leurs gens, s'étendirent sur le gazon, comme ensevelis dans un profond sommeil. Alors on fit tomber nos héros de cheval par une violente secousse, et l'on mit aussitôt le feu à la queue de Chevillard, dont le corps était plein d'artifice. Chevillard saute dans l'air au milieu des fusées et des serpenteaux. Don Quichotte et son écuyer se relèvent, ôtent leurs bandeaux, et, tout surpris de se retrouver dans le même lieu, distinguent bientôt une grande lance à laquelle était attaché un parchemin sur lequel on lisait ces mots : « L'invincible chevalier de la Manche a terminé la grande aventure « de la comtesse Trifaldi, surnommée la Doloride. « Il lui a suffi d'oser l'entreprendre. Malambrun « se reconnaît vaincu ; le menton des duègnes n'a « plus de barbe ; Antonomasie et don Clavijo sont

« rétablis sur leur trône. Il ne reste plus à finir « que la pénitence prescrite au meilleur des « écuyers, pour que la plus douce des tourte- « relles soit enfin rendue à son tourtereau. Tels « sont les arrêts de Merlin.»

Don Quichotte, transporté de joie, se hâta d'aller vers le duc, qui paraissait, ainsi que les autres, privé de l'usage de ses sens. Seigneur, lui dit notre héros, en le prenant par la main, revenez à vous, tout est terminé; vous en verrez la preuve dans l'écriteau suspendu à cette lance. Le duc, la duchesse et leur suite, faisant semblant de revenir d'un long évanouissement, racontèrent avec effroi qu'à l'instant où Chevillard en feu était redescendu dans le jardin, la Doloride et ses compagnes, dépouillées de leurs barbes, avaient disparu tout à coup, et qu'eux-mêmes étaient tombés sans connaissance. Ils allèrent ensuite lire l'écriteau, félicitèrent Don Quichotte, exaltèrent son courage; et la duchesse questionna Sancho sur les périls qu'il avait courus. L'écuyer, tout fier des éloges qu'on lui prodiguait, répondit qu'il avait beaucoup souffert en passant par la région du feu; qu'il avait même, sans le dire à son maître, relevé tant soit peu le mouchoir qui lui couvrait les yeux, et qu'alors il avait découvert la terre au-

la peine de s'en tourmenter ou d'en être fier? Le plus sage est de s'en tenir à l'état où la fortune nous a placés, d'y mener une vie obscure, irréprochable, tranquille, sans se mêler de gouverner quelques douzaines de ces petits hommes qui de près ne sont pas grand'chose, et d'un peu loin ne sont rien du tout. Comment! Sancho, reprit le duc, vous parlez en vrai philosophe, et vous me prouvez chaque jour davantage que vous serez un excellent gouverneur. Au surplus, j'acquitte ma parole : je vous ai promis une île, elle est prête. Vous la trouverez belle, bonne, bien conditionnée; c'est à vous de voir si vous la voulez. — Oh! puisqu'elle est là, monseigneur, et qu'elle me vient de vous, je ne la refuserai point, quand ce ne serait que pour prouver que je m'entends en gouvernement tout aussi bien et peut-être mieux que tant de bavards qui en parlent. — Soyez donc prêt demain matin à vous rendre dans vos états. Ce soir on doit vous apporter les nouveaux habits et les autres choses nécessaires à votre dignité. — Comment sont-ils faits ces nouveaux habits? On aura beau m'habiller de toutes les façons possibles, je n'en serai pas moins Sancho Pança. — Sans doute; mais vous savez bien que des marques extérieures distinguent les diverses professions; un magistrat

n'est pas mis comme un soldat, un soldat ne l'est point comme un prêtre. Vous, Sancho, qui devez être à la fois et militaire et lettré, vous aurez un vêtement qui tiendra de l'un et de l'autre.— Je crois vous avoir dit, monseigneur, que je n'étais pas un grand lettré, puisque je n'ai jamais su lire; mais beaucoup de gouverneurs ne l'ont guère su plus que moi. Quant à mes qualités militaires, je me bats fort bien quand je suis le plus fort. Voilà tout ce que je peux vous offrir.

Don Quichotte arriva dans ce moment; il venait d'être instruit de ce qui se passait; et voulant donner à Sancho quelques conseils sur sa conduite future, il demanda la permission au duc de l'emmener dans sa chambre. Là, quand il eut fermé la porte, et forcé l'écuyer de s'asseoir à ses côtés, il dit ces paroles d'un air grave:

Ami Sancho, je rends grâce à Dieu de te voir déja comblé des faveurs de la fortune avant qu'elle ait encore daigné me sourire. Sans avoir rien fait, sans fatigue, sans qu'il t'en ait presque rien coûté, te voilà souverain d'un puissant état, tandis que ton maître, dont tu connais les travaux, est toujours simple chevalier. Je te dis ceci, mon ami, pour t'empêcher d'attribuer à ton mérite ce que tu ne dois qu'à la bonté du ciël et à l'excellence de la chevalerie errante. Tu dois re-

connaître aujourd'hui la vérité de mes anciennes promesses. Crois de même aux nouveaux conseils que tu vas recevoir de moi : eux seuls peuvent te préserver de cette foule d'écueils dont l'homme est environné sur la mer orageuse de la grandeur.

Premièrement, ô mon fils, crains Dieu : qui le craint est déjà sage.

Observe-toi sévèrement, et tâche de parvenir à te connaître toi-même; étude longue, difficile, mais nécessaire pour éviter de ressembler à la grenouille qui voulut s'égaler au bœuf. Rappelle-toi bien, redis-toi souvent qu'autrefois, dans ta jeunesse, le sort te fit garder les pourceaux.

Non pas, s'il vous plaît, interrompit l'écuyer, ce n'était pas dans ma jeunesse, mais quand j'étais petit garçon. Depuis, lorsque je commençai à devenir un peu grand, l'on me faisait garder les oies.

Ne crains point d'avouer toi-même l'obscurité de ton origine. L'orgueil presque toujours suit le vice; l'humilité pare la vertu. Annonce et déclare sans honte que tu descends de laboureurs. En voyant que tu t'en souviens, personne ne sera tenté de t'en faire souvenir.

Garde-toi de porter envie aux princes, aux grands plus nobles que toi. Ces dons du hasard, dont ils sont si fiers, valent peu la peine d'être

désirés. Songe que l'on hérite de la noblesse, et que l'on acquiert la vertu. Juge laquelle vaut le mieux.

Si par hasard, lorsque tu seras dans ton île, un de tes parens vient te voir, reçois-le avec la même joie, avec la même amitié que tu le recevais jadis quand il venait dans ta chaumière. Dieu te le prescrit, la nature te le conseille : regarde donc cette obligation comme un devoir, et remplis-la comme un plaisir.

Si tu appelles ta femme auprès de toi, ce que je te conseille, Sancho, car il n'est pas bon qu'un gouverneur soit sans femme, tâche d'adoucir, de polir son ton, ses manières rustiques. Tout le bien que fait un époux peut être détruit dans un seul moment par une épouse indiscrète ou grossière. Porte une sévère attention à ce qu'elle ne reçoive jamais de présens. Quand même tu l'aurais ignoré, tu n'en serais pas moins responsable.

Ne te crois jamais assez de génie pour interpréter à ton gré les lois : ce crime est un des plus grands que puisse commettre l'orgueil.

Que jamais aucun sentiment, soit de pitié, soit de haine, ne t'empêche de rechercher, de poursuivre, de distinguer la vérité. Sois sourd aux promesses du riche, sois touché des larmes du

pauvre; mais, quoique inflexible pour l'un et compatissant pour l'autre, sois également juste pour tous deux.

Toutes les fois que la clémence pourra s'accorder avec l'équité, ne crains pas d'être clément. Ce plaisir est la seule récompense du magistrat qui fait son devoir. Que jamais ta baguette de juge ne plie sous le poids de l'or; mais il est quelques occasions où tu peux l'incliner doucement du côté de la miséricorde.

Si ton ennemi plaide devant toi, ne te souviens que de sa cause.

Ne perds pas de vue que les erreurs d'un juge ne se réparent jamais qu'aux dépens de sa réputation et de sa fortune, ou bien lui causent le chagrin plus grand de ne pouvoir être réparées.

Lorsqu'une jeune et belle femme viendra te demander justice, ferme les yeux en l'écoutant.

Ne dis jamais de parole dure, même au coupable condamné : son supplice expie sa faute; il ne lui reste que son malheur, que tu ne dois pas outrager.

Enfin souviens-toi toujours que la misérable espèce humaine est naturellement portée au mal; sois indulgent toutes les fois que l'indulgence ne nuit à personne; et rappelle-toi que pour louer Dieu nous l'avons appelé *bon*.

En suivant ces conseils, Sancho, tes jours seront purs et paisibles, ton nom sera respecté, ta personne sera chérie; tu rendras tes vassaux heureux, tu marieras tes enfans, tu vieilliras au sein de ta famille, au milieu de tes amis, honoré, béni par tous; et quand tes yeux se fermeront, des larmes sincères baigneront ta tombe.

Je dois à présent, mon ami, te parler de quelques détails qui sembleraient minutieux à d'autres, mais que je crois d'une grande importance dans la place que tu vas remplir: ils regardent ton intérieur.

Sois propre sur ta personne sans jamais être recherché; sois bien mis sans magnificence; et que ton vêtement, avec soin arrangé, n'annonce point par son désordre la négligence de celui qui le porte.

Fuis l'avarice, aime l'économie; compte avec toi-même souvent; ne fais pas toute la dépense que tu peux faire, afin de pouvoir toujours payer celle que tu feras. D'ailleurs il est des moyens sûrs de bien placer tes épargnes: si ton revenu te permet d'avoir six pages, n'en prends que trois, et nourris trois pauvres; ce seront des serviteurs que tu trouveras dans le ciel..

Sois sobre dans tes repas, sans affecter la sobriété: dîne peu, ne soupe point si tu veux con-

server la santé, le premier des biens de ce monde.

Prends garde à l'usage du vin : songe qu'il trahit les secrets et fait oublier les promesses.

Sois modéré dans ton sommeil ; le temps qu'on peut lui ravir se trouve gagné pour la vie. La diligence est mère des succès ; la paresse est mère des vices.

Corrige-toi de ton habitude de mêler à tes discours cette foule de proverbes qui, le plus souvent, sont hors de propos : ce n'est pas, je te l'ai déjà dit, qu'un proverbe court et bien appliqué n'ait quelquefois de la grace ; mais en les accumulant, tu en ôtes tout le mérite.

Pour ce dernier article, monsieur, interrompit l'écuyer, le bon Dieu seul peut y mettre ordre. J'ai la tête pleine de proverbes : aussitôt que je veux parler, ils se pressent tous sur mes lèvres, et quelquefois, les meilleurs ne sont pas les premiers. Cependant je promets d'y prendre garde. Un bon averti en vaut deux ; quand la maison est bien fournie, le souper est bientôt prêt ; il y a du remède à tout, hors à la mort ; tant vaut l'homme tant vaut la terre ; d'ailleurs, il n'est rien de tel que d'être le maître ; quand on commande et qu'on tient le bâton, il est aisé de faire ce qu'on veut ; l'on n'a qu'à se frotter à moi, l'on y laissera sa laine ; les sottises des riches sont des

sentences; il ne faut qu'avoir du miel, les mouches viennent bientôt; ma grand'mère disait souvent : Tu vaux autant que tu possèdes.....

Satan puisse-t-il t'emporter, s'écria Don Quichotte en colère : depuis que je t'ai recommandé de ne plus dire de proverbes, tu en inventes, je crois, de nouveaux. Va, je n'espère rien de toi : tu ne seras que ridicule dans la place que l'on t'a donnée, et la honte en rejaillira sur ton maître. Je ne sais à quoi tient que tout à l'heure je n'aille avertir le duc de l'imprudence qu'il commet en confiant un gouvernement à un mauvais bouffon comme toi.

Monseigneur, ne vous fâchez pas, reprit Sancho d'une voix soumise, et n'oubliez pas que c'est vous qui m'avez mis dans la tête cette île à laquelle je ne pensais point. Si vous me croyez incapable de rendre mes sujets heureux, je suis le premier à n'en plus vouloir; toutes les grandeurs du monde ne me consoleraient pas de mal faire. J'aime mieux être bon écuyer mangeant du pain et des ognons, que d'être un mauvais gouverneur nourri de perdreaux et de poulardes.

Ces derniers mots nous réconcilient, dit Don Quichotte en lui tendant la main; je vois que ton cœur est bon, et c'est le premier mérite.

Ami, tu seras gouverneur: je t'écrirai de ma main les avis qui te sont nécessaires ; ils suffiront, j'espère, pour te guider. Allons! plus d'inquiétude; suis-moi, l'on m'attend pour dîner.

CHAPITRE XXXVII.

Départ de Sancho pour son île. Etrange aventure arrivée à Don Quichotte.

Cid Hamet Benengeli, en commençant ce chapitre, fait des excuses à ses lecteurs de les entretenir sans cesse de Don Quichotte et de Sancho, sans se permettre la moindre digression ni le plus court épisode. Dans sa première partie il avait cru nécessaire de varier ses récits, de délasser l'attention par les histoires du *Curieux extravagant* et du *Captif*, qui ne tiennent pas au fond du sujet : certains censeurs le lui ont reproché. Notre auteur docile s'est imposé la loi, dans cette seconde partie, de ne parler uniquement que de ses héros. Cette contrainte n'a pas rendu son ouvrage plus facile, ni peut-être plus agréable; mais il espère du moins qu'on lui saura quelque gré soit des épisodes qu'il a donnés, soit de ceux qu'il ne donne pas. Cela dit, il continue.

Don Quichotte, selon sa promesse, remit à Sancho ses conseils par écrit. L'écuyer, peu soi-

gneux, les laissa tomber de sa poche; et le duc et la duchesse, à qui on vint les rapporter, admirèrent en les lisant le singulier mélange d'esprit, de folie, de raison, de crédulité, de philosophie, qui composait le caractère de notre héros. L'intendant, qui s'était si bien acquitté du rôle de la comtesse Trifaldi, reçut ordre dès le même soir de conduire le nouveau gouverneur dans le bourg qu'on appelait son île. Il se rendit en cérémonie auprès de notre écuyer, qu'on avait déjà revêtu d'une espèce de simarre, et d'un manteau mordoré, avec la toque pareille. Sancho, dans cet équipage, accompagné d'une suite nombreuse, alla prendre congé du duc et de la duchesse, dont il baisa tendrement la main; ensuite, le cœur gros de soupirs, il vint embrasser les genoux de son maître, qui lui donna sa bénédiction avec des yeux pleins de larmes: le bon écuyer ne put retenir les siennes. Enfin il se mit en chemin, monté sur un beau mulet, et suivi de son âne chéri, que le duc avait fait couvrir d'un magnifique harnais. Sancho retournait souvent la tête pour le regarder avec complaisance; et, presque aussi reconnaissant des honneurs rendus à son âne que de ceux rendus à lui-même, il s'avançait vers sa capitale, plus content et plus satisfait que le successeur des Césars.

Laissons aller en paix Sancho pour nous occuper de son maître, qui ne l'eut pas plus tôt perdu qu'il se trouva dans une affreuse solitude. Une profonde mélancolie s'empara du cœur de notre héros. La duchesse, qui s'en aperçut, le supplia de choisir dans toute sa maison quelqu'un qui pût le servir à la place de Sancho. Non, madame, répondit tristement le chevalier; je ne puis accepter de vos bontés que le sentiment qui vous les inspire; j'ose même prier votre excellence de défendre à vos serviteurs d'entrer jamais dans mon appartement. Seigneur, reprit la duchesse, on ne veut ici que vous plaire; mais vous me permettrez au moins de vous donner pour vous déshabiller quatre de mes jeunes filles, plus fraîches et plus brillantes que les roses d'un beau printemps.—Hélas! madame, pour moi ces roses ne pourraient avoir que des épines mortelles. De nouveau je vous le demande, qu'elles ne paraissent point à mes yeux; que ma porte toujours fermée soit le rempart de ma pudeur et de ma fidélité. J'aimerais mieux dormir tout vêtu que de me voir déshabiller par des serviteurs aussi dangereux. — Il suffit, seigneur Don Quichotte, je vais donner les ordres les plus sévères pour que personne n'approche du sanctuaire de la modestie : vous êtes bien sûr, je l'espère, que ce

ne sera pas moi qui tendrai des piéges à votre vertu; je l'admire, je la respecte, et je félicite au fond de mon ame cette heureuse et belle Dulcinée, dont le nom doit être à jamais célèbre, puisqu'elle a seule mérité l'amour du plus vaillant et du plus chaste des chevaliers de l'univers.

Don Quichotte remercia la duchesse par un soupir et par un doux regard. Ils allèrent se mettre à table. Aussitôt après le souper notre héros se retira dans sa chambre, dont il ferma la porte soigneusement; ensuite, à la clarté de deux bougies, il se déshabilla tout seul. Mais hélas! en tirant ses bas, notre malheureux chevalier fit sauter à l'un des deux une douzaine de mailles; ce qui lui causa un violent chagrin. Il n'avait, il faut bien le dire, que cette seule paire de bas, et pas un brin de soie verte, car ils étaient de cette couleur, pour raccommoder cet énorme trou. O pauvreté! pauvreté! s'écrie dans cet endroit Benengeli, je n'ai jamais pu comprendre comment le sage Sénèque t'a nommée un présent du ciel : je ne connais rien de pis que ce funeste présent, surtout pour ceux que leur naissance, leur état, leur éducation, obligent de dissimuler les privations dures que tu leur imposes, de les supporter en silence, de les cacher à tous les yeux, et de sourire quand ils souffrent.

Tourmenté par ces tristes idées, et résolu de mettre ses bottes le lendemain, notre héros éteignit ses bougies, se coucha, mais ne put dormir à cause de la chaleur. Il se releva bientôt, ouvrit une jalousie qui donnait sur le jardin, où deux femmes s'entretenaient au-dessous de sa fenêtre. Don Quichotte prêta l'oreille, et ne fut pas peu surpris d'entendre ces mots :

Pourquoi me demandes-tu de chanter, ô ma chère Émerancie? ignores-tu que depuis l'instant où la fortune a conduit ici ce trop aimable étranger, je ne sais plus que soupirer. D'ailleurs je courrais le double péril d'être entendue de la duchesse, qui ne me pardonnerait pas mon audace, et de n'être pas écoutée de cet Énée dangereux, qui rira peut-être de mes douleurs. Non, non, ma chère Altizidore, reprit alors l'autre voix; la duchesse dort d'un profond sommeil, et tout le monde ici repose, excepté le maître de ton ame, que je viens d'entendre ouvrir sa fenêtre. Chante-lui d'une voix douce, au son de ta harpe mélodieuse, les tendres peines qu'il te fait souffrir. — Tu le veux, Émerancie; eh bien! je cède à tes instances; mon faible cœur est d'accord avec toi : les voiles épais de la nuit cacheront du moins ma rougeur; et je serai peut-être excusée par ceux qui connaissent l'amour.

A ces mots Altizidore préluda doucement sur sa harpe; et notre héros interdit, se rappelant les aventures de fenêtres, de jalousies, de jardins, de musique, de rendez-vous nocturnes, qu'il avait vues dans ses livres, ne douta point qu'on ne vînt attaquer sa fidélité pour Dulcinée. Il se recommanda fortement à son unique souveraine; et, sûr de résister à tous les périls, il fit semblant d'éternuer pour avertir qu'il écoutait. La voix alors chanta cette romance sur un air plaintif et touchant :

Dans le printemps de mes années
Je meurs victime de l'amour,
Semblable à ces roses d'un jour
Que le même jour voit fanées.
Ah! gardez-vous de me guérir;
J'aime mon mal, j'en veux mourir.

Douce amitié, raison, sagesse,
Vous seules pour qui je vivais,
Reprenez-moi tous vos bienfaits;
Ils ne valent pas ma tristesse.
Ah! gardez-vous de me guérir;
J'aime mon mal, j'en veux mourir.

O vous à qui tout est facile,
Dont le bras dompte l'univers,
Hélas! pour me donner des fers
Votre valeur fut inutile.
Ah! gardez-vous de me guérir;
J'aime mon mal, j'en veux mourir.

N'exigez pas que le silence
Vous dérobe mes tendres feux;
Les derniers biens des malheureux
Sont la plainte avec l'espérance.
Ah! gardez-vous de me guérir;
J'aime mon mal, j'en veux mourir.

Don Quichotte, en écoutant ces paroles, poussait de profonds soupirs, et se disait à lui-même: Il faut que je sois né bien malheureux! je ne puis paraître devant une femme sans qu'elle devienne éprise de moi. O Dulcinée, Dulcinée! on ne veut pas te laisser jouir de ma constance et de mon amour, on se réunit de toutes parts pour te disputer mon cœur. Eh! que vous a-t-elle fait, reines, impératrices, princesses? pourquoi la persécutez-vous? pourquoi tenter de lui enlever le seul bien qu'elle possède au monde! Je vous le dis, je vous le répète, tous vos efforts seront vains: je n'aimai, je n'aime, je n'aimerai que ma chère Dulcinée; seule à mes yeux elle est aimable, belle, sage, spirituelle; seule elle réunit toutes les perfections; seule elle est et sera l'objet de mon culte, de mes soupirs, de ma passion éternelle. Chantez, pleurez, désolez-vous, mon parti est pris; je n'existe, je n'existerai que pour Dulcinée.

En disant ces mots, il ferme sa fenêtre impa-

tiemment, et va se recoucher avec humeur. Laissons-le dormir, si sa colère le lui permet, et retournons trouver le grand Sancho.

CHAPITRE XXXVIII.

Comment Sancho prit possession de son île et la gouverna.

O toi, qui sur un char de flamme parcours sans cesse les deux hémisphères, flambleau sacré de l'univers, éternel ornement des cieux, père immortel de la nature, dieu de Chrysa, de Sminthe et de Délos, puissant bienfaiteur du monde, à qui les hommes ont dû la salutaire médecine, la poésie enchanteresse, viens échauffer mon faible génie du feu divin de tes rayons; viens me prêter ta lyre d'or, et célébrer avec moi les hauts faits, les grandes merveilles du gouvernement de Sancho Pança.

Un bourg à peu près de mille maisons, qui appartenait au duc, composait le puissant état où Sancho devait donner des lois. On lui dit que ce bourg s'appelait l'île de Barataria. Aux portes de sa capitale, Sancho trouva les principaux du peuple qui venaient au-devant de lui; les cloches sonnèrent; tous les habitans témoignèrent une

grande joie. Notre écuyer au milieu d'eux fut porté en triomphe à la paroisse, où il rendit graces à Dieu; après quoi les clefs de la ville lui furent remises, et des crieurs publics le proclamèrent gouverneur perpétuel de l'île de Barataria. Le bon Sancho reçut tous ces honneurs en silence, d'un air grave, sans paraître trop surpris: mais ceux des habitans qu'on n'avait pas mis du secret ne laissaient pas d'être étonnés de la mine, de la barbe épaisse, de la taille courte et ronde de celui qu'on leur avait choisi pour maître.

Au sortir de l'église, Sancho, conduit à la salle de justice, fut installé sur un siége de velours, sous un magnifique dais. L'intendant du duc, qui faisait l'office de maître des cérémonies, lui dit avec respect : Seigneur, une coutume antique et révérée prescrit au nouveau gouverneur qui prend possession de cette île de commencer par juger deux ou trois causes un peu difficiles, afin que son peuple, témoin de sa sagesse, se réjouisse d'avance de la félicité dont il doit jouir : votre seigneurie ne refusera point sans doute de se soumettre à cet usage.

Tandis que l'intendant parlait, Sancho regardait avec attention de grandes lettres écrites sur la muraille en face de lui. Curieux de savoir ce qu'elles disaient, et regrettant fort de ne pas sa-

voir lire, il pria doucement l'intendant de lui expliquer ce que c'étaient que ces peintures. Seigneur, répond celui-ci, voici les paroles gravées sur cette pierre : Aujourd'hui, tel jour de tel mois, pour le bonheur de cette île, don Sancho Pança en prit possession. Qui appelle-t-on don Sancho Pança? reprit notre gouverneur.— Ce ne peut être que votre seigneurie; jamais un autre Pança ne s'est assis à la place où vous êtes. — Eh bien! vous aurez soin, monsieur, de faire effacer ce *don;* dans notre famille nous ne sommes point dans l'habitude de prendre ce qui ne nous appartient pas. Je m'appelle Pança tout court; mon père s'appelait de même, ainsi que mon grand-père et mon bisaïeul, tous vieux Chrétiens et gens d'honneur. Si l'on croit ici me faire sa cour en flattant ma vanité, l'on se trompe; j'espère prouver avant peu que j'aime mieux les bonnes actions que les titres. Retenez cela, s'il vous plaît; et qu'on me donne à juger les causes que l'on voudra, je ferai de mon mieux pour qu'on soit content.

Comme il parlait, entrèrent deux hommes, dont l'un était vêtu en paysan, et l'autre portait de grands ciseaux. Seigneur gouverneur, dit celui-ci, je suis tailleur de mon métier; hier ce laboureur est venu me trouver dans ma boutique,

et, me montrant un morceau de drap : Pourriez-vous, m'a-t-il dit, faire une capote avec l'étoffe que voici? Oui, lui ai-je répondu sur-le-champ, j'en aurai assez pour une capote. Surpris de ce que je n'hésitais pas, et croyant sans doute que je voulais lui voler de son drap : Regardez bien, a-t-il repris, n'en auriez-vous pas assez pour deux capotes? Oh! mon Dieu, oui, lui ai-je dit en souriant; car j'ai deviné ses soupçons. Alors il m'en a demandé trois; et augmentant toujours le nombre à mesure que je promettais de le satisfaire, nous avons fini par convenir ensemble que je lui livrerais cinq capotes. Elles sont prêtes; et cet honnête homme refuse non seulement de m'en payer la façon, mais il veut que je lui rende son drap. J'ai recours à votre justice.

Mon frère, demanda Sancho au laboureur, le fait s'est-il passé comme il le dit? Je le confesse, répondit-il; mais je demande à votre seigneurie d'ordonner qu'on lui montre les cinq capotes. Très volontiers, s'écria le tailleur en tirant sa main de dessous son manteau, et faisant voir au bout de ses cinq doigts cinq petites capotes fort jolies : Vous le voyez, ajouta-t-il; je les donne à examiner au plus habile tailleur, il n'y trouvera pas un point à reprendre; et je jure sur ma conscience qu'il ne m'est pas resté d'étoffe.

Tout le monde se mit à rire : Sancho seul ne perdit point sa gravité. Le bon sens, dit-il, dans cette occasion doit tenir la place de la loi : j'ordonne que le tailleur perde sa façon, et le laboureur son étoffe. Appelez-en d'autres ; car le temps est cher, et je n'aime pas à le perdre.

Deux vieillards se présentèrent. Seigneur, dit l'un d'eux, j'ai prêté dix écus d'or à cet homme, un long temps s'est écoulé sans qu'il m'ait parlé de sa dette. Voyant qu'il paraissait l'avoir oubliée, je l'ai prié de me rendre mon or. Quelle a été ma surprise lorsque, pour toute réponse, il m'a dit me l'avoir rendu! Je n'ai ni billet ni témoins. Je demande à votre seigneurie d'ordonner à mon débiteur de jurer qu'il m'a payé : je l'ai toujours connu pour un honnête homme; je ne puis croire qu'il voulût faire un faux serment.

Qu'avez-vous à dire? demanda Sancho à l'autre vieillard, qui écoutait en silence, appuyé sur un gros bâton. Je suis prêt, répondit-il, à jurer sur votre baguette de juge que j'ai remis à cet homme les dix écus d'or qu'il m'a prêtés. Sancho baissa sa baguette, et le vieillard, donnant son bâton à tenir à son créancier, étend la main sur la croix de la baguette, et fait serment qu'il a rendu la somme qu'on lui demandait; ensuite il reprend son bâton, et d'un air assuré regarde tout le

monde. Le premier vieillard étonné considère quelques instans celui qui venait de jurer, puis il lève les yeux au ciel avec plus de pitié que de colère ; et, sans rien dire, il allait sortir, lorsque Sancho le rappela. Sancho, qui n'avait pas perdu un seul de leurs mouvemens, comparait, en se frottant le front, les visages des deux plaideurs, et distinguait fort bien sur l'un le caractère de la probité. Tout n'est pas fini, dit-il : vieillard qui jurez si facilement, donnez-moi votre gros bâton; prenez-le, continua-t-il, vous qui demandez ce qui vous est dû : vous pouvez partir à présent, sur ma parole; vous êtes payé. Mais, seigneur, reprit le créancier, ce bâton ne vaut pas dix écus d'or. Je pense qu'il les vaut, répond le gouverneur; et pour nous en assurer, j'ordonne qu'on le brise tout à l'heure. Il est obéi : les dix écus d'or sortent du milieu du bâton. Toute l'assemblée applaudit; et les habitans de l'île ne doutent plus que leur gouverneur ne soit un nouveau Salomon.

Sancho, satisfait de lui-même, écoutait avec complaisance les justes éloges qu'on lui prodiguait, quand une femme éplorée arrive, tenant à la gorge un jeune berger, et criant : Vengeance! vengeance! ce scélérat que vous voyez m'a trouvée seule au milieu des champs; il s'est prévalu

de sa force pour m'enlever le bien le plus cher, le plus précieux à une honnête fille, le bien qu'à travers mille périls j'avais, avec tant de peine, conservé depuis plus de vingt ans, et que j'étais loin de garder pour un pareil misérable. Justice! justice, seigneur gouverneur! Je vais vous la rendre, répondit Sancho; mais c'est au jeune homme à parler. Hélas! seigneur, reprit celui-ci, je n'ai pas grand'chose à dire. Je suis un malheureux porcher : ce matin j'étais venu vendre au marché quatre cochons, sauf votre respect, que j'ai même donnés pour moins qu'ils ne valaient. En retournant à mon village, j'ai rencontré cette brave femme, qui m'a dit bonjour d'un air amical. Amicalement j'ai répondu bonjour; et nous nous sommes mis à causer ensemble. Le diable, qui se mêle de tout, s'est mêlé de notre conversation; mais je vous assure, et je suis tout prêt à l'affirmer par serment, que cette bonne dame n'a point trouvé mauvais que le diable s'en mêlât. Elle est à présent bien méchante; elle était alors douce comme un mouton.

Cela n'est pas vrai, interrompit la femme en criant; je me suis long-temps défendue, je n'ai cédé qu'à la force; et je demande, selon les lois, des dommages et intérêts. Cela est juste, reprit le gouverneur. Jeune homme, vous avez sur

vous de l'argent? — Hélas! seigneur, j'ai vingt ducats, prix des cochons que j'ai vendus; les voilà dans ma bourse. — Donnez cette bourse à la plaignante, et ne vous arrêtez plus une autre fois à causer amicalement. La femme aussitôt prit la bourse, donna mille bénédictions à l'excellent gouverneur qui venait au secours des filles malheureuses, lui fit une douzaine de révérences, et s'en alla toute consolée. Dès qu'elle fut hors de la porte, Sancho dit au berger qui pleurait : Mon ami, cours après ta bourse; elle est à toi si tu la reprends. Le jeune homme ne se le fait pas répéter; il part comme un trait; et les spectateurs ne peuvent deviner encore quelle est l'intention du gouverneur.

Au bout de quelques instans on voit revenir la plaignante échevelée, les yeux en feu, les bras levés, tenant sa bourse dans son sein, et menaçant d'un air furieux celui qui cherchait à s'en emparer. Qu'est-ce donc? s'écria Sancho. C'est ce voleur, répondit la femme, qui, malgré votre jugement, en plein jour, devant tout le monde, veut me reprendre cette bourse; mais pour en venir à bout, il en faudrait bien quatre comme lui. Ah! qu'il ne connaît guère celle qu'il attaque! Allez, allez, petit garçon, mes poings sont plus forts que les vôtres. Ma foi! je l'avoue, dit

le jeune homme essoufflé; je renonce à mon entreprise ainsi qu'à mes pauvres ducats. Vaillante fille, s'écrie alors Sancho, rendez cette bourse à cet homme : si vous aviez défendu votre honneur comme vous défendez votre argent, rien ne vous serait arrivé. Sortez tout à l'heure, effrontée; et si vous osez jamais reparaître dans mon île, je vous ferai donner deux cents coups de fouet.

Le jugement s'exécuta sur l'heure. L'admiration qu'on avait déjà pour la sagesse du gouverneur fut portée à son comble par ce dernier trait; et celui qui avait l'ordre secret de tenir un registre exact des actions de notre écuyer eut grand soin d'envoyer au duc tous les détails de cette aventure.

CHAPITRE XXXIX.

Nouvelle persécution qu'éprouva notre chevalier.

Pendant ce temps, le héros de la Manche, troublé par les tendres plaintes de l'amoureuse Altizidore, affligé de l'absence de son écuyer, fâché d'avoir déchiré ses bas verts, ne pouvait trouver le sommeil. Dès que l'aurore parut, il se leva, prit son habit de peau de chamois, ses bottes, son manteau d'écarlate, sa belle toque de velours vert, le grand rosaire qu'il ne quittait jamais, et, dans cet équipage, attendit le moment de descendre chez la duchesse. Comme il traversait une galerie qui conduisait à son appartement, les premières personnes qu'il rencontra furent Altizidore et sa confidente. A son aspect Altizidore se laissa tomber sans mouvement dans les bras de son amie, qui se hâta de la délacer. Don Quichotte s'approcha pour lui donner du secours. Mais la discrète confidente, le repoussant avec colère : Laissez-nous, dit-elle, seigneur chevalier; tant que vous demeurerez ici, je

doute que ma triste amie puisse reprendre ses sens. Laissez-nous, je vous le répète; les ingrats ne sont bons à rien. Je me retire, madame, répondit notre héros : j'espère que cet accident n'aura pas de suite, et je vous prie de faire porter dans ma chambre quelque instrument de musique qui puisse ce soir accompagner ma voix.

En prononçant ces paroles, les yeux baissés, Don Quichotte entra chez la duchesse, qui venait de faire partir un de ses pages pour aller porter à Thérèse Pança la lettre et le présent de son époux. La promenade et la conversation remplirent cette journée. Le soir venu, notre chevalier se retira de bonne heure, et trouva sur sa table une vielle. Il rendit grace au hazard qui lui présentait l'instrument dont il jouait le moins mal, se hâta de l'accorder, se plaça sur son balcon, dont il ouvrit la jalousie, et d'une voix un peu enrouée, se mit à chanter cette romance, que la duchesse et toutes ses femmes écoutaient dans le jardin.

L'Amour un jour, éloigné de sa mère,
Se reposait sous un ombrage frais ;
Un autre enfant, qui le vit solitaire,
Vint lui voler quelques uns de ses traits.

Fier de ce vol, certain de ses conquêtes,
Depuis ce temps il dit qu'il est l'Amour.

Il est suivi surtout par les coquettes,
Qui prennent soin de lui former sa cour.

Mais à l'Amour il ne ressemble guère :
L'un est discret, délicat et constant;
L'autre, volage, étourdi, téméraire :
L'un est un dieu, l'autre n'est qu'un enfant.

Les traits de l'un, lancés d'une main sûre,
Font naître un feu qui consume et nourrit;
Les traits de l'autre, errant à l'aventure,
Blessent à peine, un seul jour en guérit.

C'est au premier que je rends mon hommage ;
Mon cœur veut vivre et mourir sous ses lois ;
Depuis qu'il sert la beauté qui l'engage,
Il sent trop bien qu'on n'aime qu'une fois.

Comme il en était à ce dernier couplet, tout à coup, d'une fenêtre placée au-dessus de la jalousie, on jette sur notre héros un grand sac rempli de chats qui portaient tous des grelots à la queue. Le bruit qu'ils firent en tombant épouvanta le duc et la duchesse, qu'Altizidore et ses compagnes n'avaient pas instruits de ce nouveau tour. Don Quichotte, d'abord effrayé, ne douta point qu'une légion de diables ne vînt l'attaquer. Il rappelle son courage, prend son épée, et se met à poursuivre les chats qui couraient par toute sa chambre. Ces animaux en fuyant éteignent

bientôt les bougies. Notre chevalier, dans les ténèbres, étourdi par le bruit des grelots, alongeait de droite à gauche des coups d'estoc et de taille, en criant de toutes ses forces: Hors d'ici, magiciens perfides! hors d'ici, canaille infernale! Don Quichotte vous brave tous. Les malheureux chats, aussi troublés que lui, sautaient sur les meubles, sur les corniches, roulaient des yeux comme des escarboucles, et remplissaient l'air de leurs miaulemens. Un d'eux, blessé par le héros, s'élance droit à son visage, s'attache à son nez avec les griffes, et lui fait pousser des cris effroyables. Le duc, la duchesse, leurs gens, se pressent d'accourir à ses cris. Ils arrivent avec des flambeaux; ils trouvent notre chevalier employant vainement ses forces à se débarrasser de son ennemi, qui, grondant, soufflant et jurant, ne voulait pas abandonner son poste. On se hâta d'aller à son secours. N'approchez pas, criait le héros, seul je saurai venir à bout de ce magicien, de cet enchanteur, quelque forme qu'il puisse prendre. Heureusement le chat épouvanté prit la fuite avec ses compagnons; et la duchesse, peu satisfaite d'une plaisanterie qui coûtait du sang à Don Quichotte, envoya chercher des compresses pour panser ses égratignures. Ce fut la belle Altizidore qu'elle

chargea de ce soin. Altizidore, en enveloppant de linge le visage du chevalier blessé, lui dit à l'oreille : Seigneur, les magiciens vengent quelquefois les cœurs tendres que l'on dédaigne. Don Quichotte fit semblant de ne pas entendre. Il remercia le duc et la duchesse des soins qu'ils lui prodiguaient, les assura qu'il connaissait parfaitement les ennemis qu'il venait de combattre et, le pansement achevé, pria qu'on le laissât dormir.

CHAPITRE XL.

Continuation du gouvernement de Sancho Pança.

Ce même jour l'illustre Sancho, après avoir fait éclater sa sagesse dans les jugemens qu'on a rapportés, fut conduit en grande pompe de la salle de justice au palais qui devait être sa demeure. Là, dans une vaste salle, était dressée une grande table couverte d'excellens mets. Dès que Sancho parut, des fifres, des hautbois se firent entendre, et quatre pages vinrent présenter une aiguière au gouverneur, qui se lava gravement les mains, en regardant de côté le dîner. La musique ayant cessé, Sancho vint s'asseoir à table, où son couvert était seul. A ses côtés se plaça debout un vénérable et grand personnage, vêtu de noir, portant une longue baguette à la main. Sancho, sans rien dire, mais d'un air inquiet, le considéra quelques instans, tandis qu'un jeune bachelier bénissait les mets, et que le maître d'hôtel approchait les meilleurs plats.

Notre gouverneur, qui mourait de faim, se hâta de remplir son assiette; mais à peine il por-

tait à sa bouche le premier morceau, que le grand personnage noir baissa sa baguette, et sur-le-champ l'assiette et le plat furent emportés. Le maître d'hôtel, diligent, vient présenter un autre mets : le gouverneur veut en goûter; la baguette arrive avant lui, le mets disparaît comme l'autre. Surpris et peu satisfait de cette promptitude à dégarnir la table, Sancho demande à l'homme à la baguette si la coutume du pays était de dîner comme on joue à passe-passe. Non, seigneur, répond le grand personnage; j'ai l'honneur d'être le médecin des gouverneurs de cette île : cette place, qui me fait jouir de fort gros appointemens, me prescrit le soin d'étudier le tempérament, la complexion de monseigneur, afin de lui faire éviter tout ce qui pourrait être nuisible à sa précieuse santé. Pour cela j'assiste toujours à ses repas, et je ne lui laisse manger que les choses qui lui conviennent. Le premier plat dont votre seigneurie a goûté était un aliment froid, que son estomac aurait eu de la peine à digérer; le second, au contraire, était chaud, provoquant trop à la soif, risquant d'enflammer les entrailles, et d'absorber l'humide radical si nécessaire à la vie.

C'est à merveille, reprit Sancho : mais, par exemple, ces perdrix rôties ne peuvent que me

faire du bien; je vais en manger une ou deux sans courir le plus petit danger. — Non assurément, monseigneur, et je vous défends d'y toucher. — Pourquoi cela, s'il vous plaît? — Parce que notre maître Hippocrate a dit expressément dans ses Aphorismes : *Omnis saturatio mala, perdix autem pessima;* ce qui signifie que la perdrix est le plus mauvais des alimens. — Cela étant, monsieur le docteur, faites-moi le plaisir de bien regarder tout ce qui est sur la table, de marquer une bonne fois ce qui est salutaire, ce qui est nuisible, et puis de me laisser manger à mon aise; car, de quelque façon que ce soit, je vous avertis qu'il faut que je dîne, et je ne suis pas gouverneur pour le plaisir de mourir de faim.— Votre seigneurie a raison, je vais lui indiquer les alimens qu'elle pourra se permettre : ces lapereaux ne valent rien, parce que c'est un gibier lourd : ce veau ne vous est pas meilleur, parce que ce n'est pas une viande faite : ces ragoûts sont détestables, à cause des épiceries : ce rôti, s'il n'était pas lardé, pourrait vous être permis; mais comme le voilà c'est impossible. — Mais, monsieur le docteur, cette oille que je vois fumer au bout de la table, et dont je sens d'ici le parfum, cette oille est composée de toutes sortes de viandes, il est impossible que dans le nombre

je n'en trouve pas quelqu'une qui me convienne. Apportez-moi cette oille, maître d'hôtel. — Je le lui défends sur sa tête. Juste ciel! qu'osez-vous demander? rien n'est plus malsain, rien n'est plus funeste qu'une oille : il faut laisser ce mets grossier aux chanoines, aux professeurs de collèges, aux festins de noces des laboureurs, leurs estomacs peuvent s'en accommoder; mais celui d'un gouverneur demande des alimens plus légers. Votre seigneurie doit fort bien dîner avec un peu de conserve de coing, ou quelque autre confiture; et si elle sent une grande faim, elle peut y joindre un ou deux biscuits.

A ces mots Sancho se renverse sur le dossier de son fauteuil; et toisant le médecin depuis les pieds jusqu'à la tête : Monsieur le docteur, dit-il, comment vous nommez-vous, s'il vous plaît? Je m'appelle, répondit-il, le docteur Pedro Recio de Aguero; je suis né dans le village de Tirtea de Fuera, qui est entre Caraquet et Almodovar del Campo, sur la droite; et j'ai pris le bonnet de docteur dans l'université d'Ossone. Eh bien! s'écria Sancho avec des yeux brûlans de colère, monsieur le docteur Pedro Recio de Aguero, natif de Tirtea Fuera, qui avez pris le bonnet à Ossone, sortez tout à l'heure de ma présence, sinon, je jure Dieu que je vous fais pendre, vous

et tous les médecins de Tirtea Fuera que je trouverai dans mon île; sortez, dis-je, peste des humains et fléau des gouverneurs, où je vous étrille si bien, que jamais lapin ou perdrix ne risquera de vous faire du mal. Que l'on me donne à manger, je l'ai bien gagné ce matin.

Le docteur tout tremblant s'enfuit. Sancho, remis à peine de sa fureur, allait commencer à dîner, lorsqu'on entendit le bruit d'un courrier. Le maître d'hôtel, regardant par la fenêtre, s'écria : Voici sûrement des nouvelles importantes, car c'est de la part de monseigneur le duc. Le courrier, couvert de poussière, vint présenter un paquet à Sancho, qui le remit à l'intendant, et s'en fit lire l'adresse. Elle portait : A don Sancho Pança, gouverneur de l'île de Barataria, pour être remise en ses mains ou dans celles de son secrétaire. Qui est mon secrétaire? demanda Sancho. C'est moi, seigneur, répondit un jeune homme avec un accent biscayen. — Ah! ah! c'est la première fois qu'on a pris des secrétaires dans votre pays. Lisez cette lettre si vous pouvez, et rendez-m'en compte. Le Biscayen, après l'avoir lue, demanda de parler seul à monsieur le gouverneur. Tout le monde se retira, excepté l'intendant; et le secrétaire fit lecture de la lettre qui s'exprimait en ces termes :

« Je viens d'être averti, seigneur don Sancho,
« que mes ennemis et les vôtres doivent venir « vous attaquer pendant la nuit. Tenez-vous prêt « à les recevoir. Je sais de plus, par des espions « fidèles, que quatre assassins déguisés sont en- « trés dans votre ville; ils en veulent à vos jours. « Examinez avec soin tous ceux qui vous appro- « cheront, et surtout ne mangez de rien de ce « qu'on vous présentera. Je me prépare à vous « secourir; mais j'espère tout de votre valeur et « de votre prudence.

« Votre ami le duc.»

Monsieur l'intendant, s'écria Sancho lorsqu'il eut entendu cette lettre, la première chose que nous avons à faire, c'est de mettre dans un cul-de-basse-fosse le docteur Pedro Recio; car si quelqu'un en veut à mes jours, ce ne peut-être que lui, qui voulait me faire mourir de faim. Seigneur, répondit l'intendant, l'avis que nous venons de recevoir mérite la plus sérieuse attention. J'ose supplier votre seigneurie de ne toucher à aucun des mets qui sont sur sa table, attendu que je ne puis répondre des personnes qui les ont apprêtés. A la bonne heure! reprit tristement Sancho; mais faites-moi donc apporter du pain

bis avec quelques livres de raisin : ce serait bien le diable si on les avait empoisonnés. De façon ou d'autre il faut que je mange; les gouverneurs ne peuvent vivre d'air, surtout lorsqu'ils sont à la veille de livrer des batailles. Quant à vous, mon secrétaire, répondez à monsieur le duc que je ferai de point en point tout ce qu'il me recommande; ajoutez des baisemains un peu galans pour madame la duchesse, en la priant de ne pas oublier d'envoyer à ma femme Thérèse ma lettre avec mon paquet. Dites aussi quelque chose pour monseigneur Don Quichotte, afin qu'il voie que je ne suis pas un ingrat; et arrangez le tout d'un bon style, comme un Biscayen que vous êtes. Allons! continua-t-il en soupirant, qu'on desserve cette belle table, et qu'on m'apporte mes raisins, puisque les coquins qui m'en veulent me réduisent à ce triste dîner.

Dans ce moment un page vint dire qu'un laboureur demandait à être introduit pour une affaire pressante. Courage! s'écria Sancho, je n'aurai pas le temps de manger même du pain. Est-ce là l'heure de venir me parler d'affaire pressante? pense-t-on que les gouverneurs soient de fer? Ah! pour peu que ceci dure, je n'y pourrai résister. Faites entrer ce laboureur, et prenez garde que ce ne soit un espion. Le page assura

qu'il avait au contraire la mine du meilleur des hommes, et qu'il prévenait en sa faveur. Sur cette assurance on l'introduisit; et le bon paysan, d'un air niais, demanda d'abord lequel de ces deux messieurs était monsieur le gouverneur. L'intendant lui montra Sancho, devant lequel il se mit à genoux, en le priant de lui donner sa main à baiser. Sancho ne le voulut point, lui commanda de se lever et de dire promptement son affaire. J'aurai bientôt fini, reprit le paysan, pour peu que votre seigneurie daigne m'écouter.

Il faut d'abord qu'elle sache que je suis laboureur, natif du village de Miguel Turra, qui n'est qu'à deux lieues de Ciudad-Real. Vous connaissez peut-être ce pays-là? Oui, répondit Sancho, c'est à côté de chez nous. Mais, abrégeons, je vous prie, et ne recommençons pas l'histoire de Tirtea Fuera. Deux mots suffiront, continua le paysan. Dans ma jeunesse je me suis marié, par la miséricorde de Dieu, en face la sainte église catholique et romaine, avec une brave et digne femme; j'en ai eu deux garçons, dont le cadet sera bientôt bachelier, et l'aîné ne tardera pas à recevoir ses licences. Depuis quelques années je suis comme qui dirait veuf par la perte que j'ai faite de ma femme, à qui un mauvais médecin donna mal à propos une médecine dans le temps

où elle était grosse : elle en mourut; ce qui l'empêcha d'accoucher à son terme. Si elle était accouchée, et qu'elle m'eût donné encore un garçon, je l'aurais fait étudier pour être docteur, afin qu'étant docteur il n'eût pu porter envie à ses deux frères le bachelier et le licencié. Mais c'est une affaire finie, à laquelle il ne faut plus penser.

Je vous conseille même de n'en plus parler, interrompit Sancho. Jusqu'à présent, de tout ce que vous avez dit, je ne peux conclure autre chose sinon que vous êtes veuf depuis que votre femme est morte. Tâchez de finir, mon cher frère; voilà l'heure de dormir.

Monseigneur a très bien entendu ce que je voulais lui dire, reprit le laboureur; je n'ai presque rien à ajouter. Mon fils cadet, j'entends celui qui doit être bachelier, est devenu amoureux d'une fille de notre village, qui s'appelle Claire Perlerine, fille d'André Perlerin, le plus riche fermier du pays. Tous ceux de cette famille, de temps immémorial, se sont appelés Perlerins sans que l'on sache trop pourquoi; car on prétend que ce n'est pas leur nom. Bien est-il vrai que cette Claire Perlerine, dont mon fils est amoureux, est une perle d'Orient, tant elle est belle et charmante; la rose du matin n'est pas aussi

fraîche, aussi fleurie que cette Claire Perlerine, quand on la regarde du côté droit; du côté gauche elle est moins bien, parce que la petite vérole lui a couturé la joue, et lui a fait perdre un œil : avec cela plusieurs fluxions lui ont enlevé la moitié de ses dents; et un petit goître, qui s'est formé sous son menton, la force de pencher sa tête sur une épaule; mais, comme je vous l'ai dit, elle est parfaite du côté droit, et c'est par ce côté-là que mon fils le bachelier l'a vue. Monseigneur, pardonnez ces petits détails. Je chéris déjà Claire Perlerine comme ma future belle-fille; et vous n'ignorez point que les pères aiment à parler de leurs enfans.

Oui, je le sais, reprit Sancho, mais les gouverneurs aiment à dîner, et j'attends, pour commencer, que vous ayez fini l'histoire des Perlerins et des Perlerines. — Elle va finir, monseigneur. Or donc, mon fils le bachelier a eu le bonheur de se faire aimer de la belle Claire Perlerine. Depuis long-temps cette charmante personne aurait donné sa main à mon fils, si une petite incommodité qu'elle a dès l'enfance ne l'empêchait de remuer les bras : elle est ce que nous appelons nouée, et ne peut se lever de son siége. Cela ne fait rien à mon fils, qui est un garçon fort doux, fort aimable, malgré le malheur qu'il

a d'être possédé; ce qui, deux ou trois fois par jour, le fait écumer comme un furieux, se déchirer le visage, et briser tout ce qui est autour de lui. Ce pauvre enfant, qui n'en est pas moins un ange pour la bonté, voudrait épouser sa maîtresse Claire Perlerine; mais le père de Claire Perlerine ne veut pas consentir au mariage de ces deux amans si intéressans. Je viens vous prier, monseigneur, de me donner une lettre pour ce père, dans laquelle vous lui ordonnerez de marier sa fille à mon fils. Voilà le sujet qui m'amène aux pieds de votre seigneurie. — Est-ce tout, mon frère? avez-vous fini? — Ah! monseigneur, si j'osais je vous demanderais encore une petite grace; mais j'ai peur d'être indiscret, et d'abuser de vos momens. — Osez, osez, ne craignez rien; je ne suis ici que pour vous entendre. — Eh bien! monseigneur, puisque vous le voulez, je ne vous cacherai point que je souhaiterais beaucoup qu'en faveur de ce mariage votre seigneurie eût la bonté de donner à mon fils le bachelier un petit présent de noces, quand ce ne serait que cinq ou six cents ducats; cela l'aiderait à se mettre en ménage, et ferait qu'il dépendrait moins de la mauvaise humeur de son beau-père, parce que vous savez que pour être heureux il faut être indépendant. — Est-ce là tout ce que vous deman-

dez, mon ami? voyez s'il n'est rien qui vous tente encore; parlez avec assurance, et qu'une mauvaise honte ne vous retienne point. — Monseigneur, vous êtes bien bon; mais en vérité c'est tout.

A ces paroles, Sancho se lève, saisit la première chaise qui lui tombe sous la main; et courant au laboureur, qui se hâta de s'enfuir : Misérable, s'écria-t-il, il faut que je t'assomme tout à l'heure, pour t'apprendre à venir me demander six cents ducats. A-t-on jamais vu pareille insolence? Six cents ducats! et où les prendrais-je? ai-je reçu seulement un malheureux maravédis depuis que je suis gouverneur? Six cents ducats! Si je les avais, je ne manquerais pas sans doute de les envoyer à Miguel Turra pour la famille des Perlerins et pour ton fils le possédé. Mais où en sommes-nous? Sainte Marie! il semble que mon île soit le rendez-vous des fous de tous les pays. Qu'on ne laisse plus entrer qui que ce soit, au moins jusqu'à ce que j'aie fini mon pain.

CHAPITRE XLI.

Visite de la dame Rodrigue à notre chevalier.

TANDIS que Sancho commençait à s'apercevoir des inconvéniens de la grandeur, Don Quichotte égratigné se voyait forcé de garder la chambre : six jours entiers s'écoulèrent sans qu'il lui fût possible de se montrer en public. Pendant ce temps, une nuit qu'il ne dormait pas, selon sa coutume, il entendit ouvrir doucement sa porte, et ne douta point que ce ne fût l'amoureuse Altizidore qui venait livrer un nouvel assaut à sa fidélité pour sa dame. Non, s'écria-t-il à demi-voix et se répondant à lui-même, non; toutes les beautés de la terre ne parviendront pas à me faire oublier un seul instant celle que j'adore. Non, ma chère Dulcinée, mon unique amie, ma souveraine, où que tu sois, quoi que tu sois, paysanne, princesse, nymphe, ce tendre cœur t'appartiendra jusqu'à la mort; personne ne peut te le ravir.

En achevant ces paroles, il se lève debout sur

son lit : la porte s'ouvrait à l'instant. Quelle fut la surprise de notre héros en voyant paraître, à la place de la jeune Altizidore, une vieille duègne, dont les coiffes blanches balayaient presque le plancher, portant sur son nez vénérable une paire de grandes lunettes, et tenant de la main gauche une petite bougie, dont avec la droite elle repoussait la lumière loin de son visage ridé! A cet aspect, le chevalier, s'imaginant que c'était une sorcière qui venait s'emparer de lui pour le mener au sabbat, commence à faire des signes de croix. La duègne, qui s'avançait à pas lents, aperçoit à son tour cette grande figure, debout sur le lit, enveloppée dans une couverture de satin jaune, le visage à demi couvert de compresses, les moustaches en papillottes, et redoublant ses signes de croix. Jésus! dit-elle, que vois-je? Elle ressent une frayeur pareille à celle qu'elle inspirait, s'arrête toute tremblante, laisse échapper sa bougie qui s'éteint, se retourne promptement pour fuir, s'embarrasse dans sa longue robe, et tombe au milieu de la chambre.

Je te conjure, ô fantôme! s'écrie alors Don Quichotte, de me déclarer ce que tu veux de moi : si tu es une ame en peine, je ferai pour ta délivrance tout ce que me prescrivent ma qualité de chrétien et ma profession de chevalier

errant. Seigneur Don Quichotte, répondit la duègne, s'il est bien vrai que vous êtes le seigneur Don Quichotte, ne me prenez point pour une ame en peine; je suis la dame Rodrigue, duègne de madame la duchesse; je venais chez vous avec l'intention de vous raconter mes peines, et de vous demander votre appui.—Je veux bien vous croire, madame Rodrigue; et je consens à vous entendre, pourvu que vous ne soyez point chargée de quelque message amoureux : je vous préviens que sur cet article votre ambassade serait sans succès. — Ah! vous me connaissez mal, seigneur Don Quichotte, si vous me croyez capable de me charger d'un message amoureux. D'abord je ne suis pas encore d'un âge à m'acquitter pour les autres de pareilles commissions : je me porte bien, dieu merci; j'ai encore toutes mes dents, excepté quelques unes que m'ont enlevées les catarrhes si fréquens dans ce pays; et si je voulais m'occuper de semblables badinages, je pourrais... Mais, puisque vous le permettez, je vais rallumer ma bougie, et je reviendrai vous confier tous les secrets de mon cœur. Aussitôt, et sans attendre de réponse, elle sortit de l'appartement.

Notre héros, démeuré seul, réfléchit aux dernières paroles de madame Rodrigue. Ceci, dit-il,

m'a l'air d'une nouvelle aventure : le diable est fin, il a vu qu'il ne pouvait triompher de moi en employant des duchesses, des reines, des belles de quinze ou seize ans; peut-être espère-t-il me trouver moins sur mes gardes avec une vieille duègne. Trop souvent celui qui résiste aux plus terribles épreuves succombe dans une occasion où rien ne lui paraît à craindre. Madame Rodrigue va revenir; je serai seul avec elle; cette chambre, cette solitude, l'heure qu'il est, ce qu'elle me dira, tout se réunit contre ma sagesse. Je peux être faible un moment... Faible pour madame Rodrigue! Je n'ai qu'à regarder ses rides, ses coiffes blanches, ses lunettes... le diable, le diable lui-même s'enfuirait épouvanté... Ah! c'est ainsi que l'orgueilleux raisonne; il affecte de mépriser les piéges qui lui sont tendus, et sa coupable confiance le conduit dans le précipice. Soyons prudent, défions-nous des périls les moins redoutables, et fermons la porte à madame Rodrigue.

Le héros se lève alors pour aller mettre le verrou; mais madame Rodrigue rentrait avec sa bougie rallumée. Elle se rencontre vis-à-vis de Don Quichotte, toujours enveloppé dans sa couverture; et reculant aussitôt deux pas : Seigneur chevalier, dit-elle en baissant les yeux sur ses lu-

nettes, je n'ose deviner à quel dessein vous êtes sorti de votre lit; mais je vous demande s'il y a sûreté pour moi. — Je vous fais la même question, madame. Ne dois-je pas être en défiance? — Et de qui donc? — De vous. — De moi? — De vous-même, madame Rodrigue; car enfin vous n'êtes pas de bronze, et je ne suis pas de marbre. Nous sommes seuls, une nuit profonde couvre l'univers de ses voiles, l'étoile du berger brille dans le ciel, et cette chambre ressemble beaucoup à la grotte où l'aimable Énée alla chercher un asile sombre avec la belle Didon. Je m'en fie à vous, madame Rodrigue, à votre expérience, à vos longues coiffes; et je vous demande votre main comme le gage et le garant de vos pudiques intentions.

En disant ces mots, notre chevalier baise sa main et la présente à la duègne, qui, baisant aussi la sienne, la met dans celle du héros. Tout deux, se tenant ainsi, pleins d'une noble confiance l'un pour l'autre, marchent ensemble vers le lit, où Don Quichotte se remet, se couvre de ses draps jusqu'au menton, tandis que madame Rodrigue, modestement assise à quelque distance sans quitter sa bougie et ses lunettes, commence ainsi son discours :

Quoique vous me trouviez, seigneur, dans le

royaume d'Aragon sous le triste habit d'une duègne, je n'en suis pas moins née dans les Asturies, d'une maison dont la noblesse remonte au berceau de la monarchie. Mes parens, qui n'avaient d'autre bien que leur illustre origine, furent forcés par la pauvreté de me conduire à Madrid, où je fus mise chez une grande dame comme demoiselle de compagnie, chargée du soin du linge : je dois vous dire, sans amour-propre, que personne au monde ne peut se flatter de faire un ourlet comme moi. Ce talent ne me valait pas des gages bien considérables; j'étais fort pauvre, assez malheureuse dans ma condition, et privée de mes père et mère, qui ne tardèrent pas à mourir, lorsque je m'attirai les yeux d'un écuyer déjà sur l'âge, peu riche à la vérité, mais noble comme le roi, puisqu'il était aussi des Asturies.

Il m'aima; mon sensible cœur fut touché de ses tourmens. Nos tendres amours demeurèrent long-temps secrètes; mais ma maîtresse les découvrit; et, pour éviter les propos, elle prit soin de nous marier. J'accouchai bientôt après d'une fille qui vit encore, et qui, pour les talens, la sagesse, la beauté, j'ose le dire, surpasse sa mère : cette fille était encore bien jeune lorsque j'eus le malheur de perdre mon époux. Il mourut,

seigneur, il mourut d'une peur que des méchans lui firent : pardonnez aux sanglots, aux larmes qui viennent toujours m'étouffer quand je parle de mon pauvre mari.

Je restai donc veuve; et chargée du soin de ma fille, dont la beauté s'annonçait déjà. Ma réputation d'excellente ouvrière en linge engagea madame la duchesse, qui venait de se marier, à me prendre à son service : je vins avec elle dans ce château, où ma fille m'a suivie, et où nous vivions doucement des faibles gages qu'on nous donnait. Je ne sais comment il est arrivé que ma fille, ma fille si sage, qui jamais n'a quitté sa mère, s'est tout d'un coup trouvée grosse, sans pouvoir expliquer pourquoi. Comme on lui en voulait beaucoup dans la maison, parce qu'elle était la plus belle, la plus aimable, la mieux instruite, on a fait grand bruit de cette aventure, et madame la duchesse, qui croit toujours le dernier qui lui parle, a banni ma fille de sa présence. Elle est partie, seigneur : elle s'est retirée à Madrid, où elle est sans argent, sans place, vivant à peine du travail de ses mains. En vous entendant parler de tant de reines, de tant de princesses que vous connaissez ou devez connaître, j'ai imaginé qu'un chevalier aussi obligeant, aussi bon que vous, pouvait aisément obtenir

pour ma fille une place de dame d'honneur auprès de quelque impératrice. C'est là l'objet de ma visite; c'est ce que j'espère de votre bonté.

Madame Rodrigue, reprit Don Quichotte, je m'intéresserai volontiers pour votre fille infortunée, si, comme je suis tenté de le croire, c'est la calomnie qui lui a fait perdre les bonnes graces de madame la duchesse; mais vous sentez vous même... — Ah! seigneur, vous pouvez être certain qu'on n'a cherché dans cette maison qu'à jouer de mauvais tours à cette malheureuse enfant. Toutes les femmes de madame en étaient jalouses : madame l'était peut-être elle-même : car enfin les charmes de ma fille étaient à elle ; toutes n'en peuvent pas dire autant. — Qu'entendez-vous par ces paroles, madame Rodrigue? —J'entends, monsieur le chevalier, que tout ce qui luit à vos yeux n'est pas or; que, par exemple, cette Altizidore, si glorieuse de sa beauté, se peint tous les jours les sourcils, et se couvre le visage de blanc. Madame la duchesse elle-même... Mais je me tais; car, dans nos maisons, les murailles ont des oreilles. — Comment, madame Rodrigue! qu'osez-vous dire de madame la duchesse? —Mon Dieu! je ne dis rien du tout : madame a un teint de roses et de lis, la plus belle taille du monde, des yeux qui disent tout ce

qu'ils veulent; mais il ne faut pas croire que ces beaux cheveux blonds que vous voyez tomber en boucles sur ses épaules appartiennent tous à la tête de madame la duchesse; elle en a fait venir au moins la moitié de chez un perruquier de Madrid; ses dents si blanches et si bien rangées ne sont pas non plus...

A ce mot, la porte s'ouvre avec fracas: madame Rodrigue effrayée laisse tomber sa bougie. Les ténèbres et le silence règnent dans tout l'appartement; mais, tout-à-coup la pauvre duègne est saisie par plusieurs mains qui lui font baisser le visage jusque sur le lit du héros, et se mettent à la fouetter. Don Quichotte entendait les coups et les soupirs de madame Rodrigue, sans pouvoir deviner ce qui se passait; ne doutant point cependant que ce ne fût encore des fantômes, il ne voulut point s'en mêler, et se tint immobile dans son lit. Après un demi-quart d'heure de correction, les fantômes se retirèrent en observant le même silence. Madame Rodrigue se releva, se rajusta de son mieux, chercha par terre, ramassa ses lunettes, et s'en alla sans rien dire.

CHAPITRE XLII.

Ronde de Sancho dans son île.

Nous avons laissé notre gouverneur déjà fatigué du gouvernement, et rebuté surtout par le jeûne austère qu'on lui faisait observer. L'intendant, pour lui rendre un peu de courage, vint lui dire qu'il avait lui-même pris le soin de préparer un bon souper dont sa seigneurie pouvait manger sans aucune crainte. Sancho embrassa l'intendant, déclara qu'il serait toujours le meilleur de ses amis, le nomma son premier ministre; et, se mettant de bonne heure à table, il reprit bientôt toute sa belle humeur: Je ne demande pas mieux, disait-il en faisant disparaître les plats que l'on apportait devant lui d'une autre manière que le docteur Recio, je ne demande pas mieux que de travailler, pourvu que l'on ait soin de moi et de mon âne; je gouvernerai cette île en conscience, je me leverai matin, je ferai tout ce qu'il faudra pour que l'on soit heureux et content; mais il est juste que je le sois aussi. Je per-

mets très fort que l'on examine, que l'on contrôle mes actions; je serai charmé qu'on ait les yeux ouverts sur moi: l'homme qu'on regarde en vaut mieux; le diable n'ose se montrer de jour; et si l'abeille vivait seule, elle ne ferait pas tant de miel.

L'intendant, qui ne le quittait pas, et qui souvent était étonné de son esprit, l'assura que ses nouveaux sujets étaient déjà pénétrés pour sa personne et de respect et d'amour. Il lui proposa, quand il eut soupé, de venir faire la ronde dans les différens quartiers de son île. je le veux bien, répondit Sancho : Je vous avertis d'abord que mon intention est de chasser d'ici les vagabonds, les fainéans, tous ceux qui ne veulent ou ne savent pas gagner le pain qu'ils mangent, et qui s'introduisent dans un état policé comme les frelons dans les ruches. Point d'oisifs dans mes états; c'est le moyen qu'il n'y ait point de vices : le proverbe le dit, et les proverbes ont toujours raison. Je protégerai les laboureurs quand ils ne ressembleront pas à celui de Miguel Turra; je ferai respecter la religion, j'honorerai les bonnes mœurs et je serai sans pitié pour les fripons. C'est-il bien parler, mes amis? Dites en toute liberté; j'aurai de la reconnaissance pour ceux qui me reprendront.

Nous ne pouvons que vous admirer, lui répondit l'intendant; et cette admiration sera partagée par les personnes qui vous ont envoyé dans cette île, sans connaître peut-être elles-mêmes le prix du présent qu'elles nous ont fait. Mais onze heures viennent de sonner; il est temps que votre seigneurie commence sa ronde.

Sancho sortit aussitôt, sa baguette de juge à la main, suivi de son secrétaire, de l'intendant, de l'historiographe, qui tenait registre de ses actions, et d'une troupe d'archers. A peu de distance du palais, il entendit un bruit d'épées dans une petite rue: la garde y courut par son ordre, et ramena deux hommes qu'on avait surpris se battant. Pourquoi vous battez-vous? leur dit Sancho d'une voix sévère: n'avez-vous pas un gouverneur qui saura vous rendre justice? Seigneur, répondit un des deux hommes, votre excellence approuvera sans doute ma délicatesse sur le point d'honneur. Ce gentilhomme avec qui j'ai querelle, sort d'une maison de jeu, où il vient de gagner plus de mille réaux, Dieu et moi nous savons comment: j'étais témoin, j'ai jugé en sa faveur tous les coups au moins douteux. Lorsqu'il a été dans la rue, je suis venu loyalement lui demander une marque de sa juste reconnaissance: ce fripon n'a pas eu honte de me présenter quatre réaux. Il me con-

naît cependant, il sait que je suis un homme d'honneur, qui n'ai pas d'autre métier que de passer ma vie dans les maisons de jeu à décider les coups difficiles. Indigné d'un procédé aussi offensant, j'ai mis l'épée à la main pour lui donner une leçon de politesse et de probité.

Qu'avez-vous à répondre? demanda le gouverneur à celui dont on parlait. Rien du tout, reprit celui-ci; tout ce qu'a dit cet homme est exact, excepté que ce que j'ai gagné m'appartient légitimement, et que la preuve certaine que je n'avais nul besoin de ses décisions, c'est que je n'ai voulu et ne veux lui donner que quatre réaux. Vous lui en donnerez cent tout à l'heure, interrompit Sancho; mais il n'en profitera guère, car je les confisque pour les pauvres; ensuite vous paierez une amende de deux cents autres réaux, qui seront pour les prisonniers; après quoi, vous et cet homme d'honneur qui n'a d'autre métier que de décider les coups du jeu, vous serez conduits par quatre archers hors de mon île; et si vous avez l'audace d'y remettre les pieds, je vous ferai jouer ensemble une petite partie de triomphe à une potence de huit pieds de haut. Vous entendez? Tout est dit; qu'on exécute ma sentence.

Les trois cents réaux furent payés sur-le-

champ; l'intendant se chargea de leur distribution, et quatre archers conduisirent les deux joueurs hors de la ville. A l'instant même une autre patrouille amenait un jeune garçon qui s'était enfui dès qu'il avait vu paraître la garde, et lui avait donné beaucoup de peine avant de se laisser attraper. Pourquoi vous enfuir? demanda Sancho. Pour n'être pas pris, répond le jeune homme.—Je le crois; mais où alliez-vous à l'heure qu'il est ?—Toujours devant moi, monseigneur. — Toujours devant vous; c'est fort bien répondre. Vous aviez un but, un dessein ; quel était-il ? s'il vous plaît. — De prendre l'air. — Ah ! de prendre l'air; je comprends. Mais où vouliez-vous prendre l'air? — Là où il souffle. — C'est juste. Vous me paraissez gai, mon ami : j'aime beaucoup les gens de cette humeur, et je me fais toujours un plaisir de leur donner un logement pour peu que je m'aperçoive qu'ils n'en ont pas. Imaginez donc que c'est moi qui suis l'air, et que je souffle d'un côté qui vous mène droit en prison. Allez-y passer la nuit, nous verrons demain si le vent a changé.

Après plusieurs autres rencontres où le gouverneur fit briller autant d'esprit que de sens, il arriva près d'un corps-de-garde placé à l'entrée d'un pont. Les soldats se mirent sous les armes,

et quatre officiers de justice vinrent au-devant de Sancho, conduisant un homme avec eux. Seigneur gouverneur, dit un des officiers, vous arrivez fort à propos pour nous tirer d'un grand embarras; il ne faut pas moins que toute votre sagacité pour le cas difficile qui se présente. Parlez, répondit Sancho, ma sagacité fera de son mieux. — Monseigneur, voici le fait; nous supplions votre excellence de nous donner un peu d'attention. Par une ancienne loi de cette île, tout homme qui vient après la retraite sonnée pour passer ce pont est obligé de nous déclarer, sous la foi du serment, où il va. S'il dit la vérité nous le laissons passer sans obstacle; s'il fait le moindre mensonge, il est pendu sur-le-champ à une potence dressée à l'autre bout de ce pont. Cette loi est connue de tous les habitans de votre île. Tout à l'heure l'homme que voici s'est présenté pour passer : nous l'avons interrogé suivant l'usage; il a levé la main, et nous a répondu qu'il allait se faire pendre à cette potence. Si nous le pendons en effet, il a dit vrai, et ne mérite pas la mort; si nous le laissons passer, il a menti, et la loi veut qu'il soit puni. Nous ne savons ce que nous devons faire, et nous avons recours aux lumières supérieures que tout le monde vous connaît.

Diable! répondit Sancho en se grattant la tête, ceci ne me paraît pas aisé. Répétez-moi, je vous prie, ce que vous venez de dire. L'officier de justice recommença presque dans les mêmes termes. Sancho garda quelque temps le silence, ferma les yeux, se frotta les mains. Voilà, reprit-il, un sot homme; il aurait dû prendre un autre chemin. Mais écoutez : quelle que soit notre décision, nous manquerons toujours à la loi; s'il est pendu, nous sommes en faute, puisqu'il aura dit la vérité; s'il n'est pas pendu, nous sommes encore en faute, puisqu'il nous aura menti. Nous n'avons donc que le choix de deux fautes : or, dans ce cas, nous devons choisir celle qui ne fait mal qu'à nous. Qu'on laisse passer cet homme; s'il aime tant à être pendu, nous le punissons assez en le contrariant pour aujourd'hui.

L'intendant et toute la suite du gouverneur donnèrent de grands éloges à la clémence de Sancho. Il fut reconduit à son palais après avoir fini sa ronde, et alla se reposer, dans un excellent lit, des fatigues de sa journée.

CHAPITRE XLIII.

Arrivée du page de la duchesse dans la maison de Thérèse Pança.

L'exact et véridique auteur de cette étonnante histoire se croit obligé de nous avertir que les fantômes qui punirent l'indiscrétion de madame Rodrigue n'étaient autre chose que les femmes de la duchesse. Altizidore, avertie que la duègne rendait au héros une visite mystérieuse, avait sur-le-champ éveillé ses compagnes, qui toutes, à pas de loup, étaient venues écouter l'entretien. La belle Altizidore ne perdit pas un seul mot de ce qui fut dit sur ses attraits; et lorsque l'imprudente vieille osa parler avec la même liberté de madame la duchesse, Altizidore donna le signal à sa troupe, qui ne demandait pas mieux, et fit servir son zèle pour sa maîtresse à venger ses propres injures.

Ce même jour, comme on l'a vu, la duchesse avait fait partir un page pour aller porter à la femme de Sancho la lettre et le paquet de son mari. Elle avait joint à ce paquet un petit billet

de sa main, et une longue et pesante chaine d'or qu'elle envoyait à Thérèse. Le page, charmé de sa commission, prit un des meilleurs chevaux du duc, se mit en route, et fut bientôt arrivé. Comme il entrait dans le village, il aperçut au bord d'un ruisseau plusieurs femmes lavant du linge; il les pria de lui indiquer la maison de Thérèse Pança, femme de Sancho Pança, écuyer d'un chevalier nommé Don Quichotte de la Manche. Mon beau monsieur, lui répond en se levant une jolie petite fille de quatorze ans à peu près, ce Sancho Pança est mon père, cette Thérèse est ma mère, et ce Don Quichotte est notre maître. En ce cas, mademoiselle, répondit le page en la saluant, ayez la bonté de me conduire à madame votre mère, pour qui j'apporte une lettre et des présens. — Ah! monsieur, de toute mon ame. Vous apportez des présens; c'est sûrement de la part de mon père. Venez, monsieur, venez avec moi; notre maison est à l'entrée de la rue. Ah! que ma mère va être contente! Il y a long-temps qu'elle n'a reçu des nouvelles de mon père, et nous en étions bien inquiètes.

En parlant ainsi, la jeune Sanchette jette son savon, son battoir, son linge, et, sans se donner le temps de reprendre ses souliers, nu-jambes, les cheveux épars, elle court, vole vers le page,

lui fait une courte révérence, et le guide, toujours sautant, riant et le regardant.

A cinquante pas de la maison, Sanchette redouble ses sauts, et se met à crier : Ma mère, ma mère, venez, voici un monsieur qui vous apporte des lettres et des présens de mon père; hâtez-vous, venez donc, ma mère. A sa voix Thérèse Pança sortit avec sa quenouille au côté, faisant tourner son fuseau. Elle était vêtue d'un juste gris, avec le jupon pareil, extrêmement court par-devant. C'était une femme d'une quarantaine d'années, encore fraîche, forte, brune, et d'une physionomie ouverte. Que me veux-tu? dit-elle à Sanchette, et qu'est-ce que c'est que ce monsieur? C'est un de vos serviteurs, madame, reprit le page en descendant de cheval, et venant se mettre un genou en terre devant madame Thérèse; j'ose demander à votre seigneurie de me permettre de baiser la main de la légitime épouse du seigneur don Sancho Pança, gouverneur de l'île de Barataria. — Allons! monsieur, levez-vous, et ne parlez point comme cela. Je ne suis point une dame, mon mari n'est point gouverneur; nous sommes des paysans, fils de paysans, voilà tout. — Vous êtes la très digne épouse d'un très illustre gouverneur. Mon message auprès de vous n'a rien que de sérieux, madame; vous en verrez

la preuve dans ces lettres et dans ce présent. Alors le page présente les lettres, et met au cou de Thérèse la superbe chaîne d'or.

La mère et la fille, immobiles, se regardent sans pouvoir parler. Ma mère, dit enfin Sanchette, je gage que ce gouvernement est l'île que vous savez, promise depuis si long-temps à mon père par le seigneur Don Quichotte. Vous avez raison, mademoiselle, reprit le page, c'est à cause du seigneur Don Quichotte que l'on a fait monsieur votre père gouverneur de l'île de Barataria. Ce papier vous l'expliquera. Ah! mon cher monsieur, comment faire? interrompit Thérèse, je ne pourrai jamais déchiffrer ces lettres; car je sais filer, mais je ne sais pas lire. Ni moi non plus, s'écria Sanchette, et j'en suis bien fâchée aujourd'hui; mais attendez, je m'en vais chercher monsieur le curé ou monsieur le bachelier Samson Carrasco: ils seront charmés d'apprendre des nouvelles de mon père. Ce n'est pas la peine, dit le page: je ne sais pas filer, mais je sais lire; et, si vous le désirez, je lirai la lettre du gouverneur. Aussitôt le page obligeant fit cette lecture, et passa tout de suite après au billet de la duchesse, conçu en ces termes:

« Ma chère amie, les excellentes qualités que

« j'ai reconnues dans votre mari Sancho m'ont « engagée à le faire nommer, par mon époux le « duc, gouverneur d'une de nos îles. Depuis qu'il « occupe cette importante place, j'ai su qu'il fai- « sait le bonheur et l'admiration de ses vassaux; « et j'ai voulu vous donner part de la joie que « m'ont causée ces bonnes nouvelles.

« Je vous envoie une chaîne d'or, que je vous « prie d'accepter et de porter pour l'amour de « moi. J'aurais désiré qu'elle fût plus belle. Un « temps viendra, ma chère Thérèse, où nous « nous connaîtrons davantage; j'espère alors sa- « tisfaire mieux ma tendre amitié pour vous. « J'embrasse de tout mon cœur votre aimable « fille Sanchette; je vous prie de lui dire que je « m'occupe de lui chercher un époux digne de « la fille d'un gouverneur. Écrivez-moi, parlez- « moi longuement de votre famille, de vos af- « faires, de tout ce qui vous intéresse; vous êtes « sûre de m'obliger en me demandant de vous « être utile. Pour encourager votre confiance, je « vous prie de m'envoyer deux douzaines de glands « de votre pays, que l'on dit être excellens, et « que je trouverai meilleurs lorsqu'ils me vien- « dront de vous. Adieu, ma chère Thérèse; que « Dieu vous garde et vous fasse aimer un peu « votre bonne amie,

« La duchesse.»

Ah! s'écria Thérèse à cette lecture; qu'elle est bonne, qu'elle est affable, qu'elle est charmante cette duchesse! Parlez-moi d'une grande dame comme celle-là, et non pas de nos femmes de gentilshommes, qui, parce que leurs maris chassent au lévrier, pensent que le vent a tort de leur souffler au visage; s'en vont à l'église avec des airs d'infante, et se croiraient déshonorées de regarder une paysanne. Voilà pourtant une duchesse, une vraie duchesse, qui m'appelle sa bonne amie, qui me traite comme son égale: ah! puisse-t-elle n'en avoir jamais en dignités, en biens, en bonheur! Mon cher monsieur, madame la duchesse aime donc les glands? Elle en aura, elle en aura; je vais lui en envoyer un boisseau, et je vous réponds qu'ils seront choisis. Mais, Sanchette, il faut faire rafraîchir ce beau monsieur, qui le mériterait bien même sans les bonnes nouvelles qu'il nous apporte. Allons, fille, allons, prends soin du cheval, mène-le à l'écurie, va chercher des œufs dans le poulailler, coupe une bonne tranche au jambon, fais du feu, prépare la poêle, tandis que je cours annoncer tout ceci à nos parens, à nos voisins, à ce bon monsieur le curé, au barbier maître Nicolas, qui sont tous amis de ton père. Oui, ma mère, répond Sanchette, oui, ma mère, oui,



DON QUICHOTTE.

PENITENCE DE DON QUICHOTTE

vous avez raison; mais vous me donnerez bien la moitié de cette belle chaîne. — Eh! mon enfant, elle est toute pour toi; je te demande seulement de me la laisser porter quelques jours, parce qu'elle me réjouit le cœur. Vous n'avez pas tout vu, reprit le page; j'ai encore ici un bel habit vert, que le gouverneur n'a mis qu'une fois et qu'il envoie à mademoiselle sa fille. Ah! le bon père! s'écria Sanchette en courant à l'habit vert, qu'elle déplia, retourna, examina, et dont elle fut enchantée.

Pendant ce temps, madame Thérèse, ses lettres à la main, sa chaîne d'or au cou, était sortie de sa maison, courant et dansant dans la rue. Les premières personnes qu'elle rencontra furent le curé et le bachelier Carrasco : Bonjour, messieurs, leur dit-elle en riant, bonjour, bonjour! j'allais chez vous pour vous faire part des excellentes nouvelles que je reçois. Tout ne va pas mal, Dieu merci, comme vous le saurez bientôt; mais je vous préviens que doréuavant il ne faudra point que les dames du village fassent les fières avec moi, car nous le tenons enfin le petit gouvernement. Qu'est-ce donc que cette folie, madame Thérèse? lui répondit le curé; et quels papiers avez-vous là? — Il n'y a point de folie, monsieur; et ces papiers ne sont rien que des

lettres que m'ont écrites un gouverneur et une duchesse. Quant à cette chaîne d'or fin, que vous voyez à mon cou, c'est un présent que je reçois de la duchesse mon amie.

Le curé, surpris en considérant la beauté de cette chaîne, se met à lire tout haut les lettres; Carrasco le regardait à chaque phrase, et ne pouvait en croire ni ses oreilles ni ses yeux. Après un assez long silence, ils demandèrent qui avait apporté tout cela. Thérèse leur dit de venir chez elle, où ils trouveraient le jeune et beau monsieur qu'on avait chargé du message. Allons! reprit Carrasco, je serai charmé de voir l'ambassadeur de cette duchesse qui envoie des chaînes d'or, et qui demande du gland.

Ils suivirent aussitôt Thérèse, et trouvèrent le page dans la cour, occupé de son cheval, tandis que Sanchette allait et venait pour faire son omelette. Étonnés de plus en plus de la bonne mine du page, de la richesse de son habit, ils le saluèrent poliment; et Carrasco lui demanda de vouloir bien leur expliquer, comme à d'anciens amis de Don Quichotte et de Sancho, ce que voulaient dire des lettres qu'ils venaient de lire, où il était question d'un gouvernement et d'une île. Messieurs, répondit le page, ces lettres veulent dire ce qu'elles disent; il est certain, et je

vous le jure, que le seigneur Sancho Pança est gouverneur, qu'il a sous ses lois une ville considérable, et qu'il la gouverne, dit-on, avec beaucoup de sagesse. Je ne puis vous assurer que cette ville soit dans une île, parce que je ne l'ai point vue, et que je sais assez mal la géographie. — Mais, monsieur, cette duchesse qui écrit à madame Thérèse...— Cette duchesse, messieurs, est l'épouse du duc mon maître; la lettre que j'ai portée est de sa main. Si sa politesse et son affabilité vous surprennent tant, j'en conclurai que nos grandes dames d'Aragon sont plus polies et plus affables que vos grandes dames de Castille. Vous nous permettrez, reprit Carrasco, d'être au moins un peu surpris, et de vous demander encore s'il n'y aurait pas de l'enchantement dans cette aventure, comme dans presque toutes celles qui arrivent au seigneur Don Quichotte.— Je ne vous entends point, messieurs, et ne puis vous en apprendre plus que les lettres ne vous en apprennent. Je vous répète qu'elles ne contiennent rien qui ne soit exactement vrai.

Sans doute, sans doute, s'écria Thérèse; et toutes ces questions sont fort inutiles : ne fatiguez pas ce beau monsieur, et occupons-nous de choses plus pressées. Monsieur le curé, tâchez de savoir, je vous prie, s'il n'y a pas quelqu'un

du village qui aille à Tolède ou à Madrid, pour que je fasse venir une belle robe, une coiffure de dentelles à la mode, et tout ce qu'il faut à la femme d'un gouverneur. Ah! je ne veux pas faire honte à mon mari : je veux l'aller joindre dans un bon carrosse comme les autres; et si l'on en jase, on en jasera. Que m'importe? Pardi! ma mère, reprit Sanchette, vous seriez bien bonne de vous gêner pour les jaseurs : laissez-les parler, et allons notre train; nous leur dirons bonjour de la portière. S'ils rient, nous rirons plus fort, et nous rirons plus à notre aise. Les moqueries des jaloux sont de bon augure; il vaut mieux faire envie que pitié; quand on n'a besoin de personne on est bien fort; et la brebis sur la colline est plus haute que le taureau dans la plaine.

En vérité, interrompt le curé, toute cette famille des Pança vient au monde en disant des proverbes. Il est vrai, reprit le page, que monsieur le gouverneur en sait beaucoup; et ce n'est pas un des moindres plaisirs que madame la duchesse trouve à s'entretenir avec lui. Nous voudrions bien connaître cette duchesse, dit le bachelier Carrasco. Il ne tient qu'à vous, répondit le page; vous n'avez qu'à venir avec moi. Ce sera moi qui irai, s'écria vivement Sanchette; je

meurs d'envie de voir mon père, et je serai charmée de voyager avec un aimable monsieur comme vous. Prenez-moi sur votre cheval; je sais bien me tenir en croupe; n'ayez pas peur que je tombe.

Le page lui représenta que cette manière d'aller ne convenait pas à une jeune personne de sa qualité; madame Thérèse en convint. Pendant cette conversation, Sanchette n'avait point fait son omelette : le curé pressa le page de venir manger un morceau chez lui. Après quelques refus, il y consentit; et tandis qu'il dînait au presbytère, Thérèse s'occupa de répondre aux lettres qu'elle avait reçues. Carrasco lui offrit d'être son secrétaire; mais elle ne l'accepta point parce qu'il aimait un peu trop à se moquer. Elle alla chercher un enfant de chœur, qui, pour quelques œufs frais qu'elle lui donna, écrivit ses réponses sous sa dictée.

CHAPITRE XLIV.

Retour du page de chez Thérèse.

Cependant notre gouverneur continuait à s'occuper de faire régner dans son île la police, l'ordre et les lois : il visitait les marchés, examinait les poids, les mesures, et punissait sévèrement les marchands qu'il trouvait en fraude. Il défendit expressément de faire des magasins de vivres pour les revendre ensuite en détail. Les cabaretiers surtout attirèrent son attention : il établit la peine de mort pour ceux qui mettraient de l'eau dans le vin. Il diminua le prix des souliers, régla les gages des domestiques, bannit de son île les chanteurs des rues dont les chansons étaient indécentes, créa un commissaire des pauvres, non pas pour leur donner la chasse, mais pour s'informer avec soin s'ils étaient véritablement pauvres; enfin, guidé par son seul bon sens et son esprit naturel, il fit des ordonnances si sages, qu'elles sont encore en vigueur dans le

pays, où on les appelle le code du grand gouverneur Sancho Pança.

Don Quichotte, pendant ce temps, guéri de ses égratignures, commençait à trouver que la vie oisive qu'il menait dans le château du duc était indigne d'un chevalier : il soupirait après son départ, et préparait ses adieux, lorsque le page, de retour de son ambassade, vint apporter à la duchesse les réponses et les présens de Thérèse. Son arrivée répandit la joie : on lui demanda les détails de son voyage. Le prudent page ne dit en présence du chevalier que ce qu'il était à propos de dire : il remit gravement ses dépêches, sur l'une desquelles était écrit : *A madame la duchesse dont je ne sais pas le nom.* L'adresse de l'autre était : *A mon mari Sancho Pança, gouverneur de l'île de Barataria, où je prie Dieu de le maintenir.* La duchesse ouvrit aussitôt sa lettre, et la lut à haute voix à son époux.

Lettre de Thérèse Pança à la duchesse.

MADAME,

« La lettre que votre grandeur m'a écrite m'a « fait beaucoup de plaisir, et la belle chaîne d'or

« qui l'accompagnait ne m'en a pas causé moins,
« comme vous pouvez le croire. Tout notre vil-
« lage est charmé que vous ayez donné un gou-
« vernement à mon mari. Il y a bien quelques
« personnes, comme monsieur le curé, maître
« Nicolas, le barbier, et le bachelier Samson Car-
« rasco, qui ne veulent pas le croire : mais je les
« laisse dire, et je leur montre la belle chaîne
« d'or et le bel habit vert de chasse; ce qui ne
« laisse pas de faire papilloter les yeux de mes
« envieux.

« Je vous confierai, ma chère dame, parce que
« je vous aime beaucoup, qu'un de ces quatre
« matins je compte monter dans un bon carrosse,
« et me rendre à la cour avec ma fille. En consé-
« quence, je vous serai obligée d'ordonner à mon
« mari de m'envoyer un peu d'argent; car il en
« faut dans ce pays-là, où l'on dit que le pain
« est cher, et que la viande se vend trente mara-
« védis la livre. Les pieds me grillent de m'y voir,
« parce que mes voisins disent qu'un gouverneur
« n'est véritablement connu à la cour que par sa
« femme : il sera bon et il est pressé que j'y fasse
« connaître mon mari.

« Je suis bien fâchée que les glands n'aient pas
« donné cette année; je vous en envoie pourtant
« un demi-boisseau des plus beaux que j'aie pu

« trouver; ils ont tous été ramassés de ma main, « un à un, dans la montagne. Je voudrais qu'ils « fussent gros comme des œufs d'autruche.

« Je prie votre grandeur de m'écrire : je lui ré« pondrai et l'informerai de tout ce qui me re« garde, et de tout ce qui se passera dans notre « village. Sanchette ma fille, et mon petit, vous « baisent les mains, ainsi que moi, qui vous aime « mieux que je ne l'écris.

« Votre servante Thérèse Pança.»

La duchesse, fort satisfaite de la réponse de Thérèse, brûlait d'impatience de lire la lettre adressée à Sancho; mais elle n'osait pas l'ouvrir. Don Quichotte, qui s'aperçut de son scrupule, décacheta lui-même cette lettre. Elle s'exprimait ainsi :

« J'ai reçu ta lettre, mon Sancho, et je te jure « sur ma foi qu'il s'en est peu fallu que je ne « sois devenue folle de plaisir. Imagine-toi, mon « homme, ce que c'est que d'apprendre que tu es « gouverneur, de recevoir en même temps ton « bel habit vert, la superbe chaîne d'or de ma« dame la duchesse; et tout cela par un monsieur « gentil et beau comme le jour! J'en ai pensé

« tomber à la renverse; ta fille Sanchette ne sa-
« vait plus où elle en était, et tout cela, de con-
« tentement.

« Te voilà donc devenu, de gardeur de chèvres
« que tu étais, gouverneur d'une bonne île! Tu
« dois te souvenir que ma pauvre mère disait
« souvent qu'il ne s'agissait que de vivre pour
« voir dès choses étonnantes. Vivons, vivons,
« mon ami, et voyons beaucoup de choses, parmi
« lesquelles je voudrais bien voir un peu de l'ar-
« gent que ton île doit te rapporter.

« Je te dirai, pour nouvelles, que la Berrueca
« vient de marier sa fille à un fameux peintre
« étranger qui est venu s'établir ici. Le conseil de
« notre commune a voulu profiter de l'arrivée de
« ce peintre pour faire peindre les armes du roi
« sur la porte de l'audience: le peintre a demandé
« deux ducats; ensuite il a travaillé huit jours,
« au bout desquels il a rendu l'argent, disant que
« l'ouvrage était trop difficile. Le fils de Pierre
« Leloup s'est fait tonsurer; la petite Minguilla
« l'attaque en justice, comme lui ayant promis
« mariage; les mauvaises langues disent bien pis.
« Tout cela n'empêche pas que la récolte des
« olives n'ait rien valu cette année, et qu'il n'y
« ait pas une seule goutte de vinaigre dans notre
« village.

« Il a passé par ici une compagnie de soldats,
« qui ont emmené trois de nos jeunes filles. Je
« ne te les nomme pas, parce qu'elles peuvent re-
« venir; on jasera, et puis on ne jasera plus. San-
« chette commence à travailler assez joliment en
« dentelle, et gagne déjà par jour huit maravédis.
« Mais, à présent que te voilà gouverneur, elle
« peut se reposer; sa dot n'en viendra pas moins.
« La fontaine de la grande place a tari, et le ton-
« nerre est tombé sur la potence; il n'y a pas
« grand mal à cela. Que Dieu te garde, mon San-
« cho, le plus d'années possible, et qu'il me garde
« aussi de même, car j'aurais trop de chagrin de
« te laisser au monde sans moi.

« Ta femme Thérèse Pança.»

Cette épître était accompagnée des glands et d'un beau fromage que Thérèse envoyait à la duchesse. Celle-ci reçut avec une égale reconnaissance le fromage, la lettre, les glands, et courut s'enfermer avec le page pour qu'il pût lui raconter en liberté tous les détails de son ambassade.

CHAPITRE XLV.

Laborieuse fin du gouvernement de Sancho.

Rien n'est stable dans ce monde : le temps, qui jamais ne s'arrête, vole en détruisant sans cesse; l'été remplace le printemps, l'automne l'été, l'hiver l'automne : tout passe, tout se renouvelle, excepté la vie humaine, qui passe, hélas! sans se renouveler. Le philosophe arabe Benengeli place ces tristes réflexions au commencement de ce chapitre, pour nous préparer sans doute à voir ce beau gouvernement, cet exemple de prudence, ce modèle de sagesse, qui nous a fait admirer Sancho, s'évanouir, s'en aller en fumée, et rentrer dans le néant.

Sept jours s'étaient écoulés depuis que l'illustre gouverneur tenait les rênes de son empire. Accablé de lassitude, n'en pouvant plus, rassasié, non de bonne chère, mais de procès, de réglemens, de lois nouvelles, il profitait du calme de la nuit pour prendre un moment de repos, et commençait à livrer au sommeil ses paupières

affaissées, lorsque tout à coup il est réveillé par des clameurs, le son des cloches, et l'épouvantable bruit qu'il entend dans toute la ville. Il lève la tête, s'assied sur son lit, écoute attentivement: le bruit redouble, et les trompettes, les tambours, les divers instrumens de guerre, se mêlent aux voix différentes, aux cris perçans de terreur, aux coups redoublés des tocsins. Surpris, troublé, saisi de frayeur, il se jette à bas, chausse ses pantoufles; et, sans se donner le temps de se vêtir, il court à la porte de sa chambre. A l'instant même arrivent en courant une vingtaine de personnes, l'épée à la main, portant des flambeaux, et criant de toutes leurs forces : Aux armes, aux armes, seigneur gouverneur! les ennemis sont dans l'île, nous sommes perdus; nous n'avons d'espoir que dans votre seule vaillance.

A ces paroles, Sancho interdit regarde en silence ceux qui lui parlaient. Armez-vous donc, lui dit un d'entre eux, armez-vous, seigneur, ou c'est fait de vous et de votre gouvernement. J'aurai beau m'armer, répondit-il, il n'en sera ni plus ni moins. Je n'entends pas grand'chose aux armes: cette affaire regarde mon maître; c'est à lui qu'il faut la laisser. Je vous réponds qu'en un tour de main il vous aura fait place nette; mais, quant à moi, je vous le répète, les

batailles ne sont pas mon fort. — Qu'osez-vous dire, seigneur? Vous êtes notre capitaine, notre chef, notre général. Nous vous apportons armes offensives et défensives: hâtez-vous de vous en servir; et que chacun ici fasse son devoir, vous en marchant à notre tête, nous en mourant pour vous défendre. — A la bonne heure! messieurs; armez-moi donc puisque vous le voulez.

Aussitôt sur la chemise du malheureux gouverneur on applique deux larges boucliers, l'un par devant, l'autre par derrière; on les attache ensemble avec des liens en laissant passer ses bras par les vides des deux boucliers. Ainsi serré comme entre deux étaux, Sancho se trouve pris jusqu'aux genoux, qu'il n'a pas même la liberté de ployer: il demeure fixe, immobile, debout, et droit comme un fuseau. On lui met une lance à la main, sur laquelle il appuie le poids de son corps; et tous alors, avec de grands cris, lui disent: Venez, guidez-nous, nous sommes sûrs de la victoire; allons, marchez, digne héros. Et comment voulez-vous que je marche? répond le triste gouverneur: je ne peux pas remuer les jambes, tant vous m'avez bien emboîté entre ces planches qui m'étouffent: n'espérez pas que j'aille avec vous si vous ne prenez la peine de me

porter. Vous me poserez ensuite au poste qu'il vous plaira : je vous réponds bien de rester à ce poste. — Ah! seigneur gouverneur, ce ne sont pas ces boucliers qui vous empêchent de marcher; rien n'arrête jamais les hommes courageux. Mais le temps se perd, le péril croît, l'ennemi s'avance : allons ! faites un effort.

Sancho, piqué de ces reproches, voulut tenter de se remuer. Au premier mouvement qu'il fait, il perd son aplomb, et tombe par terre : là, il reste comme la tortue ensevelie dans sa profonde écaille, ou comme un bateau jeté sur le sable où il demeure engravé. Sans pitié pour lui, les mauvais plaisans qui l'environnaient ne font pas semblant de l'avoir vu tomber. Ils éteignent les flambeaux, redoublent leurs cris, vont, viennent, courent, se précipitent les uns sur les autres, en faisant retentir le bruit des épées sur les casques, sur les écus. A chaque coup, Sancho suant à grosses gouttes, retirait sa tête sous ses boucliers, se ramassait, se faisait petit autant qu'il lui était possible, et recommandait son ame à Dieu. Ce fut bien pis lorsqu'un des combattans s'avisa de monter debout sur le pauvre gouverneur, et de là, comme d'un poste élevé, se mit à commander l'armée, en criant : Marchez ici ; les ennemis viennent par là ; courez vite de ce côté ; renfor-

cez ce corps-de-garde; fermez cette porte; palissadez ce passage; apportez des grenades, de la poix, de l'huile bouillante; barricadez les rues: courage, amis, tout va bien. Ce n'est pas pour moi que tout va bien, disait en lui-même le pauvre Sancho, qui écoutait et portait le babillard commandant. Oh! si le bon Dieu me faisait la grace de donner cette île aux ennemis, je l'en remercierais de bon cœur.

A l'instant même il entend crier: Victoire! victoire! ils ont pris la fuite. Levez-vous, seigneur gouverneur, venez jouir de votre triomphe, venez partager les dépouilles que nous devons au puissant effort de votre bras invincible. Si vous voulez que je me lève, répond Sancho d'une voix dolente, il faut d'abord que vous me leviez. On le mit alors sur ses pieds. Je suis bien aise, reprit-il, que les ennemis soient battus; je ne leur ai pas fait grand mal, et j'abandonne ma part des dépouilles pour un petit doigt de vin, si quelqu'un de vous a la charité de me le donner. On courut lui chercher du vin; on le délivra des deux boucliers, et, ruisselant de sueur, on le porta sur son lit, où il fut quelque temps à reprendre ses sens. Enfin, ayant retrouvé un peu de force, il demanda quelle heure il était. On lui dit que l'aurore allait paraître. Sans répondre il

se leva, s'habilla lentement dans un grand silence, s'en alla droit à l'écurie, suivi de toute sa cour. Là, s'approchant de son âne, il lui prit la tête dans ses deux mains, lui donna un baiser sur le front; et fixant sur lui des yeux pleins de larmes : Mon ami, dit-il, mon vieux camarade, toi qui ne t'es jamais plaint de partager ma misère, tant que je ne t'ai pas quitté, tant que, satisfait de mon sort, je ne pensais qu'à te nourrir ou à raccommoder ton bât, mes heures, mes jours, mes années étaient heureuses : depuis que la vanité, l'ambition, le sot orgueil, ont pris ta place dans mon cœur, je n'ai senti que des peines, des chagrins et des maux cuisans.

En disant ces mots, et sans prendre garde à personne, il s'en va chercher le bât, revient le mettre sur l'âne, l'y attache, monte dessus, et regardant l'intendant, le secrétaire, le maître d'hôtel, le docteur Pedro Recio, qui l'environnaient : Messieurs, dit-il, laissez-moi retourner à mon ancienne vie, à mon ancienne liberté, sans laquelle il n'est point de bonheur. Je ne suis point né, je le sens, pour gouverner ou défendre des îles; je m'entends mieux à labourer, à bêcher, à tailler la vigne, qu'à faire des ordonnances et à livrer des batailles. Saint Pierre n'est bien qu'à Rome; chacun n'est bien que dans son état. La

baguette de gouverneur pèse plus à ma main que la faucille ou le hoyau. J'aime mieux me nourrir de pain bis que d'attendre la permission d'un impertinent médecin pour manger des mets délicats; j'aime mieux dormir à l'ombre d'un chêne que de ne pas fermer l'œil sous des rideaux de satin. Pauvreté, paix et liberté, voilà les seuls biens de ce monde. Adieu, messieurs, je vous salue : nu je vins, nu je m'en vas; j'entrai dans le gouvernement sans avoir un sou dans ma poche j'en sors sans avoir une maille. Je souhaite que tous les gouverneurs puissent en dire autant. Serviteur, messieurs; laissez-moi partir : il est temps que j'aille me faire panser; car j'ai les côtes brisées, grace à messieurs les ennemis, qui n'ont pas cessé depuis hier soir de se promener sur mon corps.

Tranquillisez-vous, seigneur, reprit le docteur Pedro Recio, je vais vous donner un certain breuvage qui rétablira sur-le-champ vos forces, et je vous promets de vous laisser manger tous les mets qui vous conviendront. — Bien obligé, bien obligé, monsieur de Tirtea Fuera; il est trop tard, votre breuvage et vos belles paroles ne me tentent point; je ne veux pas plus de vos ordonnances que je ne veux de gouvernement : ce n'est pas moi que l'on attrape deux fois. Je suis de la

race des Pança, race opiniâtre et têtue : lorsqu'ils ont dit une fois non, le diable ne leur ferait pas dire oui. Bonsoir, bonsoir. Je laisse dans cette écurie les ailes de la fourmi, qui, s'étant avisée de voler, pensa être mangée par les hirondelles. Je ne veux plus voler, je veux marcher terre à terre, à pied, sinon en escarpins, du moins en sabots. Il faut, pour que tout aille bien, mettre les moutons avec les moutons, et ne pas étendre la jambe plus loin que ne va le drap. Adieu pour la dernière fois; le temps s'écoule, j'ai du chemin à faire.

Seigneur, dit alors l'intendant, malgré les regrets douloureux que doit nous laisser votre perte, nous ne vous retiendrons point de force mais il est d'usage que tout gouverneur rende compte de son administration avant de quitter sa place; ayez la bonté de remplir ce devoir, et vous partirez ensuite. Monsieur, répondit Sancho, personne, hors monseigneur le duc, n'a le droit de me demander ce compte; or je m'en vais trouver monseigneur le duc, et je le ferai volontiers juge de toutes mes actions : d'ailleurs je vous ai dit que je sortais d'ici tout aussi pauvre que j'y étais entré; c'est une preuve assez bonne, je crois, que j'y suis resté honnête homme. Le grand Sancho a raison, s'écria le docteur Pedro

Recio; affligeons-nous de le voir partir, mais laissons-lui sa pleine liberté. Cet avis prévalut. On offrit au gouverneur, on le pressa de prendre avec lui tout ce dont il pouvait avoir besoin ; le modeste Sancho ne voulut rien qu'un peu d'orge pour son âne, et un morceau de pain et de fromage pour lui. Après avoir embrassé tout le monde, non sans répandre quelques larmes, il se mit en chemin, laissant les mauvais plaisans qui l'avaient tant tourmenté aussi surpris de sa résolution subite que de sa profonde sagesse.

CHAPITRE XLVI.

De ce qui arriva dans la route à Sancho Pança.

SANCHO, moitié triste, moitié joyeux, cheminait au petit pas, et songeait au plaisir qu'il aurait à retrouver son bon maître, qu'il chérissait davantage que tous les gouvernemens de la terre. Quand il se vit à peu près à la moitié de sa route il s'arrêta dans un bois, descendit, fit dîner son âne, et dîna lui-même de bon appétit avec son fromage et son pain. Après ce repas, le meilleur qu'il eût fait depuis huit jours, il s'endormit au pied d'un arbre, sans seulement se souvenir qu'il eût jamais été gouverneur.

Le pauvre Sancho, harrassé des fatigues de la nuit précédente, ne se réveilla qu'après le coucher du soleil. Il se remit en chemin; et les ténèbres le surprirent à une demi-lieue du château du duc. Pour comble de malheur, en errant au milieu de la campagne, lui et sa monture allèrent tomber dans une fosse profonde, voisine d'un vieux château ruiné. Notre écuyer, en tom-

bant, crut que c'en était fait de lui, et qu'il arriverait en morceaux dans le fond de cet abîme; mais à la distance de quelques toises il se trouva sain et sauf dans la même position, c'est-à-dire sur son âne. Il se tâta tout le corps, retint son haleine pour bien s'assurer qu'il était encore en vie; et, se voyant sans aucun mal, il remercia Dieu de ce miracle; ensuite, cherchant avec ses mains s'il lui serait possible de remonter, il trouva que la terre, coupée à pic, ne lui présentait partout que des murailles droites et rases. Le chagrin qu'il en ressentit fut augmenté par les tendres plaintes de son âne, qui, un peu froissé de la chute, se mit à braire douloureusement. Ah! juste ciel! s'écria Sancho, à combien de maux imprévus l'on est exposé dans ce pauvre monde! Qui jamais aurait imaginé qu'un homme, ce matin encore gouverneur d'une île superbe, environné de ministres, de gardes et de valets, se trouverait ce soir dans un trou sans avoir personne pour l'en retirer! Au moins si j'avais autant de bonheur que monseigneur Don Quichotte, lorsqu'il descendit dans la caverne de Montesinos! Il y trouva la nappe mise, il vit les plus belles choses du monde; et je ne peux voir ici que des couleuvres et des crapauds. Ah! mon pauvre âne, mon seul ami, nous allons périr de

faim; nous sommes enterrés tout vivans. La fortune n'a pas voulu que nos jours finissent ensemble dans notre chère patrie, au milieu de notre famille, qui, en pleurant notre perte, nous aurait fermé les yeux. Pardonne-moi, mon bon camarade, le triste prix que tu reçois de tes fidèles services; pardonne-moi : ce n'est pas ma faute; mon cœur m'est témoin que la mort m'est moins cruelle pour moi que pour toi.

La nuit se passa dans ces tristes plaintes; la clarté du jour vint confirmer à notre écuyer qu'il était impossible de sortir seul de cette fosse. Il poussa des cris dans l'espoir d'être entendu de quelque voyageur : nul voyageur ne l'entendit; Sancho criait dans le désert. Ne doutant plus que sa mort ne fût certaine, il ne voulut point prolonger ses jours en ménageant le peu qu'il lui restait de pain : il le présente à son âne, qui, couché par terre, les oreilles basses, regarda ce pain douloureusement, et le mangea d'assez bon appétit; tant il est vrai que les plus vives douleurs se calment toujours en mangeant! A l'instant même Sancho aperçut à l'extrémité de la fosse une espèce d'excavation dans laquelle un homme pouvait passer. Il y court, s'y glisse, et découvre que cette excavation, plus large en dedans, conduisait dans un long souterrain au bout

duquel on voyait la lumière. Plein d'espérance, il prend un caillou, s'en sert comme d'un outil, et rend l'ouverture assez large pour son âne. Cela fait, il le mène par le licou, et le fait entrer dans ce souterrain, qui, tantôt obscur, tantôt éclairé, lui présente un chemin facile. Il marche ainsi quelque temps, disant en lui-même : Cette aventure serait bien meilleure pour monseigneur Don Quichotte que pour moi; il ne manquerait pas de trouver ici des jardins fleuris, de belles prairies, de superbes palais de cristal; il serait charmé : moi, je tremble de tomber dans quelque précipice plus profond que le premier. Ce serait un miracle d'en être quitte pour ce qui m'est arrivé; je connais trop bien le proverbe : O malheur, je te salue si tu viens seul!

Tout en disant ces mots, il cheminait, et fit à peu près une demi-lieue sans pouvoir trouver le bout du souterrain. Benengeli le laisse dans cette pénible recherche pour revenir à Don Quichotte.

Notre héros, fatigué de sa longue oisiveté, songeait, comme nous l'avons dit, à prendre congé de ses hôtes. Il allait dans cette intention se promener chaque matin sur le vigoureux Rossinante, afin de le remettre en haleine. Ce même jour, en galopant, il arriva jusqu'au bord d'un trou, dans lequel il serait tombé s'il n'eût prompte-

ment retenu les rênes. Comme il avançait la tête pour considérer cette cavité, il entend des cris sous la terre, écoute plus attentivement, et distingue ces tristes paroles : N'y a-t-il personne là-haut? quelque bon chrétien, quelque chevalier charitable, n'aura-t-il point pitié d'un pauvre gouverneur tombé dans un précipice? Don Quichotte, surpris et troublé, crut reconnaître la voix de son écuyer : Qui se plaint là-bas? cria-t-il; réponds, dis-moi qui tu es.— Eh! qui pourrait-ce être, sinon Sancho, gouverneur, pour ses péchés, de l'île de Barataria, auparavant écuyer du fameux chevalier errant Don Quichotte de la Manche? Ces paroles augmentèrent la surprise de Don Quichotte; il s'imagina que Sancho était mort, et que son ame revenait pour lui demander des prières. Ami, répond-il, si, comme je le pense, tu souffres dans le purgatoire, tu n'as qu'à me dire ce que je dois faire pour soulager tes tourmens, je suis bon catholique, et je fais de plus profession de secourir les malheureux. — Cela étant, monseigneur, vous êtes mon maître Don Quichotte; ayez pitié de votre malheureux écuyer Sancho, qui n'est pas dans le purgatoire, qui n'est pas même mort, à ce qu'il croit, mais qui, après avoir quitté son gouvernement pour des raisons trop longues à vous dire, est tombé

dans une fondrière, où il est depuis hier au soir, avec son âne que voilà, et qui peut certifier s'il ment.

L'âne aussitôt, comme s'il eût entendu son maître, se mit à braire de toutes ses forces. Je n'en doute point, je n'en doute point, s'écria Don Quichotte ému, je reconnais les deux voix. Attends, mon ami, je vais au château chercher du secours.

Notre héros part, et va raconter au duc et à la duchesse l'accident de son écuyer. Ceux-ci ne furent pas peu surpris d'apprendre qu'il avait abandonné son gouvernement. Ils envoyèrent sur-le-champ beaucoup de monde avec des outils et des cordes à ce souterrain, connu dans le pays depuis des siècles. On vint à bout, à force de travail, de retirer Sancho et son âne. Un étudiant qui se trouvait là, dit, en voyant l'écuyer pâle, tremblant, demi-mort de faim : Voilà comment tous les mauvais gouverneurs devraient sortir de leurs gouvernemens. Frère, répondit Sancho, je n'ai gouverné que huit ou dix jours : pendant ce temps les médecins m'ont empêché de manger, les ennemis m'ont brisé les os, et je n'ai pas touché un maravédis; je ne méritais donc pas de sortir ainsi de ma place. Mais l'homme propose, Dieu dispose, et les médisans babillent.

Il faut les laisser babiller, se soumettre au sort, et ne jamais dire : Fontaine, je ne boirai pas de ton eau.

Le trajet était court jusqu'au château. Sancho, à son arrivée, environné de tous les gens de la maison, alla se mettre à genoux devant le duc, qui l'attendait dans une galerie avec la duchesse. Votre grandeur, lui dit-il, sans que je l'eusse mérité, m'a donné le gouvernement de l'île de Barataria : je me suis acquitté de mon mieux de cette pénible charge; c'est à ceux qui m'ont vu agir à vous dire si ce mieux est bien : ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai fait des lois nouvelles, rendu des ordonnances, jugé des procès, et toujours à jeun, grace au docteur Pedro Recio, natif de Tirtea Fuera, médecin gagé chèrement pour faire mourir de faim les gouverneurs. Les ennemis sont entrés dans l'île pendant la nuit; plusieurs personnes m'ont assuré que c'était moi qui les avais vaincus ; je le veux bien, et je demande à Dieu de ne jamais recevoir d'autre mal que celui que je leur ai fait. Tandis que je les battais, j'ai réfléchi aux inconvéniens de la grandeur, aux pénibles devoirs qu'elle impose, et j'ai pensé que ce poids était trop lourd pour mes épaules. En conséquence, avant que le gouvernement me laissât, j'ai laissé le gouvernement;

et hier matin j'ai quitté l'île, que vous retrouverez avec les mêmes rues, les mêmes maisons, les mêmes toits qu'elle avait lorsque vous me l'avez confiée. J'en suis sorti comme j'y étais entré, n'emportant rien que mon âne, qui a eu le malheur de tomber avec moi dans une fondrière, où nous serions encore sans monseigneur Don Quichotte. Ainsi donc madame la duchesse, voici votre gouverneur revenu à vos pieds qu'il baise, et revenu surtout de l'idée que les gouvernemens soient faits pour lui. Je n'en veux plus ; je vous remercie : je me remets paisiblement au service de mon ancien maître, auprès de qui, si quelquefois j'éprouve de petits accidens, je trouve du moins de la joie, du pain et de l'amitié.

Tel fut le discours de Sancho, que Don Quichotte lui-même applaudit, après avoir craint d'abord qu'il ne lui échappât quelque sottise. Le duc l'embrassa tendrement, et l'assura qu'il était fâché de le voir renoncer si vite au métier de gouverneur, mais qu'il allait s'occuper de lui donner une autre place moins difficile et plus lucrative. La duchesse voulut aussi embrasser son ancien ami, et donna l'ordre à son maître d'hôtel que les soins les plus attentifs le consolassent de ses disgraces.

CHAPITRE XLVII.

Départ de Don Quichotte de chez la duchesse.

NOTRE héros, charmé dans le fond de son cœur du retour de son écuyer, résolut de ne plus différer à se remettre en campagne. Depuis longtemps il se reprochait de perdre dans la mollesse un temps dont il devait compte à la renommée. Il alla donc prendre congé du duc et de la duchesse, et leur annonça son départ pour le lendemain matin. On lui témoigna les plus vifs regrets. La duchesse remit à Sancho les lettres de son épouse Thérèse; Sancho ne put les lire sans pleurer : Hélas! dit-il, qui aurait pensé que les belles espérances de ma femme, en apprenant que j'étais gouverneur, aboutiraient à me voir retourner avec monseigneur Don Quichotte chercher les tristes aventures! Je suis bien aise du moins que ma Thérèse ait envoyé des glands à madame la duchesse; si elle ne l'avait pas fait, je ne le lui aurais point pardonné. C'est souvent un petit présent qui prouve une grande reconnaissance. La

duchesse, sensible au bon cœur de Sancho, lui fit de tendres adieux, lui recommanda de s'adresser à elle, si jamais elle pouvait lui être utile, et souhaita autant de gloire que de bonheur au chevalier de la Manche.

Le lendemain, Don Quichotte, couvert de ses armes, et monté sur Rossinante, parut dans la cour du château. Son écuyer, près de lui, sur son âne, montrait un visage assez satisfait, et ce n'était pas sans motifs. L'intendant, d'après les ordres de la duchesse, était venu lui porter en secret une bourse de deux cents écus d'or, que notre écuyer avait baisée et serrée dans son sein. Tous les habitans du château étaient aux balcons, aux croisées, tous saluaient les deux héros. La duchesse, au milieu de ses femmes, leur répétait adieu, lorsque la jeune Altizidore paraît tout à coup à une fenêtre, les cheveux épars, le visage pâle; et fixant sur le chevalier des regards pleins d'amour et de larmes, se met à chanter ces paroles :

Tu fuis, cruel, et j'expire :
Pardonne à ma faible voix,
D'oser encore te redire
Ce qu'elle a dit tant de fois.
Rassure ton ame émue,
Regarde-moi sans frémir :
On doit supporter la vue
De ceux que l'on fait mourir.

Je t'aimai sans être aimée,
Jamais je n'en eus l'espoir;
Mais à mon ame charmée
Il suffisait de te voir.
Hélas ! ta seule présence
Suspendait tous mes tourmens ;
Je ne comptais d'existence
Que ces rapides momens.

Reçois du moins sans colère
Les adieux de l'amitié;
Trembles-tu que ma misère
T'inspire de la pitié?
Non, non, tu n'as rien à craindre
En m'accordant un regard :
Va, je ne suis point à plaindre,
Je meurs avant ton départ.

A ces derniers mots, Altizidore tombe évanouie entre les bras de ses compagnes. Don Quichotte, pendant tout le temps qu'elle avait chanté, était demeuré muet, immobile, les yeux attachés à la terre. Lorsqu'il la vit se trouver mal, il se contenta de regarder le ciel, salua tristement la duchesse, et se préparait à partir, lorsque le duc accourt et l'arrête; Seigneur chevalier, lui dit-il, quelque vif qu'ait été pour moi le plaisir de vous recevoir, je me le serais interdit si j'avais prévu que le prix de mon amitié serait de faire mourir les jeunes demoiselles de mon

château. Je ne vous cache même point que je me crois presque obligé de vous demander raison, la lance à la main, de votre barbarie pour Altizidore. A Dieu ne plaise, répond gravement notre héros, que je tire jamais mon épée contre un chevalier que j'honore et chéris comme un bienfaiteur! Je ne puis oublier ce que je vous dois; mais n'exigez pas que j'oublie ce que je dois à la souveraine de mes pensées. Je plains les maux d'Altizidore; n'en demandez pas plus, seigneur, et laissez-moi quitter ces lieux avec mon ancienne innocence.

Oui, oui, s'écria la duchesse, partez, partez, phénix des amans, modèle des cœurs fidèles; allez retrouver la seule beauté digne d'une si rare constance. Puisse-t-elle bientôt être désenchantée par les soins de l'aimable Sancho! puisse-t-elle vous récompenser de tout ce que vous faites pour elle!

Don Quichotte à ce discours baissa la tête en poussant un soupir, tourna la bride de Rossinante, et, suivi de son écuyer, prit la route de Saragosse.

CHAPITRE XLVIII.

Comment les aventures se multiplièrent sous les pas de notre héros.

Aussitôt que Don Quichotte se vit en rase campagne, maître de poursuivre ses glorieux desseins, il sentit naître dans son ame une force, une ardeur nouvelle, et se tournant vers son écuyer : Ami, dit-il, dans l'univers il n'est qu'un seul bien digne des efforts, des travaux de l'amour des hommes : ce bien, c'est la liberté. Tous les trésors qu'enferme la terre, tous ceux que possède la mer, toutes les jouissances que promet la fortune, tous les plaisirs qu'inventa la mollesse ne peuvent être comparés à cette liberté précieuse, pour laquelle le mortel qui pense expose sans cesse ses jours et les sacrifie avec joie, Je te dis ceci, Sancho, pour que tu ne sois pas surpris de l'aveu que je vais te faire. Tu fus témoin des soins, des hommages, des respects que l'on m'a prodigués dans le château d'où nous sortons, de l'abondance, de la grandeur que l'on y voyait régner : eh bien ! dans ces banquets magnifiques,

où les breuvages délicieux, où les mets les plus délicats se succédaient, se variaient sans cesse, rien ne réveillait mon goût, rien ne flattait mes désirs. Je n'étais pas libre : je me sentais dans la dépendance du possesseur des biens que l'on m'offrait; et ma juste reconnaissance, sans être un fardeau pour mon ame, était une chaîne pour mon esprit. Oh! qu'il est heureux l'homme laborieux qui mange en paix le pain qu'il a gagné, sans avoir à remercier d'autre bienfaiteur que le ciel!

Monsieur, répondit l'écuyer, ce que vous dites est fort beau : cependant vous me permettrez d'être bien aise de ce que l'intendant de madame la duchesse est venu me remettre de sa part deux cents écus d'or dans une bourse, que je porte ici sur mon estomac comme un excellent cordial, un admirable confortatif, qui vous sauvera quelque jour la vie. Vous pouvez vous tranquilliser sur le malheur d'habiter des châteaux où l'on nous traite trop bien : ces châteaux-là ne sont pas communs : tandis qu'il y a dans le monde une infinité d'hôtelleries où l'on est roué de coups. Changeons de propos, s'il vous plaît, et parlons de cette Altizidore, qui sans doute est morte à l'heure qu'il est. Pardi! vous avez été terriblement cruel pour elle : j'avoue que si elle

m'avait conté la moitié de ce qu'elle vous a dit, je n'aurais pas fait tant de façons. Je ne puis vous comprendre, monsieur; et ce que je comprends encore moins, c'est que cette pauvre fille se soit amourachée de vous au point d'en perdre ainsi la vie; car enfin, quand je vous regarde depuis la tête jusqu'aux pieds, je ne vois point ce qui a pu la rendre si folle : vous n'êtes point beau, monsieur; et l'on m'a dit que presque toujours l'amour se prenait par les yeux. — Je conviens avec toi, Sancho, que la beauté fait naître l'amour; mais il est deux espèces de beauté, celle du corps, et celle de l'ame : celle-ci, qui n'est autre chose que la réunion des vertus, de l'esprit, de la politesse, ne se trouve pas toujours réunie à la beauté de la figure; mais elle n'en est pas moins aimable; elle se fait même aimer plus long-temps. A présent tu dois comprendre la passion d'Altizidore.

En s'entretenant ainsi, nos voyageurs entrèrent dans un bois peu éloigné de la grande route. A peine eurent-ils fait quelques pas, que Don Quichotte se trouva pris dans des filets de soie verte tendus avec art sous le feuillage. Sancho, dit-il, ou je suis bien trompé, ou voici une des plus grandes aventures qui me soient encore arrivées : les magiciens, mes persécuteurs, ont

imaginé sûrement de m'arrêter dans ces filets; mais fussent-ils l'ouvrage de Vulcain, fussent-ils les mêmes que fabriqua ce dieu jaloux pour surprendre Mars et Vénus, cette main va bientôt les rompre.

A ces mots, tirant son épée, il se disposait à briser les filets, lorsqu'il voit paraître deux jeunes bergères, dont l'air, la démarche, les riches habits, n'annonçaient pas de simples paysannes : leurs blonds cheveux tombaient en longues tresses sur leurs épaules; leurs têtes étaient couronnées d'amaranthe et de laurier; et la douceur, la politesse, se peignaient sur leurs beaux visages, qui n'annonçaient que quinze ou seize ans.

Arrêtez, seigneur chevalier, dit l'une d'elles, ne brisez point des filets qui ne sont pas un piége pour vous : nos innocens plaisirs ne nuisent à personne. Ici, sous des tentes dressées au milieu des bois, se réunissent tous les ans, pour passer ensemble les plus beaux jours, plusieurs familles heureuses, habitantes d'un bourg voisin; ici les époux, les parens, les amis, les vieillards eux-mêmes, vêtus en bergers, portant la houlette, retracent une douce image de la vie pastorale : nous parcourons en liberté ces bocages, ces prés fleuris, cette campagne délicieuse; nous lisons au bord des fontaines les belles

églogues de Garcilasso et de Camoëns; souvent nous les représentons, et nous jouissons à la fois des beautés de la nature, du charme de la poésie, et des douceurs de l'amitié. Hier, pour varier nos plaisirs, nous avons tendu ces filets, où nous espérons prendre des oiseaux. Daignez assister à nos jeux, daignez vous reposer sous nos tentes; la franchise et la gaîté vous y recevront : dans la nouvelle Arcardie que nous avons ici formée, nous nous trouvons heureux d'exercer les devoirs de l'hospitalité.

Mesdames, répond le héros, lorsque le jeune Actéon surprit au bain la déesse des bois, il ne fut ni plus étonné ni plus ébloui que je ne le suis : votre présence, vos discours, vos occupations, vos offres polies, tout m'inspire un doux respect mêlé d'une vive reconnaissance. Plutôt que de briser l'instrument de vos plaisirs, j'aimerais mieux, si vos filets couvraient la face de la terre, aller chercher un monde nouveau pour m'y frayer un chemin. Ces paroles, dans une autre bouche, pourraient ressembler à de l'exagération; mais elles deviendront bien simples quand vous saurez que celui qui vous parle est Don Quichotte de la Manche. Ah! mon amie, s'écria alors la bergère qui n'avait encore rien dit, quelle est notre félicité! le chevalier que nous voyons est

le modèle de la valeur, de la galanterie, de l'amour fidèle. J'ai lu, je sais par cœur, son admirable histoire ; et je gagerais que cet homme que nous voyons derrière lui est le bon Sancho Pança, le plus spirituel et le plus aimable des écuyers. C'est tout comme vous le dites, répond Sancho; c'est moi qui suis moi, et voilà mon maître. Ma chère amie, ajouta la bergère, supplions ces deux voyageurs de s'arrêter ici quelques instans. Nos parens, nos compagnes, seront ravis de voir, de connaître l'illustre amant de cette Dulcinée dont la beauté si célèbre n'a jamais pu trouver d'égale. Elle en trouve peut-être aujourd'hui, répond Don Quichotte avec un sourire. Je vous rends grace de tant de bontés dont je ne profiterai point: je dois continuer ma route; ma profession m'interdit le repos.

Dans ce moment arrivèrent plusieurs bergers, frères, amis des deux bergères. Instruits par elles que ce héros était le fameux Don Quichotte, dont ils avaient lu les grandes actions, ils le supplièrent de nouveau de venir au moins dîner sous leurs tentes. Notre chevalier le promit; et la chasse ayant aussitôt commencé, une foule d'oiseaux, effrayés par les cris, par la bruyante joie des chasseurs, vint se prendre dans les filets. Tout le monde arriva; une trentaine de

bergers et de bergères se réunirent autour de Don Quichotte, dont on sut à peine le nom, qu'il devint l'objet de tous les hommages.

On le conduisit aux tentes: la table était mise, et le dîner prêt. On lui donna la place d'honneur: Sancho se tint derrière lui. La plus aimable conversation anima bientôt le repas. Don Quichotte qui parlait de tout avec son esprit ordinaire, surprit et charma ses convives. La confiance s'étant établie, un d'entre eux osa lui dire ces mots:

Seigneur, je ne puis vous cacher que je n'ai pas été content de la seconde partie de votre histoire, qu'un Aragonais vient de publier. Cet auteur semble n'avoir usurpé votre nom que pour obscurcir votre gloire: il vous donne un caractère tout différent de celui qui vous a fait tant admirer; il met dans votre bouche les choses les plus communes, et ose dire que vous avez cessé d'aimer l'adorable Dulcinée. Cela est faux, s'écria Don Quichotte avec colère: quiconque a proféré cette calomnie en a menti par sa gorge, et je le lui prouverai à pied et à cheval, avec les armes qu'il voudra choisir. J'ai aimé, j'aime, j'aimerai toujours l'incomparable Dulcinée: autant elle l'emporte en attraits sur toutes les beautés du monde, autant ce cœur dont elle est souveraine, l'emporte en constance sur tous les cœurs.

— Nous n'en doutons point, seigneur chevalier; mais ce n'est pas la seule faute qu'ait commise cet Aragonais; il tombe dans des méprises si grossières, qu'il appelle la femme de Sancho Pança Marie Guttières, et non pas Thérèse.

Ah! par ma foi! interrompit Sancho, voilà un historien bien instruit! Cela me donne une belle idée de la manière dont il m'aura barbouillé. Je ne puis vous rassurer là-dessus, reprit alors le convive; car, dans cette seconde partie, vous êtes partout représenté comme un gourmand, un ivrogne, un détestable bouffon, occupé sans cesse de manger, de boire, ou de faire des plaisanteries basses. Sainte Marie! interrompit l'écuyer, si je tenais cet historien, je lui apprendrais à déshonorer ainsi des gens qu'il ne connaît pas. Vous pouvez m'en croire, messieurs, il n'est dans le monde qu'un vrai Don Quichotte et un vrai Sancho; ce sont ceux que vous voyez : l'un, vaillant, amoureux, fidèle, rempli de sagesse et d'esprit; l'autre, simple, bon, ingénu, disant souvent des choses de sens, et quelquefois aussi le mot pour rire. Vous me le persuadez, reprit le convive, et vous m'indignez davantage contre le mauvais écrivain qui vous a défiguré. Enfin, je n'ose vous dire qu'il a poussé la malignité jusqu'à raconter que le fameux Don Quichotte avait été

le jouet et la risée de la populace dans les joutes de Sarragosse.

Eh bien! s'écrie alors notre héros, j'étais en chemin pour m'y rendre; mais afin que le mensonge de cet impudent auteur soit plus manifeste aux yeux de l'univers, je fais le serment de ne jamais mettre le pied dans la capitale de l'Aragon. Au surplus, c'est nous occuper trop long-temps d'un écrivain qui ne mérite que l'oubli : permettez-moi de vous entretenir d'un sujet plus digne de vous, et de vous confier un projet que m'inspire la reconnaissance. Je veux tout à l'heure monter à cheval, me placer sur la grande route, et là, soutenir contre tout venant, pendant deux soleils entiers, qu'il n'est personne dans l'univers, la seule Dulcinée exceptée, que l'on puisse comparer à ces aimables bergères pour les graces et la politesse.

Aussitôt, et sans attendre de réponse, notre héros sort de table, court monter sur Rossinante, et, suivi de Sancho sur son âne, et de la troupe de pasteurs qui voulaient voir la fin de cette aventure, il va se planter au milieu de la route, et trois fois il crie, d'une voix de tonnerre, que tous les passans, tous les voyageurs, se préparassent à faire l'aveu de ce qu'il avait avancé.

Personne ne répondit, car il ne fut entendu

de personne; mais, quelques instans après, on vit venir dans le chemin des hommes à cheval, à pied, armés de longs bâtons ferrés, et conduisant un troupeau d'animaux qui faisaient voler au loin la poussière. Les bergères les eurent à peine distingués qu'elles se retirèrent avec effroi. Le seul Don Quichotte, inaccessible à la crainte, s'affermit sur la selle, et demeure à sa place. Sancho se couvre le mieux qu'il peut de la croupe de Rossinante. Le troupeau s'avance, et l'un de ceux qui le guidaient se met à crier : Range-toi donc, si tu ne veux pas que ces taureaux te mettent en pièces. Vraiment! répond le chevalier, c'est bien à moi que les taureaux font peur! Quand ils seraient de Xarama, ce bras saura les arrêter, jusqu'à ce que vous ayez confessé que les bergères de ce bocage...

Il n'acheva point; les taureaux interrompirent son discours, en jetant par terre et le héros et son cheval, et l'écuyer et son âne. Ils leur passèrent à tous deux sur le corps sans seulement les regarder; et lorsque nos aventuriers se relevèrent, les taureaux étaient déjà loin. Don Quichotte, tout en boîtant, eut beau courir après eux, les traiter de lâches, de Malandrins, aucun ne retourna la tête. Sancho, dans un profond silence, fit relever l'âne et Rossinante, les amena douce-

ment à son maître qui, honteux et désespéré du triste succès de son entreprise, ne voulut point reparaître devant les bergères de l'Arcadie, et continua son chemin sans dire un mot à son écuyer.

CHAPITRE XLIX.

Grave différend de Don Quichotte et de Sancho.

Nos voyageurs gagnèrent un petit bois, dans lequel une fontaine claire serpentait sur un vert gazon. Ils s'arrêtèrent au bord de cette eau, rafraîchirent leurs mains, leurs visages; et, laissant paître l'âne et Rossinante, ils se couchèrent sur l'herbe tendre. Sancho, toujours en silence, alla chercher les provisions dont il avait rempli le bissac, vint les placer devant Don Quichotte, et, n'osant pas y toucher le premier, il les regardait tristement, reportait ensuite les yeux sur son maître, et poussait de profonds soupirs.

Mange, mange, lui dit Don Quichotte, tes chagrins s'apaisent en mangeant; la mort seule peut calmer les miens. Cette mort est l'unique objet de mes vœux, lorsque je songe que ce Don Quichotte, dont tout l'univers lit l'histoire et dont les exploits ont lassé les cent bouches de la renommée, ce chevalier respecté des princes, favori des dames, idole des belles, vient de se voir,

au moment où il attendait de nouveaux triomphes, foulé aux pieds d'immondes animaux. C'en est fait, ami, je ne puis soutenir tant de honte; et puisque la douleur ne suffit point pour cesser de vivre, je veux que la faim termine mes jours.

Ah! monsieur, que dites-vous là? répondit Sancho, tout en profitant de la permission de souper; la plus affreuse des morts est celle dont vous parlez : d'ailleurs, l'accident qui nous est arrivé ressemble si fort à tant d'autres dont nous sommes bien revenus, que je ne vois pas pourquoi vous ne les supporteriez pas avec votre courage ordinaire. Croyez-moi, mangez un petit morceau; dormez ensuite sur cette herbe fraîche; je vous promets qu'en vous réveillant vous vous trouverez beaucoup mieux. — Mon ami Sancho, ce remède ne me soulagera guère; mais il dépendrait de toi d'adoucir beaucoup mes tourmens. — Vous n'avez qu'à dire, monsieur, que faut-il faire? — Te rappeler tes promesses, t'éloigner de quelques pas, et, profitant du calme de la nuit, du beau temps qu'il fait, de la position où nous sommes, te donner, de bonne amitié, trois ou quatre cents coups d'étrivières, à compte sur les trois mille et tant nécessaires pour désenchanter la malheureuse Dulcinée. Voilà, voilà, je l'avoue, la seule consolation dont soit susceptible mon

cœur affligé. — Je suis fâché, monsieur, que ce soit la seule, par la raison que ce que vous demandez mérite de longues réflexions. On ne se décide pas tout d'un coup à se donner ainsi des coups de fouet; cela vaut la peine d'y songer. Commençons par dormir; nous verrons ensuite. Une bonne nuit porte conseil; il y a bien des heures dans un jour; et, d'après mon zèle pour vous et pour madame Dulcinée, je ne serais pas surpris qu'un de ces matins vous ne me trouvassiez criblé de coups de fouet en l'honneur de cette pauvre dame. Ne disons rien jusque là; l'impatience gâte tout.

Après ces mots, notre écuyer acheva tranquillement de souper, et, souhaitant le bonsoir à son maître, s'endormit sur l'herbe d'un profond sommeil. Don Quichotte, qui ne pouvait dormir, et qui réfléchissait avec douleur au peu d'empressement que témoignait Sancho pour désenchanter Dulcinée, conclut qu'il était nécessaire d'aider un peu l'accomplissement de l'oracle de Merlin, qui jamais sans cela ne s'accomplirait. Oui, disait-il en lui-même, Alexandre coupa le nœud qu'il ne pouvait délier : je dois imiter Alexandre, et puisque le paresseux Sancho a poussé la négligence jusqu'à ne se donner encore que cinq coups de fouet sur les trois mille trois cents qu'on

exige, c'est à moi de les lui appliquer, parce que, d'une manière ou d'une autre, il faut que mon amante soit délivrée.

Cela dit, Don Quichotte se lève, va prendre le bridon de Rossinante, l'ajuste à sa manière en deux ou trois doubles, revient doucement vers Sancho, et commençait à détacher ses chausses, lorsque notre écuyer, se réveillant, se mit à crier: Qui va là, et que veut-on à mes chausses?—C'est moi, mon ami, répond Don Quichotte; ne crains rien, je veux seulement réparer ta négligence, acquitter tes anciennes dettes, et t'épargner la peine de te fustiger. Dulcinée languit, mon enfant, ton pauvre maître se meurt : laisse-moi faire, dans une heure au plus nous serons tous satisfaits. — Non, de par tous les diables, monsieur! et je prie votre seigneurie de se tenir en repos. Vous n'avez pas oublié que c'est moi qui dois faire la pénitence volontairement et de mon plein gré; or, dans cet instant, je ne me sens point la plus petite fantaisie de me donner des coups d'étrivières; attendez, s'il vous plaît, que l'envie m'en prenne.— Oh! je suis lassé de tant de délais; je te connais; tu as le cœur dur et la peau tendre; nous n'en finirions jamais si je ne m'en mêlais pas.

Il saisit alors l'écuyer, et veut de force accom-

plir l'oracle. Sancho, qu'il oblige à se défendre, se dresse sur ses pieds, embrasse son maître, lui donne le croc-en-jambe, et tombe par terre avec lui; mais Don Quichotte était dessous, et l'écuyer lui tenait les mains. Comment, traître! lui disait le héros, tu oses attaquer ton seigneur, ton maître, celui qui te donne du pain! Ce n'est pas moi qui attaque, répondait Sancho, je respecte, j'aime mon seigneur; mais je ne veux pas qu'il me fouette. Promettez-moi de ne plus venir me surprendre quand je dors, et sur-le-champ je vous laisse libre. Don Quichotte le promit, le jura par Dulcinée. Aussitôt l'écuyer se lève, s'éloigne de quelques pas, et sans entrer en explication, s'enfonce dans le fort du bois pour continuer son sommeil.

CHAPITRE L.

Étrange rencontre que font nos héros.

Le lendemain de cette aventure, Don Quichotte se remit en route; et résolu, pour faire mentir le mauvais historien dont il avait à se plaindre, de s'éloigner de Saragosse, il suivit, pendant six jours, le droit chemin de Barcelonne. Au bout de ce temps, il s'égara dans une grande forêt, où, selon leur coutume, l'écuyer et le maître passèrent la nuit sous des arbres. Comme ils s'éveillaient le matin, ils ne furent pas peu surpris de se voir tout à coup environnés par une quarantaine d'hommes bien armés et mal vêtus, qui leur dirent en catalan de ne pas bouger de leur place, et d'attendre le capitaine. Don Quichotte était à pied, loin de sa lance, de son écu, de son cheval débridé, en un mot, sans aucun moyen de défense; il baissa tristement la tête, et croisa ses vaillantes mains. Sancho fit de même, et se contenta de regarder en soupirant la prestesse avec laquelle ces messieurs vidaient son bissac; il trem-

bla pour ses écus d'or, qu'il portait toujours par dessous sa chemise, bien serrés contre sa peau; précaution qui n'eût pas servi de grand'chose avec des gens aussi habiles à trouver ce qu'ils cherchaient. Mais par bonheur le temps leur manqua : le capitaine parut.

C'était un homme de trente-cinq ans à peu près, fort, vigoureux, brun de visage, d'une taille médiocre, mais bien prise, d'une physionomie sévère mais franche; il était couvert d'une cotte de maille, portait à sa ceinture quatre pistolets, et montait un cheval superbe. A son arrivée, il aperçoit ses gens prêts à dépouiller Sancho : il se hâte de leur faire un simple signe des yeux, et l'écuyer demeura libre. Le capitaine, promenant ses regards surpris sur cette lance, ce bouclier, qu'il voit appuyés contre un arbre, sur cette figure cuirassée, si longue, si maigre, si triste, s'approche de Don Quichotte, et lui dit : Ne t'afflige pas, mon ami, tu n'es pas tombé dans des mains cruelles, mais dans celles de Roque Guinart. O brave Roque, répond le héros, ce n'est pas d'être en ton pouvoir que tu me vois affligé, c'est d'avoir pu oublier un moment cette continuelle vigilance, première loi, premier devoir de la chevalerie errante que j'ai l'honneur de professer. Apprends, apprends, illustre Roque, que

si tes soldats ne m'avaient pas surpris loin de ma lance et de mon coursier, il en eût couté bien du sang avant de faire captif Don Quichotte.

Roque Guinart, à ce nom qui lui était bien connu, sentit une secrète joie de rencontrer cet homme célèbre dont on parlait dans toute l'Espagne ; il le considéra quelques istans : Valeureux chevalier, dit-il, ne regardez pas comme un si grand malheur le hasard qui vous amène dans ces bois; souvent l'on trouve des amis parmi ceux dont on se défiait. Je vous demande du moins de ne me juger qu'après m'avoir connu; et j'ordonne, en attendant, que l'on vous rende sur l'heure, ainsi qu'à votre écuyer, tout ce que l'on a pu vous prendre.

A l'instant même les brigands s'empressèrent de restituer, à Sancho son bissac, ses provisions, sans qu'il manquât la moindre chose. Don Quichotte reprit ses armes, et se préparait à remercier le généreux capitaine, lorsqu'il vit apporter, au milieu du cercle formé par la troupe de Roque, les habits, les bijoux, l'argent, fruit de la dernière expédition de ces messieurs. Le capitaine en fit le partage avec une si grande exactitude, une égalité si scrupuleuse, que personne n'eut à se plaindre, et personne ne se plaignit; chacun satisfait de son lot, ne jeta pas même les

yeux sur celui de son compagnon. Sancho, frappé de ce spectacle, ne put s'empêcher, en joignant les mains, de dire d'une voix assez haute : Il faut que la justice soit une bien bonne chose, puisque les larrons eux-mêmes ne peuvent pas s'en passer! Il avait à peine achevé ces paroles, qu'un des brigands le coucha en joue de son arquebuse; et si Roque ne l'eût arrêté par un cri, c'en était fait, le pauvre Sancho ne moralisait de sa vie. Pâle et tremblant de frayeur, il se promit de ne plus faire de réflexions, et se condamna lui-même à un silence continuel pendant tout le temps qu'il serait avec les écuyers de Roque Guinart.

La troupe allait se séparer pour se rendre aux différens postes, lorsqu'une des sentinelles vint avertir qu'une compagnie nombreuse paraissait sur le grand chemin. Dis-moi, lui demanda Roque, si ce sont de ceux qui nous cherchent ou de ceux que nous cherchons. — De ceux que nous cherchons, capitaine. Allez donc tous, amenez-les moi, mais sans leur faire de mal. Ces brigands volent à cet ordre, et Roque Guinart, demeuré seul, dit à Don Quichotte, ces mots :

Vous êtes surpris, seigneur, de l'étrange vie que j'ai embrassée; si j'étais mieux connu de vous, vous le seriez davantage. Vous voyez en

moi un exemple terrible de la violence des passions, des affreux excès où elles peuvent conduire. J'étais né doux, sensible, bon; mon ame ardente et loyale était faite pour la vertu; je la cherchais, je l'adorais; et mon aveugle confiance la supposait toujours dans les autres. Que j'ai payé cher cette erreur! Des hommes cruels, des hommes atroces, m'ont outragé, m'ont trahi, se sont fait un jeu barbare d'enfoncer le poignard de la perfidie dans les endroits les plus douloureux de mon cœur. La honte de me voir trompé, le besoin, la soif d'une juste vengeance, me firent franchir la première borne qui nous sépare du chemin du crime; une fois dans cet affreux chemin, aucun effort n'a pu m'arrêter, j'ai couru sur une pente irrésistible, je suis tombé d'abîme en abîme, et j'en suis venu enfin jusqu'à l'exécrable horreur de commander à des brigands. J'en gémis, seigneur, c'est en vain: je sens trop qu'il n'est plus en mon pouvoir de revenir à la vertu.

Vous vous trompez, répond Don Quichotte, tant qu'on la regrette, elle n'est pas perdue. Dans les plus graves maladies, aussitôt que le mal est connu, l'on espère la guérison; vous connaissez votre mal, il ne s'agit que d'appliquer les remèdes; et dans le ciel il est un médecin toujours prêt à

les fournir, quand on les demande de bonne foi. Il ne tiendrait qu'à vous, seigneur Roque, d'accélérer ce moment, je vous indiquerai, si vous voulez, un moyen sûr et facile, non seulement de sortir du précipice où vous êtes, mais d'arriver, en très peu de temps, au plus haut degré de perfection. Faites-vous chevalier errant : je serai votre parrain ; les fatigues et les travaux que vous aurez à souffrir seront une pénitence de vos premières erreurs, et votre force, votre courage, toutes les qualités qui vous restent, tourneront au profit de l'humanité.

Le capitaine sourit de ces dernières paroles. Dans le moment sa troupe revint, amenant deux voyageurs à cheval, deux pèlerins à pied, un carrosse plein de femmes, et beaucoup de domestiques. Les brigands firent un grand cercle, au milieu duquel ces infortunés attendaient en silence leur sort. Qui êtes-vous? leur demanda Roque : répondez-moi les uns après les autres, et déclarez franchement la quantité d'argent que vous avez. Nous sommes, dit un des voyageurs, deux capitaines d'infanterie; nous allions nous embarquer à Barcelonne pour rejoindre nos régimens à Naples : deux ou trois cents écus composent toute notre richesse; et c'était beaucoup pour des soldats. Quant à nous, reprirent les

pèlerins, nos coquilles et nos bourdons vous disent assez notre qualité : nous étions en chemin pour Rome; et nous avons au plus soixante réaux. Les dames de la voiture étaient si tremblantes qu'elles ne pouvaient parler. Un de leurs domestiques déclara que c'était dona Guiomar de Quignones, épouse du régent de Naples, qui voyageait avec sa petite fille, une demoiselle et une duègne : nous l'accompagnons, ajouta-t-il au nombre de six domestiques, et l'argent de notre maîtresse peut se monter à six cents écus. Cela suffit reprit Roque : il s'agit de faire nos comptes. Vous, messieurs les capitaines, vous ne refuserez sûrement pas de me prêter soixante écus; madame la régente m'en prêtera cent. Je vous demande pardon de vous emprunter aussi librement cette somme; mais chacun vit de son métier, et mes soldats n'ont pas d'autre paye. De mon côté, je vais vous signer un sauf-conduit avec lequel vous pourrez continuer en sûreté votre voyage, quand même vous rencontreriez quelque détachement de mon armée. Cela vous convient-il, messieurs, et trouvez-vous que j'exige trop? Les capitaines se confondirent en actions de graces : la régente voulait descendre de voiture pour remercier le généreux Roque; les seuls pèlerins pleuraient. Roque, après

avoir reçu l'argent, se retourne vers sa troupe : Vous êtes, dit-il, soixante et dix, et voici cent soixante écus. Après en avoir pris deux chacun, il en restera vingt : je vous demande, mes amis, d'en donner dix à ces deux pèlerins, et les dix autres à l'écuyer du seigneur Don Quichotte pour qu'il dise du bien de nous.

En achevant ces paroles, il partage ainsi la somme ; et tirant de sa poche une plume et de l'encre, il se met à écrire un sauf-conduit. Tandis qu'il écrivait, un des brigands peu satisfait de cette libéralité, dit dans son jargon catalan : Notre capitaine serait beaucoup mieux avec les moines qu'avec nous ; quand il veut faire le généreux, il faudrait du moins que ce fût de sa bourse. Roque l'entend, et, quittant sa plume, tire son épée, fend la tête au raisonneur, achève ensuite le sauf-conduit, qu'il donne à madame la régente, et leur souhaite à tous un heureux voyage.

Aucun des brigands n'osa dire un mot. Sancho plus tremblant que jamais, pressait tout bas son maître de partir ; mais Roque le supplia de lui donner encore quelques instans, et notre héros ne s'y refusa point. Roque en profita pour écrire à quelques amis qu'il avait à Barcelonne, afin de les prévenir que le fameux Don Quichotte et son

illustre écuyer Sancho arriveraient tel jour dans cette cité. La lettre fut portée par un des brigands déguisé en laboureur ; et lorsque le brave Roque fut certain qu'elle avait été remise, il guida lui-même nos deux héros par des chemins détournés jusqu'à la vue de Barcelonne. Là, il leur renouvela les offres, les assurances de son amitié, les embrassa tendrement, et les quitta, non sans peine, pour s'en retourner dans ses bois.

CHAPITRE LI.

Réception de notre héros à Barcelonne, et son entretien avec la tête enchantée.

C'ÉTAIT le jour de la Saint-Jean. L'aurore qui venait de paraître, découvrit aux yeux de nos deux héros la superbe ville de Barcelonne, son port, ses rivages, et la mer, qui leur parut à tous deux beaucoup plus grande que les étangs de Ruidera, si célèbres dans la Manche. En même temps le bruit des timbales, le son des hautbois, se firent entendre au milieu de la ville; et des cris de joie lancés dans les airs annoncèrent la solennité de la fête. Le ciel était pur, l'air serein; le soleil, de ses rayons d'or, faisait étinceler tous les objets. Les galères et les navires, déployant leurs flammes et leurs banderoles, commencèrent à se mouvoir au son des clairons, des trompettes, et des divers instrumens de guerre. Une foule de cavaliers, parés de riches habits, montés sur des chevaux superbes, couraient au galop border le rivage; des décharges

de mousqueterie se mêlaient aux belliqueuses fanfares; et les canons des vaisseaux répondaient par intervalles à l'artillerie des remparts.

Don Quichotte, et surtout Sancho, demeuraient éblouis de ce spectacle, lorsqu'ils virent accourir vers eux un groupe de cavaliers. C'étaient les amis de Roque, prévenus par ce capitaine. L'un d'eux s'écrie en arrivant : Que le miroir, le flambeau, le digne modèle de la chevalerie, soit le bienvenu dans notre cité! Que tous s'empressent de rendre hommage au brave, au fameux Don Quichotte; non pas à celui qu'un historien apocryphe nous a si mal représenté, mais au véritable héros de Cid Hamet Benengeli!

Notre chevalier n'eut pas le temps de répondre; il fut entouré, pressé, emporté pour ainsi dire vers la ville, dans laquelle il fit son entrée au milieu de ce brillant escadron, précédé par de la musique, et suivi d'un peuple nombreux qui se précipitait sur son passage. On le conduisit ainsi jusqu'à la maison de don Antonio Moreno, jeune homme riche, aimant le plaisir, et l'ami particulier de Roque. Tout était prêt pour recevoir le héros. Antonio le fit loger dans le plus beau de ses appartemens, lui prodigua les honneurs, les soins les plus attentifs; et Sancho,

qu'il n'oublia point, se réjouit de se retrouver dans la maison du bon don Diègue, ou dans le château de la duchesse.

Lorsque Don Quichotte eut quitté ses armes, et qu'il se fut revêtu de son beau pourpoint chamois, il vint rejoindre la compagnie qui l'attendait pour dîner. On se met à table : la jeune épouse d'Antonio, placée à côté du chevalier, lui fit les honneurs du festin avec autant d'esprit que de grace. Notre héros déploya pour elle toute sa galanterie; et Sancho, présent au repas, et que sa gaîté rendait babillard, amusa tous les convives en racontant ce qu'il avait souffert pendant son gouvernement.

Après le dîner, don Antonio conduisit son hôte et quelques personnes de sa compagnie dans un assez grand cabinet, dont le principal ornement était un buste de bronze placé sur un long pied de jaspe. Seigneur chevalier, dit-il en lui faisant remarquer ce buste, cette tête que vous voyez, et que vous prenez peut-être pour celle de quelque empereur, est le chef-d'œuvre de la nécromancie; c'est l'ouvrage d'un enchanteur polonais, disciple du fameux Scot, dont on raconte tant de merveilles. Cet homme extraordinaire logea chez moi, et pour mille écus d'or me laissa ce buste, qui répond comme une personne

à toutes les questions qu'on lui fait. Vous êtes le maître, ajouta-t-il, d'en faire sur-le-champ l'épreuve; et si vous voulez je vais commencer.

Alors s'adressant au buste : Tête, dit-il, je te demande de me dire quelle est ma pensée dans ce moment. Le buste, sans remuer les lèvres, mais d'une voix claire et distincte, répondit : Je ne pénètre point les pensées. Don Quichotte demeura muet de surprise : Sancho fit un signe de croix. Tête, continua don Antonio, dis-moi combien nous sommes ici. Le buste répond : Toi, ta femme, deux de tes amis, deux dames, un fameux chevalier nommé Don Quichotte, et son écuyer Sancho Pança. L'étonnement de tout le monde fut extrême. L'une des dames, impatiente de faire des questions, s'approche et dit : Tête, apprends-moi le plus sûr moyen de paraître belle. C'est d'être sage, répond le buste. L'autre dame s'avance aussitôt : Mon mari m'aime-t-il beaucoup? demanda-t-elle. C'est à ton cœur à t'en instruire, répliqua le buste. Don Quichotte à son tour voulut l'interroger. Tête, dit-il, ce que j'ai vu dans la caverne de Montesinos était-il vrai ou fantastique? Mon écuyer accomplira-t-il la pénitence qui lui fut imposée? et verrai-je le désenchantement de ma chère Dulcinée? Ce que tu demandes, répondit le buste, sur la caverne

de Montesinos, serait le sujet d'une discussion longue, dans laquelle je ne veux point entrer. Ton écuyer, avec l'aide du temps, accomplira la pénitence, et Dulcinée deviendra ce qu'elle a toujours été. Il suffit, s'écria le héros, je ne me plaindrai de rien si j'arrive à ce bonheur suprême. Sancho s'approche alors doucement : Madame la tête, dit-il, serai-je encore gouverneur? reverrai-je mes enfans et ma femme? Oui, répond le buste, tu gouverneras dans ta maison; c'est alors que tu reverras ta Thérèse et tes enfans. Pardi! voilà une belle réponse, s'écria Sancho; j'en aurais dit autant sans être sorcier.

Antonio consola l'écuyer en lui promettant qu'un autre jour la tête s'expliquerait davantage. Il finit par recommander le secret à tous les témoins de cette merveille; mais ce secret fut mal gardé. Bientôt on ne parla dans la ville que de la tête enchantée. Antonio, craignant le saint-office, se hâta d'aller expliquer aux inquisiteurs comment un tuyau placé dans le piédestal de ce buste creux portait à l'oreille d'un homme caché dans une chambre au-dessous tout ce qui se disait en haut, et rapportait de même les réponses que cet homme s'amusait à faire. Malgré cet aveu simple et vrai, les inquisiteurs, de peur de scandale, exigèrent qu'on brisât le buste. Cette cir-

constance ne persuada que mieux à Don Quichotte la vérité des oracles de la fameuse tête enchantée.

CHAPITRE LII.

Grande aventure qui, de toutes celles qu'on a vues, fut la plus douloureuse pour notre héros.

Le lendemain de ce jour, Antonio et ses amis proposèrent à Don Quichotte de venir visiter les galères. Sancho témoigna une grande joie de cette proposition, et suivit son maître sur le port. Le général, qu'on avait prévenu, aussitôt qu'il les vit arriver, fit abattre les tentes et sonner les fanfares; un esquif couvert de riches tapis, garni de coussins de velours, vint prendre nos deux héros; le canon de la capitane se fit entendre, et les autres galères lui répondirent. Au milieu de ces honneurs, Don Quichotte montait à l'échelle; tout l'équipage le salua par des cris trois fois répétés. Le général, après l'avoir embrassé, lui fit un beau compliment qui ne resta pas sans réponse; et le signal fut donné pour une promenade sur mer.

A ce signal, tous les forçats, dépouillés de la ceinture en haut, se mirent à ramer avec tant de force et de vitesse, que Sancho se crut emporté

par une légion de diables. Il regardait en tremblant cette foule d'hommes nus, et se rangeait le plus près qu'il pouvait de son maître, assis à la poupe avec le général, lorsque le premier rameur de la droite, faisant semblant de croire que notre écuyer voulait aller à la proue, le prend dans ses bras, l'enlève, et le passe à son compagnon, qui le passe de même à un autre. Le pauvre écuyer, voltigeant ainsi de main en main, arrive en un clin d'œil à l'autre bout de la galère. Il fut près de s'évanouir de terreur; et cette terreur augmenta par la chute de la grande antenne qu'on abattit dans ce moment. Sancho, fermant les yeux et baissant la tête, crut que le ciel tombait sur lui. Interrogé sur ce qu'il avait, il répondit en bégayant qu'il voulait parler à son maître. Aussitôt, les mains des forçats le font de nouveau voyager dans l'air, et le rapportent à sa première place. A peine était-il arrivé, qu'il voit le commandeur sauter dans les bancs, et, le fouet à la main, frapper les épaules des malheureux galériens. Épouvanté de ce spectacle, Sancho ne savait plus où se cacher, lorsque Don Quichotte s'approche et lui dit : Ami, la belle occasion de me prouver, si tu le voulais, l'intérêt que tu prends à ce qui me touche! Comment cela ? reprit l'écuyer. — En te déshabillant, mon fils, à

l'exemple de ces messieurs et t'asseyant avec eux sur les bancs où tu recevrais à ton aise, et presque sans t'en mêler, quelques centaines de coups de fouet pour désenchanter Dulcinée.

Sancho ne répondit à cette proposition que par un regard de colère. Le général voulut savoir ce que c'était que cet enchantement; et Don Quichotte l'instruisit en détail des malheurs arrivés à la reine des belles. Cette conversation dura tout le temps de la promenade, que Sancho vit finir avec grande joie.

Notre héros, après avoir remercié le général, revint à terre dans la chaloupe, parcourut à pied Barcelonne, visita les monumens, les édifices publics, et ne rentra chez lui que vers le soir. Une superbe fête l'attendait: l'épouse d'Antonio avait rassemblé chez elle les plus belles, les plus aimables personnes de la ville. Après un magnifique souper, la musique annonça le bal: Don Quichotte fut prié de l'ouvrir; et deux des plus jolies danseuses se donnèrent en secret le mot pour ne pas le laisser reposer un instant. A peine avait-il quitté l'une, que l'autre venait le reprendre; et notre héros hors d'haleine n'osait se refuser à leurs vœux. On ne pouvait regarder sans rire ce pauvre chevalier si maigre, si jaune, si sec, couvert de son pourpoint chamois, soufflant, sautant

hors de mesure, au milieu de jeunes beautés qui, l'agaçant à l'envi, ne semblaient occupées que de lui seul, se le disputaient sans cesse, se le dérobaient l'une à l'autre. Mais les forces de Don Quichotte ne soutinrent point cette longue épreuve; accablé de lassitude, n'en pouvant plus, couvert de sueur, il s'assit sur le parquet, en s'écriant: Fuyez loin de moi, trop dangereux ennemis de la souveraine de mes pensées! fuyez! fuyez! laissez à mon cœur la fidélité qu'il veut lui garder. Don Antonio vint à son secours, le fit porter dans sa chambre, où Sancho, en le mettant au lit, lui dit: Monsieur, il ne suffit pas d'être un excellent chevalier pour être un excellent danseur: il est plus aisé à certaines personnes de tuer un grand géant que de faire une petite cabriole; mais vous voulez tout savoir. Que ne m'avez-vous imité! Quand j'ai vu que les danses de ce pays n'étaient pas comme celles de chez nous, où il suffit de sauter en l'air en se frappant le talon de la main, ce dont je m'acquitte à merveille, je me suis tenu tranquille, parce qu'il ne faut faire devant le monde que ce que l'on fait fort bien.

Le repos et le sommeil eurent bientôt rétabli Don Quichotte: de nouvelles fêtes, de nouveaux plaisirs l'occupèrent le lendemain. Malgré tant

d'honneurs, notre héros, après six jours, songeait à quitter Barcelonne pour reprendre les nobles travaux auxquels il s'était consacré. Dans cette pensée, un matin, couvert de toutes ses armes, monté sur le bon Rossinante, il fut se promener sur le bord du rivage, suivi d'Antonio et de ses amis. Comme il s'entretenait avec eux, on voit paraître tout à coup sur la plage un chevalier armé de pied en cap, monté sur un magnifique cheval, cachant son visage sous sa visière, et portant, sur son large bouclier, une lune éblouissante. Cet inconnu arrive au galop, s'arrête devant Don Quichotte, et d'une voix haute et fière :

Illustre guerrier, dit-il, tu vois le chevalier de la Blanche Lune; la renommée dès long-temps a dû t'apprendre quel est ce nom. Je viens m'éprouver avec toi; je viens te faire convenir que la maîtresse de mon cœur l'emporte en attraits, en beauté, sur ta fameuse Dulcinée. Si tu consens à l'avouer de bon gré, tu m'épargneras la peine de te vaincre et le regret de te donner la mort; si ton mauvais destin te force à combattre, écoute les conditions de notre combat. Vaincu par moi, tu te retireras dans ta maison, où j'exige que tu passes une année sans pouvoir reprendre l'épée : vaincu par toi, je t'abandonne mes ar-

mes, mon cheval, ma vie et ma gloire. Décide-toi promptement; je n'ai que ce seul jour à te donner.

Chevalier de la Blanche Lune, répond Don Quichotte, aussi surpris qu'irrité de tant d'arrogance, tu n'as jamais vu Dulcinée; un de ses regards eût suffi pour te prouver qu'aucune belle ne peut lui être comparée. Ta folle erreur me fait pitié; mais j'accepte tes conditions; je n'en refuse que l'abandon que tu me fais de ta gloire; elle n'est pas encore venue jusqu'à moi, et la mienne n'en a pas besoin. Hâtons-nous donc de mettre à profit le seul jour que tu m'as destiné, prends du champ, prépare ta lance, et commençons à l'instant même.

Don Antonio, témoin de cette conversation, ne douta point que ce ne fût une aventure imaginée par quelqu'un de Barcelonne. Il regardait ses amis en souriant, et leur demandait des yeux s'ils étaient dans le secret; mais aucun d'eux ne connaissait le chevalier de la Blanche Lune, et ne savait s'il fallait s'opposer à ce terrible combat. Au milieu de cette incertitude, les deux adversaires avaient pris du champ : il n'était plus possible de les séparer; déjà tous deux fondaient l'un sur l'autre. Le coursier de l'inconnu, plus grand, plus fort que Rossinante, fournit presque à lui

seul toute la carrière : il arriva comme la foudre sur le malheureux Don Quichotte, et le jeta, lui et son cheval, à vingt pas de là sur le sable. Aussitôt le chevalier vainqueur, qui n'avait pas voulu se servir de sa lance, et l'avait relevée exprès en rencontrant notre héros, revint lui présenter la pointe à la visière, en lui disant : Vous êtes mort, si vous ne faites l'aveu que je vous ai demandé. Don Quichotte, presque évanoui, rassemble toutes ses forces, et lui répond d'un accent lamentable : Le malheur ou la faiblesse du chevalier de Dulcinée n'empêche pas qu'elle ne soit la plus belle de l'univers. Hâte-toi de m'ôter la vie; le trépas est un bienfait pour quiconque a perdu l'honneur.

A Dieu ne plaise, répond l'inconnu, que j'immole le plus magnanime, le plus fidèle des amans! Que la beauté de Dulcinée, que sa gloire, restent parfaites! ton vainqueur même lui rend hommage. La seule chose que j'exige, c'est que le grand Don Quichotte, observant les conditions de notre combat, s'abstienne de porter les armes pendant une année entière, et se retire dans sa maison. Je le jure, foi de chevalier, répond le héros vaincu, puisqu'il n'y a rien dans ce serment de contraire à l'honneur de Dulcinée.

A ces mots l'inconnu prend le galop, et s'en re-

tourne vers la ville. Don Antonio, toujours surpris, court après lui, s'attache à ses pas, tandis que ses amis et Sancho, désolés, relevaient le pauvre Don Quichotte, le faisaient mettre sur un brancard, et le rapportaient tristement chez lui.

CHAPITRE LIII.

Ce que c'était que le chevalier de la Blanche Lune. Départ de Don Quichotte, et ses nouveaux projets.

Antonio, qui brûlait de connaître le chevalier de la Blanche Lune, ne le perdit pas un instant de vue; et le voyant entrer dans une maison, il y entre aussitôt après lui : là il le trouve occupé de se faire désarmer. L'inconnu lui dit avec un souris : Seigneur, je crois pénétrer le motif qui vous attire sur mes pas, vous voulez savoir qui je suis; je ne vous en ferai point un mystère. On m'appelle Samson Carrasco; je suis du village de Don Quichotte. La folie de ce bon gentilhomme, que nous estimons, que nous aimons tous, a fait naître dès long-temps ma pitié : j'ai pensé, d'après les conseils de plusieurs de ses amis, que le repos et la retraite étaient les seuls moyens qui nous restaient de le rendre à la raison. Je me suis donc fait chevalier errant pour le combattre, le vaincre, et le forcer de retourner chez lui. Cette charmante entreprise n'eut pas, il y a quelque

temps, le succès qu'elle méritait; c'est moi qui, sous le nom du chevalier des Miroirs, fus vaincu par Don Quichotte; et loin de lui dicter des lois, je fus trop heureux de recevoir la vie. Aujourd'hui j'ai pris ma revanche; j'ai réussi, grace au ciel! Je vous supplie, seigneur, de ne point révéler ce que je vous confie; vous auriez le chagrin de nuire à la raison d'un homme de bien, dont les qualités et l'esprit méritent votre intérêt.

Seigneur, lui répondit Antonio, je n'ose vous avouer que j'ai du regret à voir accomplir un dessein aussi louable que le vôtre : vous allez priver le monde d'un grand plaisir; et jamais Don Quichotte sage ne vaudra Don Quichotte fou. Au surplus, j'ai de la peine à penser que tous vos efforts, toute votre industrie, puissent remettre en son bon sens une tête aussi dérangée : je n'en serai pas moins fidèle au secret que vous me confiez; et je vous offre de bon cœur tout ce qui pourrait vous être agréable dans un pays étranger pour vous.

Le bachelier remercia l'obligeant Antonio, se débarrassa de ses armes, qu'il fit attacher sur un mulet, monta son cheval de bataille, et sortit à l'instant de la ville pour s'en retourner chez lui.

Pendant ce temps, notre héros, affligé, confus et moulu, était tristement dans son lit, où Sancho

tâchait de le consoler. Allons! monsieur, lui disait-il, reprenez un peu de courage; vous devez encore rendre grâce à Dieu de n'avoir aucun membre cassé. Il faut savoir prendre le temps comme il vient, souffrir ce qu'on ne peut empêcher, et, sur toute chose, se passer des médecins : vous n'en aurez nul besoin, j'espère; vous serez bientôt rétabli. Nous nous en retournerons bravement dans notre village, nous y vivrons en paix, en joie; et vous verrez, je vous le promets, qu'il est possible d'être heureux sans chercher les aventures. Au fait, mon cher maître, quel est celui de nous deux qui perd le plus à ceci? N'est-ce pas moi, qui vois s'en aller mes espérances en fumée? Car enfin, quoique je sois dégoûté du métier de gouverneur, je n'aurais pas été fâché d'essayer de celui de comte; et comment voulez-vous que je devienne comte, à présent que vous ne pouvez plus être roi? Tu t'abuses, mon pauvre Sancho, lui répondit Don Quichotte : l'on n'exige de moi qu'une seule année de retraite; après ce temps écoulé, rien ne m'empêchera, s'il plaît à Dieu, de reprendre mon noble exercice; et nous aurons à choisir des royaumes et des comtés. — Eh bien! monsieur, vous voyez donc qu'il ne faut pas se désespérer. Diable! ne tuons pas la poule parce qu'elle a la pépie. C'est

aujourd'hui mon tour, et demain le tien. En fait de bataille rien n'est jamais sûr : les paris sont bons pour l'un ou pour l'autre; et celui qui tombe ce matin se relevera peut-être ce soir. Tout ira bien, mon cher maître : vivons, croyez-moi, d'espérance; ma mère disait que souvent elle valait mieux que la possession.

Don Quichotte, ainsi soutenu par les discours de son écuyer, par les soins, par les attentions d'Antonio, de son épouse, demeura six jours dans son lit. Au bout de ce temps il voulut partir, et prit congé de ses hôtes. Les regrets qu'on lui témoigna furent sincères : il embrassa don Antonio, promit de lui donner de ses nouvelles; et, sans armes, sans épée, dans l'équipage d'un vaincu, monté sur Rossinante, encore boiteux, précédé de l'âne qui portait son armure, et de Sancho à pied, notre héros se mit en chemin.

En sortant de Barcelonne, il voulut revoir la place où son ennemi l'avait renversé. C'est là que fut Troie, s'écria-t-il; c'est là que mon malheur, et non ma faute, m'a fait perdre toute ma gloire; c'est là que l'inconstante fortune m'a ravi dans un instant le prix de mes longs travaux? Allez-vous recommencer vos longues doléances? lui dit Sancho; oubliez-vous qu'un homme de courage supporte gaîment le malheur? Regardez-

moi; vous m'avez vu rire en allant prendre possession de mon beau gouvernement; me voici pauvre écuyer à pied d'un pauvre chevalier battu : je n'en ris pas moins, monsieur; car je ne veux pas que ma bonne humeur soit dépendante de cette capricieuse que vous appelez la fortune : cette femme-là n'est pas assez aimable pour qu'un homme qui a du sens se laisse gouverner par elle.—Tu m'étonnes tous les jours, Sancho; sais-tu que ta philosophie vaut beaucoup mieux que la mienne? sais-tu que la vraie sagesse parle souvent par ta bouche? Allons! mon fils, je veux te croire, et m'abandonner à tes conseils. Retournons, retournons chez nous : je l'ai promis; accomplissons cette promesse. Quand j'étais chevalier errant, quand la victoire couronnait mon audace, j'avais le droit de prétendre à tous les genres de gloire; mais aujourd'hui que je suis vaincu, aujourd'hui qu'une quenouille convient seule à mes faibles mains, je ne puis espérer d'autre honneur que celui de tenir ma parole. Marchons donc, ami, marchons promptement. Promptement, monsieur! c'est aisé à dire lorsque l'on est à cheval. Votre seigneurie ne prend pas garde que je suis à pied, manière d'aller que je n'aime guère. Contentons-nous, s'il vous plaît, d'aller à petites journées, à moins que vous ne vou-

lussiez pendre vos armes à quelque chêne, en mettant dessous une belle inscription; je monterais alors sur mon âne, et nous irions comme il vous plairait.

En s'entretenant de la sorte, sans qu'il leur arrivât d'aventure, nos voyageurs cheminèrent quatre jours, et se retrouvèrent au même bocage où ils avaient rencontré les bergères de l'Arcadie. Reconnaissez-vous ces lieux? demanda Sancho. Oui, mon ami, répond Don Quichotte, et le souvenir qu'ils m'ont laissé me donne dans ce moment une idée que je crois heureuse. Faisons-nous bergers, Sancho, du moins pendant tout le temps qu'il m'est défendu de porter les armes. J'achèterai quelques moutons, un chalumeau, une panetière; nous nous habillerons tous deux en pasteurs; et prenant le nom, moi du berger Quichottis, et toi du berger Pancino, nous parcourrons les monts, les vallées, en faisant répéter aux échos nos douces et tendres chansons. Nous habiterons les bois, les prairies, les bords fleuris des limpides ruisseaux. Le fruit des chênes suffira pour notre frugale nourriture, l'onde fugitive des sources pour notre fraîche boisson; les liéges nous donneront un asile pendant la nuit; les saules, de l'ombre pendant le jour; l'églantier, sa simple fleur pour faire des guir-

landes à nos bergères. Nous coulerons dans l'innocence et dans la paix des jours purs comme le cristal des fontaines, comme le ciel de nos beaux climats; tranquilles, heureux, satisfaits, nous pleurerons toute la journée, nous soupirerons nos amours, nous rimerons des vers charmans que les nymphes viendront entendre, et qui passeront avec notre nom à la postérité la plus reculée. Que dis-tu de ce projet?

Pardieu! monsieur, répond l'écuyer, je le trouve admirable : cette vie de paresseux me conviendrait encore davantage que celle que nous avons menée jusqu'à présent. Je parie que monsieur le curé, le bachelier Samson Carrasco, et maître Nicolas le barbier, ne pourraient s'empêcher de l'approuver, et je ne dis pas qu'il ne leur prenne envie de se faire bergers avec nous. — Eh bien! mon ami, nous les recevrons avec joie; nous appelerons Samson Carrasco le pasteur Samsonino; maître Nicolas, Nicoloso; et monsieur le curé, en alongeant un peu son nom, sera fort bien nommé le berger Curiambro. Quant aux charmantes pastourelles que nous célébrerons dans nos vers, elles ne nous manqueront point : d'abord la mienne est toute trouvée; Dulcinée peut être aussi bien la plus aimable des bergères que la plus belle des princesses. Je n'ai là-dessus aucun

travail à faire. Toi, mon ami, tu chércheras la tienne... — Oh ! je n'irai pas bien loin : je garderai ma femme, puisque je l'ai ; et je l'appelerai tout bonnement Thérésone au lieu de Thérèse. Thérésone fera fort bien dans les vers que je lui adresserai. Maître Nicolas et le bachelier trouveront aisément des bergères. Pour monsieur le curé, je ne suis pas d'avis qu'il en ait une, à cause du bon exemple. — Tu as raison. Ah ! mon cher ami, que notre vie sera délicieuse ! que de romances, de chansons, de sonnets, nous allons entendre ! que de flûtes, de flageolets, de champêtres chalumeaux, accompagneront notre douce voix ! Le bachelier Carrasco est excellent poète, maître Nicolas joue de la guitare ; je suis sûr que monsieur le curé fera des vers quand il lui plaira ; quant à moi, tu connais mon talent, et je me charge de former le tien. Rien ne nous manquera, mon ami, nous nous distribuerons chacun notre emploi : moi, je me plaindrai de l'absence ; toi, tu chanteras le constant amour ; Carrasco prendra le dédain ; maître Nicolas, les faveurs ; le curé, tout ce qu'il voudra. — Oui, monsieur ; et je veux aussi donner un emploi à Sanchette ma fille : elle nous portera le dîner. — Fort bien, Sancho. Mais voici la nuit ; retirons-nous dans ce bois pour y penser à nos bergères.

CHAPITRE LIV.

Comment le bon Sancho s'y prit pour désenchanter Dulcinée.

La nuit était fort obscure, Don Quichotte et son écuyer se reposèrent sous de grands arbres, soupèrent ensemble assez mal ; et leur souper fut à peine achevé, que Sancho s'arrangea pour dormir. Mon cher enfant, lui dit son maître, avant que tu te livres au sommeil, je veux te rappeler une chose importante qu'il est absolument nécessaire de terminer avant de commencer tous deux cette vie pastorale qui nous promet de si beaux jours. Eh! quelle est cette chose, monsieur, répondit l'écuyer en bâillant. Ton cœur devrait t'en instruire. As-tu donc oublié tes promesses? et rentrerons-nous dans notre village, prendrons-nous le nouvel état de pasteurs, avant d'avoir désenchanté la malheureuse Dulcinée? Tu sais de quoi cela dépend : je t'en parle, comme tu vois, sans reproche, sans aigreur; je n'exige point, je demande, et mon humble prière est au nom de notre ancienne amitié.—Hélás! mon Dieu! vous

prenez bien la meilleure manière d'obtenir de moi ce que vous voudrez; mais, s'il faut vous parler franchement, j'ai de la peine à comprendre comment des coups de fouet que je me donnerai peuvent faire du bien à un autre. Qu'a de commun ma pauvre peau avec madame Dulcinée? Cela ressemble à ceux qui vous disent : Vous avez mal à la tête, frottez-vous les jambes. Par quel hasard m'a-t-on choisi pour être le médecin de cette maladie-là? Encore les médecins sont-ils plus heureux; on les paie grassement, même lorsqu'ils tuent leur malade; mais dans cette affaire-ci l'on m'oblige, pour guérir le mien, de me fouetter jusqu'au sang, et cette cure si pénible doit rester sans récompense. — Ah! mon fils, que ne parles-tu? si j'avais pensé qu'un honnête salaire pouvait te déterminer à ce que j'attends de toi, depuis long-temps je te l'aurais offert. Tu n'as qu'à régler toi-même le prix que tu mets à chaque coup de fouet, t'en payer d'avance sur l'argent que tu me gardes, et te mettre de suite à l'ouvrage.

Ces paroles firent ouvrir les yeux et les oreilles à Sancho. Il résolut de se fouetter tout de bon pour augmenter le petit trésor qu'il apportait à sa femme. Monsieur, reprit-il, voilà qui est dit, je vais vous donner satisfaction. Ne me croyez pas

cependant trop intéressé; je suis père de famille, et c'est pour mes enfans que je travaille. Voyons, que me donnerez-vous pour trois mille trois cents coups de fouet? je ne parle pas des cinq que je pourrais en rabattre; je veux faire bien les choses, et ces cinq-là déjà reçus iront par-dessus le marché. — Mon cher ami, si le prix du remède devait être proportionné à celle que tu vas guérir, le trésor de Venise et les mines du Potose ne pourraient pas te payer. Mais je m'en rapporte à ta bonne foi : vois ce qui me reste d'argent, et prends ce que tu voudras. — En conscience, mon cher maître, je ne peux pas faire ce que vous désirez à moins d'un quart de réal par coup : soyez certain qu'à tout autre j'en demanderais davantage. Ainsi donc les trois mille coups de fouet valent d'abord sept cent cinquante réaux, auxquels il faut en joindre soixante-quinze pour les trois cents autres : total, huit cent vingt-cinq réaux. Et je vous assure que c'est marché donné, car je compte m'étriller de manière que l'on puisse dire aux envieux de ma petite fortune : Celui-là ne l'a pas volée... Suffit, vous serez content. — Oh! je le suis déjà, Sancho, Sancho mon ami, Sancho de mon cœur! ma vie entière ne pourra suffire à te prouver ma reconnaissance. Si, comme je n'en doute point,

Dulcinée reprend ses attraits, je ne me plaindrai plus du sort, je rendrai grace surtout à ta générosité. Quand commences-tu, mon fils? Pour accélérer cet instant, je veux ajouter cent réaux. — Quand, monsieur? cette nuit sans faute ; et tout à l'heure, puisque j'y suis.

Il court aussitôt prendre les licous de l'âne et de Rossinante, les joint ensemble pour en faire un fouet, s'éloigne d'une vingtaine de pas, résolu de terminer la douloureuse pénitence. Don Quichotte, qui le vit aller d'un air si déterminé, ne put s'empêcher de lui dire : Mon ami, je te recommande de ne pas te mettre en pièces; ne frappe pas de manière que ta vie soit en danger ; ménage-toi, je te supplie; ne jette pas d'abord tout ton feu. Je crains que tu n'en fasses trop ; et je vais compter avec attention, pour t'arrêter dès qu'il sera temps. Comptez, comptez, si vous voulez, répond l'écuyer en se déshabillant; j'espère ne pas me tuer, mais je n'irai pas de main morte.

A ces mots, sur son dos tout nu il s'applique deux coups vigoureux, qui lui font pousser un cri. Plein de courage, il redouble; mais il ne put jamais passer le sixième. Ah! monsieur, s'écria-t-il en s'arrêtant, j'ai fait un marché de dupe; cela vaut au moins le demi-réal. —Eh bien ! mon ami,

tu l'auras, répond le héros généreux. Sancho reprend alors de la force; mais le fripon, au lieu de faire tomber les coups sur ses épaules, les applique sur les arbres dont il était environné. Se trouvant mieux de cette manière d'accomplir la pénitence, il ne s'arrête plus un moment, frappe, refrappe à tour de bras, en poussant de si profonds soupirs, qu'on l'aurait cru prêt à rendre l'ame. Don Quichotte, tout attendri, lui criait: Mon fils, mon cher fils, arrête, arrête: en voilà bien assez pour une fois: j'en ai compté plus de mille. Tu te martyrises, mon enfant. Non, répondait l'écuyer, je me sens en train; je veux en finir et ne pas voler mon salaire. Battons le fer tandis qu'il est chaud; faisons moudre le moulin à présent que la meule est piquée : surtout n'approchez point, monsieur; je vais encore m'en donner un mille; le surplus ne sera qu'un jeu. Il redouble alors de fureur, et frappe si vivement, qu'il ne restait pas un pouce d'écorce aux malheureux arbres qu'il avait choisis. Enfin, poussant un cri terrible en appliquant le plus fort de ses coups: C'est ici, dit-il, que périt Samson. Et il se laisse tomber sur la terre.

Don Quichotte, effrayé, se presse d'accourir, et de lui arracher son fouet. Je te défends de continuer, lui dit-il les larmes aux yeux; songe,

songe, mon cher ami, que ta vie est nécessaire à ta femme, à tes enfans; conserve-toi pour eux, je t'en prie; et que Dulcinée attende que tes forces soient revenues. Puisque vous le voulez, répond Sancho, je renverrai jusqu'à demain la fin de cette grande affaire. Prêtez-moi seulement votre manteau, pour m'empêcher de me refroidir au milieu de ma sueur. Notre héros se hâta d'envelopper son écuyer, qui s'appuyant contre un tronc de chêne, s'endormit bientôt d'un profond sommeil.

Le lendemain au point du jour tous deux se remirent en route. Don Quichotte osait à peine demander à Sancho comment il se trouvait. Celui-ci, sans entrer dans des explications, pria seulement son maître de ne point passer la nuit dans un village, parce qu'il avait pris la ferme résolution d'achever la pénitence, et qu'il aimait mieux la faire en plein air, surtout dans un bois où la seule vue des arbres semblait soulager sa douleur. Don Quichotte y consentit, le remercia mille fois, et s'arrêta le même soir dans une grande forêt, où Sancho, toujours aux dépens non de ses épaules, mais des hêtres, parvint enfin, sans trop de travail, à terminer l'enchantement de Dulcinée, dont lui seul avait été l'inventeur.

CHAPITRE LV.

Arrivée de Don Quichotte chez lui; sa maladie et sa mort.

Notre héros, transporté de joie en pensant que le tendre objet de ses fidèles amours venait de reprendre tous ses attraits, attendait impatiemment l'aurore, et ne doutait point que ses premiers rayons ne lui fissent voir Dulcinée. L'aurore parut sans cette belle; Don Quichotte surpris continua son chemin, en regardant de tous côtés si Dulcinée n'arrivait pas. A chaque femme qu'il rencontrait, son cœur battait avec violence; il accourait vers elle rempli d'espoir : la voyageuse passait sans rien dire, et Don Quichotte soupirait douloureusement. Deux jours s'écoulèrent ainsi : nos héros arrivèrent enfin sur le haut d'une colline d'où ils découvrirent leur village. A cette vue, Sancho se mit à genoux : O ma chère patrie, s'écria-t-il, tu vas revoir ton fils Sancho, non bien riche, mais bien étrillé! reçois-le dans ton sein, ainsi que son maître, le valeureux Don Quichotte, qui revient à la vérité

vaincu, mais dont le nom n'en fera pas moins et ton honneur et ta gloire.

Don Quichotte dit à son écuyer de se lever, et tous deux entrèrent dans le village. Les premières personnes qu'ils rencontrèrent furent le curé et le bachelier Carrasco, qui sortaient pour se promener : à peine eurent-ils reconnu leur ancien ami, qu'ils vinrent à lui les bras ouverts. Don Quichotte descendit de cheval, les serra contre sa poitrine, et les tenant tous deux par la main, prit le chemin de sa maison, suivi d'une foule d'enfans qui criaient de toutes leurs forces: Voici le seigneur Don Quichotte! voici le bon Sancho Pança! Venez, venez, madame Thérèse. Thérèse accourt à demi vêtue, avec sa fille Sanchette; et, ne voyant pas son mari dans l'équipage d'un gouverneur : Qu'est-ce-ci, dit-elle, mon homme? où est donc votre carrosse? où sont vos gens et votre équipage? je crois, par ma foi, que tu es à pied. Oui, femme, lui répond Sancho; mais tu peux toujours m'embrasser, car je t'apporte de l'argent, et de l'argent bien gagné, je t'assure. — Ah! mon ami, mon bon ami! que je suis aise de te revoir! Je te trouve engraissé, mon fils. Embrasse donc ta fille Sanchette, qui t'attendait comme on attend la rosée du printemps. Viens, viens vite à notre maison; nous

avons, j'espère, bien des choses à dire. A ces mots, la mère et la fille prennent Sancho par dessous le bras, son âne par le licou, et les emmènent en les baisant tous deux.

La gouvernante et la nièce, sorties pour recevoir Don Quichotte, firent éclater des transports de joie qui touchèrent notre héros. Il se pressa de leur raconter comment il avait juré de ne porter les armes d'une année. Le bachelier et le curé s'efforcèrent en vain de le consoler; rien ne put éclaircir la sombre tristesse qui se lisait sur son visage. Ses deux amis le quittèrent en lui recommandant de veiller sur sa santé, de songer à se distraire; ce qu'il promit d'un air sérieux. La gouvernante lui donna de longs et sages conseils, qu'il écouta sans répondre; et sa mélancolie augmenta le soir et le lendemain.

Quelques jours se passèrent ainsi : le silencieux Don Quichotte semblait ne prendre intérêt à rien; l'appétit, le sommeil, l'avaient abandonné. Sans se plaindre, sans marquer d'humeur, il cherchait la solitude, rêvait, méditait sans cesse, et cachait avec soin les pleurs qui souvent bordaient ses paupières. Le seul Sancho, lorsqu'il venait le voir, lui causait encore un léger sourire; mais c'était son unique réponse aux plaisanteries de son écuyer.

Hélas! les malheureux humains, quelque distingués qu'ils soient par leur grandeur, par leur gloire, par les dons de la nature, marchent toujours d'un pas rapide vers la tombe qui les attend. Don Quichotte était près d'y descendre : soit que son heure fût venue, soit que le chagrin l'eût avancée, il fut pris d'une fièvre ardente qui le força de garder le lit. Pendant tout le temps de sa maladie, le curé, maître Nicolas et Carrasco ne quittèrent point leur ami; le bon Sancho, triste, inquiet, ne sortit pas de sa chambre. On envoya chercher un médecin, qui jugea que la mélancolie était la seule cause du mal. Sancho, malgré sa douleur sincère, redoubla d'efforts pour égayer son maître; il lui parla de leur projet de se faire tous deux bergers, du plaisir qu'ils auraient bientôt à jouer ensemble de la musette; il ajouta qu'il venait d'acheter pour garder leurs troupeaux futurs deux superbes chiens, dont l'un s'appelait Barsino, et l'autre Butron. Le malade l'écoutait, le regardait tendrement, et, par son regard, lui faisait comprendre qu'il pénétrait sa bonne intention.

Le mal fit bientôt des progrès : le médecin, au bout de six jours, ne donnait guère d'espérance. Don Quichotte sentait son état; il pria qu'on le laissât seul, parce qu'il voulait dormir :

ce sommeil dura près de sept heures. La gouvernante et la nièce le pleuraient déjà comme mort; mais tout à coup Don Quichotte réveillé les appelle : Mes chères filles, dit-il, rendez grace au Dieu tout-puissant, dont l'infatigable miséricorde vient de m'accorder aujourd'hui le plus signalé des bienfaits. Mon cher oncle, répondit sa nièce, que veut dire votre seigneurie? Ma nièce, reprit-il doucement, c'est le bien le plus précieux à l'homme, celui qui seul peut lui procurer un peu de repos dans cette misérable vie, et le mettre à même d'obtenir dans l'autre la récompense des vertus. Ce bien si cher, c'est la raison : je l'avais perdue, ma nièce, en employant mes trop longs loisirs à des lectures insensées; le ciel me la rend aujourd'hui; je n'en jouirai pas longtemps; ma reconnaissance n'en est pas moins vive. Je veux profiter du moins de ces courts momens, les seuls que je puisse compter dans ma vie, pour réparer autant qu'il est en moi les erreurs de mon long égarement, pour faire le bien que je n'ai pas fait. Appelez donc, je vous prie, mon ami monsieur le curé, le bachelier Samson, maître Nicolas, et le fidèle Sancho, à qui je dois demander pardon de lui avoir fait partager mon délire.

Comme il achevait ces paroles, ils arrivèrent

tous quatre. Mes amis, reprit le mourant, je vous demandais, je vous désirais. Hâtez-vous de me féliciter de ce que je ne suis plus Don Quichotte de la Manche; je suis Alonzo Quixano, que l'on surnommait autrefois *le Bon*. Cessez, cessez de voir en moi l'imitateur d'Amadis, de Galaor, de ces héros imaginaires que mon extravagance avait pris pour modèles; n'y voyez que votre voisin, votre fidèle ami, votre frère, dont le faible esprit, long-temps aliéné, retrouve à sa dernière heure assez de raison pour se repentir. Profitons-en, monsieur le curé; daignez entendre l'aveu de mes fautes. Et vous, messieurs, pendant ce temps, faites venir, s'il vous plaît, un notaire pour qu'il écrive mes dernières volontés.

On l'écoutait en silence, on se regardait avec surprise et douleur. Sancho, qui jusqu'à ce moment n'avait pu croire son maître en danger, tombe à genoux auprès du lit, et se met à fondre en larmes. Le malade, lui tendant la main, le pria de le laisser avec monsieur le curé. Sa confession ne fut pas longue; hélas! son cœur était si pur! Lui-même rappela tout le monde : la gouvernante, la nièce, arrivèrent en poussant des cris; Don Quichotte les consola. Lorsque le notaire fut venu, il lui dit de commencer son tes-

tament dans les formes ordinaires; ensuite, rassemblant le peu de forces qui lui restaient, il se souleva, s'assit sur son lit, et, d'une voix faible, dicta ces paroles :

Je laisse à mon ami Sancho Pança, que j'appelais mon écuyer dans le temps de ma folie, deux cents écus que l'on prendra sur le plus clair de mon bien; de plus, tout l'argent que je lui confiai lorsque nous partîmes ensemble, défendant à mes héritiers de lui en demander jamais compte, et ne regrettant, des extravagances dont il a si souvent été le témoin, que l'espoir qu'elles me donnaient de lui faire une grande fortune.

Non, monsieur, interrompt Sancho en pleurant, et voulant empêcher le notaire d'écrire, non, monsieur, vous ne mourrez point; il n'est pas possible que vous mouriez. Suivez mes conseils, mon cher maître : vivez, vivez, et bannissez ce noir chagrin qui seul vous met dans l'état où vous êtes. Je ferai tout ce que vous voudrez, nous irons où il vous plaira; berger, chevalier, écuyer, tout m'est égal, pourvu que je sois avec vous. Je recommencerai, s'il le faut, à désenchanter Dulcinée; si vous ne pouvez pas vous consoler du malheur d'avoir été vaincu, je dirai que c'est ma faute; je déclarerai, j'affirmerai par serment, que j'avais mal sanglé Rossinante, que

c'est à moi seul que l'on doit s'en prendre, et que jamais.....

Bien obligé, mon pauvre Sancho, interrompt doucement le malade; tu m'as vu si long-temps insensé, que tu dois ne pas croire encore que je sois devenu sage. Oublions nos vieilles erreurs, sans oublier notre vieille amitié : c'est toujours ton ami qui t'écoute, mais ce n'est plus Don Quichotte; et, pour me servir avec toi d'un de ces proverbes que tu aimais tant, je te dirai que les oiseaux de l'an passé ne se trouvent plus dans le nid. Laisse-moi continuer, mon enfant, et reçois mon tendre regret de ne pouvoir te faire plus de bien.

Il institue alors pour son héritière Antonine Quixana, sa nièce, à la charge de payer une pension à son ancienne gouvernante, et de faire quelques présens qu'il indiqua, comme des gages d'amitié, au bachelier Carrasco, à maître Nicolas, à monsieur le curé, qu'il nomma son exécuteur testamentaire. Il finit par demander pardon des mauvais exemples qu'il avait pu donner lorsqu'il était privé de sa raison, ajoutant qu'il se reprochait surtout d'avoir fourni, sans s'en douter, à certain continuateur de l'histoire de Don Quichotte l'occasion de mettre au jour le plus sot, le plus mauvais livre qu'on eût encore imprimé.

Aussitôt que le notaire eut achevé ses tristes fonctions, Don Quichotte pria monsieur le curé d'aller chercher les sacremens : il les reçut avec une piété, une résignation, une ferveur, qui édifièrent tout le monde; et le soir, étant retombé dans une grande faiblesse, il rendit son ame à Dieu.

Ainsi finit le héros de la Manche, dont Benengeli n'a pas voulu nommer la patrie, afin que toutes les villes, tous les bourgs, tous les villages de ce célèbre pays se disputassent l'honneur de lui avoir donné la naissance : il ne s'est pas non plus étendu sur les regrets, sur la douleur de Sancho, de la gouvernante, de la nièce, de tous les amis de cet homme si vertueux et si bon. On lui fit beaucoup d'épitaphes : voici la seule qui soit restée; elle est de Samson Carrasco :

Passant, ici repose un héros fier et doux,
Dont les nobles vertus égalaient le courage :
Hélas! s'il n'eût été le plus charmant des fous,
On eût trouvé dans lui des humains le plus sage.

Après ces vers, le sage Cid Hamet Benengeli termine son long ouvrage en s'adressant à sa plume. O ma chère plume, dit-il, toi que j'ai bien ou mal taillée, je te quitte et je t'attache avec une chaîne d'airain : je tremble que la gloire que tu dois me procurer ne soit quelque jour

obscurcie par de présomptueux historiens, qui oseront te reprendre et te profaner. Dis-leur que pour toi seule est né Don Quichotte, que toi seule fus faite pour lui : dis-leur que ce héros est mort, qu'ils laissent en paix sa cendre; et s'ils voulaient t'obliger à le tirer du tombeau, à lui faire faire de nouvelles campagnes, force-les d'écrire leurs sottises avec une plume d'oison. Quant à moi, ma tâche est finie. Je ne voulais que rendre ridicules les insipides livres de chevalerie : c'en est fait, mon Don Quichotte leur a donné le coup de la mort. Je suis content; je te dis adieu.

FIN DE DON QUICHOTTE.

TABLE.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

FIN DE LA TABLE.

NOUVELLES ESPAGNOLES

IMITÉES

DE CERVANTES,

PAR FLORIAN.

DIALOGUE

ENTRE

DEUX CHIENS.

L'AUTEUR de Don Quichotte a fait douze Nouvelles, qui toutes sont agréables, mais dont trois surtout méritent d'être distinguées par l'intérêt, l'originalité, la philosophie, que le peintre de Dorothée et de Sancho savait si bien répandre dans ses ouvrages. L'une de ces nouvelles est la *Force du Sang*, que l'on trouvera à la fin de ce volume. Dans une autre, où l'auteur raconte qu'un homme malade à l'hôpital de Valladolid entendit pendant la nuit une conversation qu'avaient ensemble les deux chiens qui gardaient l'hôpital, Cervantes se sert de cette bizarre fiction pour faire une critique fine et philosophique des mœurs, des usages de son pays. Enfin, dans la Nouvelle qui porte le nom de *Rinconet* et *Cortadille*, il nous représente au naturel une e pèce

d'hommes fort commune de son temps en Espagne, et dont la police a purgé depuis les grandes villes; ce sont des vauriens, des filous, formant un corps, ayant des statuts, des règles, composant une société peu respectable, mais fort gaie. Cervantes les a peints avec un comique, une vérité, qui sans doute ont servi de modèle pour la caverne de Gil-Blas. Son excellent esprit n'a pas laissé échapper cette occasion d'attaquer par le ridicule, arme qu'il maniait si bien, les petites pratiques superstitieuses que ces fripons mêlaient à leurs désordres. Cervantes, né dans le seizième siècle, et en Espagne, était peut-être le seul alors qui sût que la superstition est la plus mortelle ennemie de la religion, et qu'on honore l'une en détruisant l'autre.

Pour éviter des longueurs, des traits d'un goût qui n'est pas le nôtre, j'ai réuni au Dialogue des deux Chiens la Nouvelle de *Rinconet et Cortadille*; j'y ai joint encore *l'histoire de Ruperte*, épisode qui m'a paru piquant dans le roman de *Persiles et Sigismonde*, le dernier ouvrage du même auteur; enfin j'ai abrégé, supprimé beaucoup de choses, ajouté même quelquefois; mais tout ce qu'on trouvera de bon appartient à Cervantes; et si l'ouvrage ne plaît point, la faute en est sûrement à moi seul.

Voici comment les deux chiens espagnols, nommés *Bergance* et *Scipion*, commencent leur entretien :

BERGANCE.

Mon ami Scipion, abandonnons pour cette nuit la garde de l'hôpital, et viens jouir dans cet endroit écarté de la faveur inattendue que le ciel nous accorde.

SCIPION.

Mon frère Bergance, je t'entends parler, je sens que je parle, et je ne puis le croire. Je te dirai même que cette merveille me fait craindre quelque calamité publique; car on sait qu'elles sont toujours annoncées par des prodiges.

BERGANCE.

Je regarde comme un prodige bien plus effrayant ce que j'ai entendu dire l'autre jour à un habitant d'Alcala.

SCIPION.

Qu'a-t-il dit?

BERGANCE.

Que de cinq mille étudians qui sont à l'univer-

sité, il y en a deux mille qui apprennent la médecine. Voilà ce qui annonce véritablement une calamité publique. Mais, sans nous embarrasser comment et pourquoi nous avons l'usage de la parole, profitons-en : je vais te raconter ma vie; demain tu me diras la tienne.

SCIPION.

Je le veux bien, à condition que, si tu deviens ennuyeux, il me sera permis de t'en avertir sans que cela te fâche.

BERGANCE.

Me fâcher contre mon ami, parce qu'il m'avertirait de mes défauts! tu me prends donc pour un homme? Au contraire, je t'en serai obligé. Je te préviens que j'ai des dispositions au bavardage; c'est à toi de m'arrêter à temps.

Je crois être né à Séville, chez un boucher qui m'apprit dès l'enfance à aboyer les mendians, à mordre les autres chiens, à saisir les taureaux par les oreilles. Ces exercices me déplaisaient: quand on m'excitait à courir sur un pauvre, je n'y allais qu'à regret; et quand je mordais les bœufs pour les faire marcher plus vite à la boucherie, je ne sais quoi me disait que j'aurais dû mordre plutôt ceux qui allaient les égorger. Je

quittai donc bientôt cette maison de meurtres, et je gagnai la campagne, où je rencontrai un troupeau de moutons.

Charmé de pouvoir consacrer ma vie à défendre les faibles contre les forts, je m'avançai vers un des bergers, en baissant la tête et remuant la queue. Il me caressa, examina mes dents; voyant que j'étais jeune et de bonne race, il me mit un collier armé de pointes de fer, et me voilà chien de berger.

J'étais ravi de mon nouvel état. Dans mon enfance j'avais entendu lire des histoires de bergerie chez une jeune sévillane dont mon premier maître était amoureux. Ce maître, après avoir tué des moutons le matin, venait le soir lire des églogues chez sa maîtresse. Je me rappelais ces beaux récits de bergers et de bergères qui faisaient retentir les échos des doux sons de leurs musettes. Je me souvenais du malheureux Amphrise, qui allait écrivant des vers sur l'écorce de tous les hêtres, du respectueux Elicio, ce digne amant de Galatée, qui négligeait quelquefois ses brebis et ses affaires pour s'occuper de celles d'autrui; et des douleurs de Sirène, et des regrets de Diane, et de beaucoup d'autres bergers ou bergères qui se disaient les choses du monde les plus aimables, les plus tendres, et s'évanouissaient toujours

quand ils se quittaient ou se rencontraient. Quel bonheur! pensais-je en moi-même, de me trouver le compagnon de ces amans si fidèles, qui, sur des prés émaillés, à l'ombre des bocages verts, passent leur vie à mourir pour des bergères aussi sages que belles, et plus fraîches que les fleurs des champs dont elles parent leurs houlettes.

SCIPION.

Mon cher ami, si, avec tes dispositions au bavardage, tu te mets à me lire des pastorales, nous ne risquons rien de demander la parole pour un an tout au moins.

BERGANCE.

Hélas! Scipion, je suis bien loin d'avoir à te conter des pastorales. Je pensai mourir de chagrin lorsque je vis que les véritables bergers n'avaient rien de commun avec ceux dont on m'avait lu l'histoire. Croirais-tu bien que dans toute la contrée il n'y avait pas seulement une Amarillis, une Diane ou une Silvie; pas un Lausus, un Hyacinthe ou un Riselus? Les misérables! ils s'appelaient tous Antoine, Dominique ou Laurent. Au lieu de ces beaux combats de flûte ou de poésie des anciens bergers, les combats des miens étaient à coups de poing. Enfin je ne reconnus rien qui

ressemblât à mes églogues, si ce n'est les loups qui mangeaient toujours les moutons.

Je résolus au moins de les bien défendre. Sans cesse aux aguets, dès que j'entendais crier au loup, je me précipitais sur la trace que m'indiquaient les bergers. Je parcourais la vallée, les bois, la montagne, les chemins, sans apercevoir le moindre vestige du loup; et le lendemain matin, lorsque je regagnais le troupeau, las, haletant, épuisé de fatigue, les pieds fendus par les ronces et les cailloux, je trouvais toujours quelque brebis morte ou quelque mouton à moitié mangé. Le maître du troupeau arrivait: on lui présentait la peau de la bête étranglée; les reproches ne manquaient pas aux bergers, et les coups de bâton pleuvaient sur les pauvres chiens.

Fatigué de tant de châtimens non mérités, et de voir que mes soins, mon courage, ma vigilance, étaient inutiles, je résolus, pour attraper le loup, de ne plus l'aller chercher. Je me cachai près de la bergerie, je laissai courir mes camarades, et bientôt j'aperçus deux de nos bergers qui, saisissant un des plus beaux moutons, lui coupent la gorge et le déchirent, de manière qu'on aurait cru reconnaître la dent du loup. Le lendemain, ces scélérats montrèrent ce mouton à leur maître, après en avoir gardé la meilleure

part. O combien je regrettais de ne pouvoir parler ! combien je me sentais indigné contre ces traîtres! Où en sommes-nous, me disais-je, si ceux à qui l'on a confié le troupeau sont les premiers à le détruire! si les défenseurs des brebis les égorgent, et si les pasteurs sont des loups !

SCIPION.

Quand on n'a lu que des églogues, on est quelquefois étonné de ce qui se passe dans le monde.

BERGANCE.

J'abandonnai sur-le-champ ces maîtres cruels, et je revins à Séville où j'entrai au service d'un riche marchand.

Ce maître avait deux fils, l'un âgé de douze ans, l'autre de quatorze, étudiant ensemble le latin au collége des jésuites. Quand ils allaient prendre leurs leçons, ils étaient toujours suivis de plusieurs valets pour porter leurs livres. S'il faisait beau, ils allaient à cheval, s'il pleuvait, un carrosse était à leurs ordres. Cette magnificence me donnait à penser, lorsque je la comparais avec le peu de faste de leur père, qui s'en allait chaque matin à la bourse, suivi d'un nègre, et monté sur un méchant petit mulet.

SCIPION.

Tel est l'usage des négocians riches. Ils affec-

tent d'être modestes pour eux-mêmes ; mais leur vanité s'en dédommage avec leurs enfans. Ils leur achètent des titres ; ils les élèvent comme de grands seigneurs ; enfin ils prodiguent leurs trésors pour les rendre ridicules, et leur faire oublier qu'ils sont leurs pères.

BERGANCE.

Un jour les enfans de mon maître, en allant au collége, laissèrent tomber un de leurs porte-feuille dans la cour. Comme j'avais appris à rapporter, je saisis le porte-feuille par ses cordons, et malgré les efforts d'un valet qui tenta de me l'arracher, je le portai jusqu'au collége. Là, sans m'en dessaisir, j'entrai gravement dans la salle d'étude ; je ne m'étonnai point des éclats de rire des écoliers, et distinguant l'aîné de mes jeunes maîtres, j'allai déposer avec respect le porte-feuille dans ses mains, ensuite je revins m'asseoir à la porte de la salle, et, regardant d'un air attentif le professeur qui lisait dans sa chaire, j'eus l'air de l'écouter avec fruit.

Mon amour pour la science divertit beaucoup mes jeunes maîtres, qui voulurent que tous les jours je portasse au collége le même porte-feuille. Dès que j'arrivais, on me faisait mille caresses ; tous les chapeaux, tous les bonnets, étaient en

l'air pour que je courusse les ramasser. L'un venait m'offrir à manger, l'autre allait me chercher à boire; les plus petits montaient à cheval sur moi. On envoyait acheter pour moi tout ce que l'on imaginait pouvoir me plaire; et comme j'avais marqué du goût pour les petits pains au lait, tous les rudimens, tous les dictionnaires, étaient engagés ou vendus au boulanger.

Cette heureuse vie ne dura guère. L'autorité, raison sans réplique, vint m'arracher à tant de bonheur. Les régens du collége remarquèrent que les écoliers s'occupaient bien plus de jouer avec moi que de faire leurs versions; ils défendirent à mes maîtres de m'amener avec eux. Je retournai donc à la garde de la porte; et, pour comble de malheur, on me fit reprendre la chaîne dont on m'avait autrefois délivré. Ah! mon cher Scipion, qu'il est affreux de déchoir! le mal qu'on a supporté toute sa vie n'est presque rien, l'habitude l'a rendu léger; mais quand on a goûté le bonheur, et qu'on retombe dans l'infortune, on ne se trouve plus assez de force pour la supporter.

SCIPION.

Tu ne perds pas une occasion de disserter.

BERGANCE.

Tu es encore bien heureux qu'ayant habité quelque temps le collége, je ne sois pas plus pédant et plus bavard. Mais revenons à mon histoire. Il me fut impossible de soutenir ma captivité. Je tombai malade; on me détacha pour me faire promener; et je me vis à peine libre, que je sortis de cette maison sans prendre congé de personne.

Je ne fus pas long-temps sans maître; j'entrai dans un superbe hôtel, que je jugeai devoir appartenir à quelque riche seigneur.

SCIPION.

Mais comment faisais-tu pour avoir si vite une condition? On a tant de peine à trouver quelqu'un qui nous permette de lui consacrer nos jours et notre liberté.

BERGANCE.

Ma méthode était sûre et facile : la patience et la douceur. Avec ces deux vertus, on aplanit tous les obstacles, on se fait aimer de ceux même qui nous voulaient le plus de mal. Quand j'avais formé le projet d'entrer dans une maison, je me tenais à la porte; dès que le maître paraissait, j'allais à lui, en le flattant de ma queue; je le re-

gardais avec respect et tendresse, je nettoyais avec ma langue la poussière de ses souliers; s'il me faisait donner des coups, je les supportais sans murmure, je retournais le caresser. On ne bat jamais deux fois celui qui baise le bâton. J'étais reçu, je servais avec zèle; et tout le monde m'aimait.

Ce fut ainsi que je gagnai les bonnes graces d'un des principaux officiers de cet hôtel. Mais ma nouvelle demeure était aussi triste que magnifique. Tout le monde était en deuil; les écuyers, les pages, les domestiques, étaient couverts de crêpes de la tête jusqu'aux pieds, les appartemens tendus de noir; un profond silence régnait partout; et la maîtresse du logis, renfermée dans une chambre obscure, ne voyait jamais la clarté du jour.

SCIPION.

Elle avait donc perdu son mari?

BERGANCE.

Mieux que cela : je vais te raconter son histoire, comme la raconta devant moi l'écuyer qui m'avait pris en amitié.

La belle Ruperte était arrivée du Mexique avec sa mère et des trésors immenses. La mère de Ru-

perte mourut; sa fille, qui n'avait que dix-huit ans, et que sa beauté céleste rendait l'objet de tous les hommages, resta maîtresse de plusieurs millions et de sa liberté. Deux cavaliers sévillans étaient fort assidus à lui faire leur cour : l'un, appelé don Pèdre de Gamboa, était déjà d'un certain âge, veuf, et père d'un fils unique qui étudiait à Salamanque; l'autre, qui se nommait don Estevan, était jeune, aimable et bien fait. Tu comprends qu'il fut préféré; la belle Ruperte le choisit pour époux.

Le jour même de leur mariage, don Pèdre, que son amour, son orgueil, sa violence naturelle, avaient mis hors de lui-même, courut attendre son rival à la porte de l'église; et dès qu'il le vit arriver avec cette maîtresse adorée que lui don Pèdre allait perdre pour jamais, il s'élança comme un furieux sur Estevan, lui plongea un poignard dans le cœur, et s'échappa au milieu des cris, de la foule, du tumulte. La belle Ruperte était évanouie à côté du malheureux Estevan, mort et baigné dans son sang. On la rapporta dans sa maison; elle ne revint que long-temps après, avec un délire affreux, avec une fièvre ardente, qui pensa la mettre au tombeau. Elle demandait, elle appelait sans cesse son cher Estevan; elle s'échappait des bras de ses femmes pour aller,

disait-elle, chercher par toute la terre le monstre qui l'avait privée de son époux, de son amant, pour l'immoler elle-même à son implacable vengeance. La fureur, l'amour, la douleur, auraient bientôt terminé sa vie, si l'on n'avait pris le parti d'obéir à toutes ses volontés. Elle se fit apporter le poignard que le barbare don Pèdre avait laissé dans le sein d'Estevan, elle fit déterrer le corps de cet infortuné, ordonna que l'on prît son cœur, qui fut embaumé dans une boîte d'or; et dès qu'elle fut maîtresse de cette triste relique, elle jura, la main armée du poignard et placée sur la boîte, de ne jamais revoir le jour qu'elle n'eût vengé la mort de son époux. Aussitôt elle fit fermer toutes les fenêtres de son appartement; on couvrit les murailles de velours noir; on suspendit au plafond une lampe sépulcrale; le poignard et la boîte d'or furent placés sur un autel au-dessous de cette lampe; et la jeune et belle Ruperte, vêtue de bure et de laine, renonçant à tout l'univers pour se livrer à sa douleur, pour ne s'abreuver que de ses larmes, ne sortit plus de ce solitaire et lugubre appartement.

SCIPION.

J'aime beaucoup madame Ruperte. Voilà comme il faut aimer, ou ne s'en pas mêler. Elle mourut bientôt, cette pauvre infortunée?

BERGANCE.

Non; mais sa santé dépérissait tous les jours. Depuis un mois que j'étais chez elle, ses femmes et son écuyer la tourmentaient pour appeler un médecin. Elle n'y consentit qu'avec peine. Le médecin la trouva fort mal, et la menaça d'une mort prompte, si elle ne changeait pas d'air. Elle résista long-temps. Vaincue enfin par les prières, par les larmes de toute sa maison, elle promit d'aller passer quelques semaines dans une superbe terre qu'elle avait à quelques journées de Séville; mais, fidèle à son serment, elle envoya d'avance arranger un appartement semblable à celui qu'elle allait quitter; et, pour ne pas voir le jour, elle ne voulut voyager que la nuit, s'arrêtant dans les auberges dès que l'aurore paraissait, et s'enfermant dans une chambre obscure, avec sa boîte et son poignard, qui ne la quittaient jamais.

Je fus de ce voyage; et comme, en voyant pleurer la belle Ruperte, touché jusqu'au fond de mon ame de tant d'amour, de tant de constance, je m'étais mis souvent à hurler, ces hurlemens m'avaient valu l'amitié de ma maîtresse. Elle m'avait permis de rester dans sa chambre; elle me caressait quelquefois, et me confiait la garde de

sa porte pendant le peu de momens qu'elle donnait à un pénible et douloureux sommeil.

Un soir, que nous allions partir d'une auberge où nous avions passé la journée, l'écuyer de la triste Ruperte entra tout à coup d'un air troublé. Madame, dit-il, ne descendez pas; vous vous rencontreriez avec un homme dont la vue vous ferait trop de mal. Quel est cet homme? répondit-elle. C'est le jeune Fernand de Gamboa, le fils unique du traître don Pèdre. Il revient de Salamanque, et demande à passer la nuit dans cette auberge. Il est encore au milieu de la cour avec ses valets. Attendez qu'on l'ait conduit à son logement, pour éviter son odieuse vue.

A ces paroles, Ruperte pâlit, et s'appuya sur une de ses femmes. Elle garda quelque temps le silence, la tête baissée, les regards fixés sur la terre; puis, relevant ses yeux égarés: Qu'on ôte mes chevaux, dit-elle, je ne partirai que demain. L'écuyer voulut l'engager à changer de résolution; elle répéta son ordre, commanda qu'on la laissât seule, et s'enferma dans sa chambre, où il ne resta que moi.

A peine libre, elle courut à la boîte d'or, la saisit avec avidité, l'approcha de ses lèvres, la pressa contre son cœur, et, d'une voix entrecoupée par ses sanglots : O déplorable et unique

reste de tout ce que j'aimai, dit-elle, de tout ce que je pouvais aimer au monde, voici l'instant de la vengeance que je t'ai promise, que je t'ai jurée. Cette vengeance sera terrible. Qui sait mieux que moi, malheureuse, que le plus douloureux des supplices est de survivre à ce qu'on adore ? Le fils unique de ce monstre doit être son bien le plus cher : je veux le lui ravir comme il m'a ravi le mien ; je veux qu'il me paie ton sang avec le sang de son fils. Ce fils est innocent, je le sais ; tu l'étais aussi, quand le barbare t'assassina. Il me faut un crime pour venger un crime, quitte à l'expier par ma mort. O mon époux ! cette mort après laquelle je soupire, cette heureuse mort qui doit me rejoindre à toi, sera pour ta triste veuve un moment de bonheur suprême ; mais auparavant j'obtiendrai vengeance.

En disant ces mots, Ruperte saisit le poignard qui était à côté de la boîte ; elle en essaie la pointe, et le cache dans son sein. Ensuite, s'efforçant de prendre un visage tranquille, elle fait appeler en secret une des servantes de l'auberge et, lui présentant une bourse d'or, elle lui demande, pour unique prix d'une si grande libéralité, de venir la prendre à minuit pour l'introduire, sans être vue, dans la chambre de ce jeune homme qui vient d'arriver. La servante sourit et

promet. Ruperte, sans s'embarrasser de ce qu'elle peut imaginer, lui recommande d'être discrète, fait retirer ses femmes, ses domestiques, et attend impatiemment l'heure fatale.

J'étais au désespoir de cette funeste résolution, je sentais toute l'horreur du crime qu'allait commettre Ruperte; mais je n'osais ni ne pouvais l'empêcher. D'ailleurs ce crime même avait dans son motif quelque chose qui m'en imposait, qui me forçait au respect. Je résolus de suivre ma maîtresse, pour voir la fin de cette tragédie, pour la secourir, s'il en était besoin.

SCIPION.

Je commence à trembler, Bergance.

BERGANCE.

Je tremblais aussi quand minuit sonna. L'exacte servante vint, nu-pieds, une lanterne sourde à la main, frapper doucement à la porte de Ruperte. Elle était prête depuis long-temps. La servante la conduisit jusqu'à la chambre du jeune Fernand, qu'elle ouvrit avec un passe-partout; et, remettant sa lanterne entre les mains de ma maîtresse, elle s'enfuit sans dire un mot. Ruperte, d'un pas ferme, entre dans la chambre, tire aussitôt son poignard avec un mouvement de fureur, et marche vers le lit du jeune homme, qui dormait d'un profond sommeil. Elle ouvre

les rideaux, dirige sa lumière sur le malheureux Fernand, afin de bien choisir la place de son cœur, et, prononçant le nom de l'époux qu'elle adore, elle lève le bras pour frapper..... Mais la beauté de Fernand, qui ressemblait à un ange endormi, le doux sourire qui entr'ouvrait ses lèvres de rose et laissait voir ses belles dents, ses longues paupières noires baissées, ses joues colorées, l'air de douceur et de paix qui relevait l'éclat de ses charmes, arrêtent le bras de Ruperte. Elle demeure immobile, interdite, n'osant frapper. Bientôt le poignard lui tombe des mains, et le bruit de sa chute réveille Fernand, qui, surpris, effrayé d'abord, saute de son lit, court à son épée. Je me presse alors d'arriver pour défendre ma maîtresse. Il n'en était pas besoin. Elle était tombée à genoux, et, posant sa lanterne à terre, elle tendait ses mains suppliantes : Pardonnez, disait-elle d'une voix soumise, pardonnez, jeune don Fernand, à une femme faible et sensible qui voulut vous percer le sein, qui l'aurait pu, si votre seule vue ne l'avait pas désarmée. Reconnaissez l'infortunée Ruperte; ce nom doit vous rappeler et le crime de votre père et les motifs de ma fureur contre vous. Epargnez-moi, don Fernand; je sens que j'aimerai la vie, si c'est à vous que je la dois.

Ces paroles, et la beauté de Ruperte, que sa frayeur, l'attitude qu'elle avait prise, rendaient plus touchante encore, firent une impression soudaine sur le beau jeune homme. Il se hâte de relever la fidèle veuve ; il tombe lui-même à ses pieds, en la rassurant par des protestations pleines de respect et de tendresse. Il lui dit en peu de mots que son père venait de mourir, que le souvenir de son crime devait être enseveli dans sa tombe; que cependant, si Ruperte voulait encore le poursuivre sur un innocent, il lui présentait son cœur, son cœur déjà trop vivement frappé par les célestes attraits de son ennemie. Il lui présente le poignard, en s'offrant lui-même à ses coups. Ruperte le jette loin d'elle; quelques larmes, qu'elle donnait sans doute à la mémoire de son époux, vinrent tomber sur ses mains, et don Fernand, qui se précipite, les essuie avec ses lèvres. La fidèle veuve se défendait cependant. Elle voulait retourner dans sa chambre : le jeune homme lui représenta qu'elle pouvait être rencontrée; que son honneur serait compromis; qu'il était plus sûr d'attendre le jour. Pendant tout ce dialogue, je ne sais comment il se fit que la lanterne fut renversée, et que la lumière s'éteignit. Dès lors plus de moyen de retrouver le chemin de Ruperte. Moi-même je ne vis plus

rien dans la chambre, et je n'entendais guère ce qui se disait, parce qu'ils parlaient tous deux à la fois en s'interrompant sans cesse. Tout ce que je puis t'assurer, c'est que bientôt ils ne parlèrent plus, et que Fernand vint me mettre à la porte, en la fermant à double tour sur moi. Je ne sais le parti que prit Ruperte; mais je sais que, dès ce moment, je pris celui de la quitter, et sortis aussitôt de cette auberge, en faisant de grandes réflexions sur les sermens et la fidélité des veuves inconsolables.

SCIPION.

Je ne m'attendais pas à ce dénoûment. Cependant il faut convenir que c'était de tous le plus naturel.

BERGANCE.

Cela peut être; mais il me mit en colère, et je repris le chemin de Séville, par une des plus fortes chaleurs que nous donne le mois de juillet, lorsque, passant devant une hôtellerie solitaire, je remarquai, sur le banc de pierre qui était à la porte, deux jeunes garçons de quatorze à quinze ans, mal vêtus, déguenillés, ayant à peine pour souliers de vieilles semelles rapiécées, pour bas, la peau de leurs jambes, pour chapeaux, l'un un vieux bonnet de drap vert, l'autre un reste de

feutre presque sans coiffe, portant des fragmens de pourpoint qui laissaient voir en plusieurs endroits que leurs chemises étaient percées, et par là-dessus deux morceaux d'épées dont les baudriers étaient deux ficelles.

A travers ce pauvre équipage on ne pouvait s'empêcher de remarquer le joli visage, la physionomie vive, agréable, spirituelle, de ces petits polissons. Je m'arrêtai pour les considérer. Ils étaient assis vis-à-vis l'un de l'autre, et venaient d'arriver par des chemins opposés. Après s'être salués avec beaucoup de politesse, l'un d'eux engagea le premier la conversation :

Seigneur gentilhomme, dit-il, n'y a-t-il pas de l'indiscrétion à vous demander si ce pays est votre patrie, ou si vous ne vous y trouvez qu'en passant?

Seigneur cavalier, répondit le gentilhomme, il me serait difficile de vous dire ma patrie. Un voyageur tel que moi se regarde comme un cosmopolite; et, partout où je me trouve bien, je me crois dans mon pays. Il me semble, reprit le premier, que l'endroit où j'ai l'honneur de rencontrer votre seigneurie n'est guère fait pour l'arrêter.— Pas plus que la vôtre, seigneur cavalier; mais vous savez que, lorsqu'on voyage pour s'instruire, il faut tout voir, ne rien dédai-

gner, et tâcher de s'accommoder des auberges les moins agréables. Je ne me plaindrai point de celle-ci, puisque j'ai le bonheur d'y rencontrer un cavalier tel que vous; et si vous voulez que nous continuions notre route ensemble, je vous avoue que les chemins me sont à peu près indifférens. — Ils me le sont aussi, seigneur gentilhomme, et je serai charmé de voyager avec vous. Mon nom est don Pèdre de Rincon; mes amis m'appellent Rinconet. Une affaire d'honneur m'a forcé de m'éloigner de Madrid, où mon père, par piété, s'amusait à distribuer au public les petites bulles du carême que les fidèles achètent deux sous. Je me faisais un devoir religieux d'aider mon père dans cet office. C'était moi qui portais le paquet des bulles, tandis qu'il portait le paquet de l'argent. Malheureusement un jour je me trompai de paquet, et je m'égarai si bien dans les rues, que mon père eut de la peine à me retrouver. Il me retrouva cependant, et me fit conduire chez le corrégidor, qui apparemment avait déjà pris les ordres du roi. Ce monarque est sévère, vous le connaissez; il m'exila de la cour. Je voyage depuis ce moment.

Quant à moi, seigneur, reprit le gentilhomme, mon nom est don Fernand Cortado, mes amis m'appellent Cortadille. Mon père avait un goût

singulier; il portait toujours dans sa poche de longues bandes de papier qu'il appliquait avec attention sur les habits des personnes qui venaient le voir. Ensuite il achetait de l'étoffe, et s'amusait à couper et à coudre cette étoffe d'après les marques qu'il avait faites sur ses bandes de papier. Cela l'occupait et le divertissait. Je me plaisais aussi à coudre les poches, et à force de jouer ainsi dès mon enfance avec des poches, j'en pris si bien l'habitude, que dans les rues, dans les foules, je ne pouvais pas voir une poche sans aller examiner si elle était bien cousue. Cela fit du bruit; le corrégidor désira de me connaître. En général je me soucie peu d'approcher les grands, et pour éviter l'embarras des politesses, des visites à rendre et à recevoir, je pris le parti de m'éloigner. Je comptais aller à Séville, où l'on m'a dit qu'on pouvait vivre plus inconnu, et précisément de la manière qu'on veut.

Eh bien! seigneur, reprit Rinconet, allons à Séville. Je me trouverai bien partout, pourvu que j'y sois avec vous.

En disant ces mots, ils s'embrassèrent cordialement et prirent la route de Séville.

SCIPION.

J'espère que tu ne les suivis pas?

BERGANCE.

Pardonne-moi, mon ami; leur conversation m'avait amusé, leur physionomie me plaisait; je voulus m'attacher à eux, j'allai les caresser; ils me reçurent fort bien, et me voilà suivant mes nouveaux maîtres.

En arrivant à Séville, leur premier soin fut de s'établir sur la place du marché pour faire les commissions, porter les fardeaux, les emplettes de ceux qui venaient acheter. Ils gagnèrent quelques réaux. Ensuite ils mirent en usage leurs talens, et le gain fut beaucoup plus fort. Un matin que Rinconet arrivait sur la place plus tard que de coutume, Cortadille, courant à lui, mit dans ses mains une bourse assez bien remplie : Voilà, dit-il, ce que je viens d'accrocher à un jeune ecclésiastique pour lequel j'ai fait une commission. Cachez cette bourse, mon frère, dans la crainte des événemens. Rinconet cacha la bourse, et à peine l'avait-il mise dans son sein, qu'un ecclésiastique, pâle, hors d'haleine, vint demander au prudent Cortadille s'il n'avait pas vu une bourse de telle et telle façon, dans laquelle il y avait quinze écus d'or, trois réaux, huit maravédis. Je l'ai perdue, ajouta-t-il, pendant que je faisais les emplettes que vous avez portées. Cortadille, sans changer de visage, lui répondit :

Seigneur licencié, votre bourse ne peut pas être perdue. Il est possible que vous l'ayez placée dans un endroit mal sûr... Il faut bien, interrompit le licencié, que je l'aie placée dans un endroit mal sûr, puisque je ne l'ai plus. Vous pouvez ne l'avoir plus, reprit Cortadille; et j'en crois sur sa parole un honnête homme tel que vous; mais il est fort différent que la bourse soit perdue, ou simplement volée; car dans ce dernier cas il se pourrait que le voleur vînt à se repentir et vous la rapportât, en vous faisant bien des excuses... Morbleu! dit l'ecclésiastique, je le tiendrais quitte des excuses, pourvu qu'il se dépêchât. — Doucement, seigneur licencié, doucement, point de pétulance. Vous êtes d'un état grave, dans lequel il faut se donner le temps de la réflexion. Un jour vient après l'autre, voyez-vous : les uns donnent, les autres prennent, voilà le monde; et au bout du compte nous ne sommes rien devant Dieu. Le meilleur conseil que je puisse vous donner, c'est de vous exhorter à la patience; elle ne nuit jamais, et souvent on s'en trouve bien. Avec tout cela, je ne voudrais pas être à la place de celui qui vous a pris cette bourse, car votre seigneurie est dans les ordres, et voler un ecclésiastique, c'est être sacrilége, selon les lettres d'excommunication que nous appelons *Paulines*.

Je vous en réponds, reprit le triste licencié ; quoique je ne sois pas encore prêtre, je suis sacristain d'un couvent de religieuses, et l'argent qui était dans cette bourse est le tiers du revenu d'une petite chapelle que m'a résignée mon oncle le chanoine ; c'est de l'argent sacré, de l'argent béni, et... Miséricorde ! s'écria Rinconet, ah ! mon Dieu ! que celui qui l'a prise la garde ! cette bourse fera son malheur. Allez, allez, seigneur licencié, le jugement dernier arrivera un jour ou l'autre, et c'est alors que vous connaîtrez l'insolent, le coquin, le misérable, qui a osé voler, retenir, se servir du tiers du revenu d'une petite chapelle résignée par monsieur votre oncle le chanoine. Eh ! dites-moi, seigneur sacristain, combien vous vaut la chapelle entière ? Le diable vous emporte ! répondit l'ecclésiastique ; il est bien question de vous rendre compte de mes bénéfices. En disant ces paroles, il fouilla dans sa poche pour prendre son mouchoir ; le mouchoir n'y était plus. Cortadille, en lui disant ces impertinences, s'en était emparé, et le malheureux sacristain s'en alla désolé, sans argent, sans mouchoir, conter son aventure à son oncle le chanoine.

Tandis que mes deux vauriens se félicitaient de leur adresse, leur joie fut un peu troublée par un portefaix comme eux, qui leur dit en leur

frappant sur l'épaule : Parlez donc, messieurs, vous êtes du métier. Que voulez-vous dire? répondit Cortadille. Je veux dire que vous vous en tirez à merveille; mais comment vous donnez-vous les airs de voler dans cette ville, sans avoir rendu vos devoirs au seigneur Monipodio? C'est une politesse dont aucun honnête fripon ne peut se dispenser en conscience. Il faut au moins se faire écrire chez ce brave homme, qui est le père, le maître, l'appui de tous nos filous. Je vous avertis même en ami qu'il pourrait vous en coûter cher si vous manquiez à ce devoir.

Je pensais, dit fièrement Cortadille, que le vol était un métier franc que tout homme peut exercer librement. Mais il faut respecter les lois du pays où l'on se trouve; et si votre seigneurie veut avoir la bonté de nous conduire chez cet illustre chef, nous la suivrons avec d'autant plus de confiance, que nous voyons bien que monsieur est un confrère.

Vous ne vous trompez pas, seigneur, répliqua le jeune homme; à la vérité, je suis encore dans l'année de mon noviciat; mais j'espère dans trois mois être reçu fripon en titre pour servir Dieu et les honnêtes gens. Comment! pour servir Dieu! lui dit Cortadille; je n'aurais pas cru que ce fût

le but de notre métier (1). Monsieur, répondit le jeune homme, je ne suis pas un grand théologien; mais je peux vous assurer qu'avec l'ordre que le seigneur Monipodio a mis dans notre société, il est difficile de vivre plus saintement que nous ne vivons (2). Nous disons le rosaire toutes les semaines; nous nous ferions scrupule de voler le vendredi; et, pour rien au monde, le samedi, nous ne voudrions regarder une fille qui s'appelerait Marie.

Toute cette conversation se faisait en allant chez le seigneur Monipodio.

SCIPION.

Es-tu encore loin de sa maison?

BERGANCE.

Non, mon ami, nous y voilà. Elle n'avait pas grande apparence. Nous fûmes introduits dans une salle basse, dont tous les meubles consistaient en quelques nattes de jonc, des fleurets pendus aux murailles, une mauvaise image de Notre-

[1] Cosa nueva es para mé que aya ladrones en el mundo para servir Dios y la buena gente, etc.

[2] Es tan santa y buena que no se yo si se podra mejorar, etc. Rezamos nuestro rosario, no hurtamos el dia del viernes, ni tenemos conversacion con muger que se name Maria, el dia del sabado, etc.

Dame, au-dessous de laquelle était un tronc, et plus bas une vieille terrine pleine d'eau bénite (1). Dans cette salle étaient deux braves de profession, avec les moustaches pendantes, le grand chapeau, l'épée de longueur, trois portefaix, un aveugle et deux vieillards habillés de noir, tenant chacun un chapelet dont les grains étaient énormes. Bientôt après arriva une vieille, qui, sans rien dire à personne, fut à la terrine, prit de l'eau bénite, se mit à genoux devant l'image, baisa la terre trois fois, leva trois fois les bras au ciel, et revint joindre le reste de la compagnie.

Peu de temps après parut le fameux Monipodio. Je le regardai de tous mes yeux. Il paraissait âgé de quarante ans, haut de taille, brun de visage, la barbe noire, les yeux ardens, surmontés d'un sourcil touffu qui allait d'un œil à l'autre Un grand baudrier lui traversait la poitrine, et soutenait un large coutelas. Ses mains étaient courtes et velues, ses doigts gros et carrés, et ses deux narines, s'ouvrant et se fermant avec bruit, exhalaient une épaisse fumée.

Dès qu'il parut, tout le monde lui fit une profonde révérence. Notre guide lui présenta mes

(1) En la pared estava pegada una imagen de Nuestra Señora, de mala estampa, etc.

jeunes maîtres comme deux sujets remplis de zèle, qui briguaient l'honneur de servir sous ses ordres. Je le veux bien, dit Monipodio; que savent-ils faire?

Nous savons, répondit Cortadille, jouer aux cartes de manière à toujours gagner; nous savons fouiller dans les poches avec assez d'adresse; nous savons... Mais fi donc! fi donc! s'écria le général, tous ces tours-là sont usés; il n'y a pas de commençant qui les ignore. Comment! vous ne savez que cela? Hélas! non, reprit Rinconet, et vous nous voyez tout honteux de notre ignorance. En parlant ainsi, quelques larmes roulaient dans ses yeux. Ne vous désolez pas, mes fils, leur dit alors Monipodio, vous êtes dans une école où l'on ne négligera rien pour vous instruire; et si vous avez du courage et du zèle, vous arriverez bientôt à la perfection de l'art.

Comme le général parlait, une de leurs sentinelles entra pour les avertir que l'alguazil des vagabonds venait droit au lieu de l'assemblée.

SCIPION.

J'avoue que je ne serais pas fâché de voir arrêter et pendre tous tes bons amis.

BERGANCE.

Le nom d'alguazil répand l'alarme; mais Mo-

nipodio s'écria : Que personne ne bouge. Cet alguazil m'est vendu ; il veille à notre sûreté, selon le traité particulier que j'ai fait ces jours derniers avec l'alcade de la police. Je vais m'expliquer avec lui. A ces mots il sortit et revint bientôt après en disant : Qui de vous a occupé ce matin le poste de la place Saint-Sauveur? C'est moi, répondit notre guide. Pourquoi donc, ajoute Monipodio d'une voix terrible, ne m'avoir pas rendu compte d'une bourse que vous avez volée à un jeune ecclésiastique? Cet ecclésiastique est parent de l'alguazil notre ami. Rendons-lui sa bourse, messieurs ; il faut de la probité. Le pauvre guide voulut nier qu'il eût jamais vu cette bourse ; mais Monipodio, jetant le feu par les yeux, avait déjà la main sur son coutelas, quand Rinconet, pour apaiser le tumulte, tire la bourse de sa poche et la sacrifie avec une générosité qui fut admirée de tout le monde. Vertueux jeune homme, lui dit Monipodio, je vais porter cette bourse à l'alguazil ; mais recevez dès à présent le surnom de *grand*, que toute notre société vous accorde. Rinconet le grand prit place alors parmi les grands colliers de l'ordre.

Bientôt arrivèrent deux jeunes filles, le visage tout plâtré de rouge, et avec un certain air effronté qui annonçait leur joyeux métier. L'arrivée

de ces deux dames, dont l'une s'appelait l'Escalante, et l'autre la Gananciosa, répandit la joie dans l'assemblée. On se mit à table, et Monipodio appela la vieille, qui priait encore devant l'image. Mais cette bonne dévote, qui était la recéleuse de la compagnie, lui répondit d'une voix tremblante :

Mon cher fils Monipodio, j'ai renoncé depuis long-temps à toutes les vanités du monde. Je ne peux déjeûner avec vous, parce que je dois aller faire mes dévotions à Notre-Dame des Pluies (1), et je ne suis ici que pour vous avertir de ce qui s'est passé cette nuit. Le Renégat et le Centopieds sont venus cacher dans ma maison une corbeille de très beau linge qu'ils ont volée hier au soir. C'était pitié, en vérité, de voir ces pauvres garçons suer à grosses gouttes en portant ce fardeau. Je vous assure que si vous eussiez vu l'eau qui leur ruisselait sur le visage, vous les auriez pris pour des saints martyrs (2). Ils n'ont point ouvert la corbeille, ni fait le compte du linge qu'elle contient, tant ils ont de confiance en ma probité.

(1) Antes que sea media, tengo de ir à complir mis devociones, y poner mis candelicas à Nuestra Señora de las Aguas ; etc.

(2) Corriendo agua de sus rostros, que parecian unos angelicos, etc.

D'ailleurs ces pauvres enfans étaient très pressés de courir après un berger qu'ils avaient vu le matin vendre des moutons à la boucherie. Je ne sais s'ils auront pu l'attraper; mais je sais bien que je n'ai pas seulement voulu regarder la corbeille de linge. Ah! mon Dieu oui, mon fils Monipodio, qu'il n'y ait jamais de paradis pour moi, si cette corbeille n'est pas encore aussi intacte que la mère qui m'a engendrée.

On n'en doute point, ma bonne, répondit Monipodio; dès que la nuit sera venue, j'irai moi-même chez vous faire l'inventaire de la corbeille, et je donnerai à chacun ce qui lui revient avec ma fidélité accoutumée. Comme vous voudrez, mon fils, répliqua la vieille Pipotte; c'était son nom. Mais il se fait tard, et je sens mon pauvre estomac s'en aller. Donnez-moi, je vous prie, un petit doigt de vin pour me soutenir. Cela est bien juste, reprit l'Escalante, en prenant une bouteille qui était grosse comme une outre; elle remplit de vin une grande coupe de liége qui tenait au moins une chopine, et la présente à Pipotte. Celle-ci la prend à deux mains, et après avoir soufflé la mousse qui était dessus : Tu en as mis beaucoup, dit-elle, ma fille, tu en as mis beaucoup; mais Dieu me fera la grace d'aller jusqu'au bout (1).

(1) Mucho echaste, hija Escalanta, pero Dios dará fuerzas para todo, etc.

Disant ces mots, elle l'avale d'un trait; après quoi, poussant un soupir : Dieu te console, ma chère fille, parçe que tu m'as consolée! Ton vin est excellent, mais j'ai peur qu'il ne me fasse mal, à cause que je suis à jeun; donne-m'en encore un peu. Ne craignez rien, ma mère, lui dit l'Escalante, en remplissant de nouveau la coupe; il est trop vieux pour n'être pas sain. Je l'espère, reprit Pipotte, et la sainte Vierge prendra soin de moi (1). Voyez à présent, mes chères filles, si vous n'auriez pas quelques menues pièces de monnaie à me donner pour acheter les petites bougies qu'il me faut pour mes dévotions. J'étais si pressée de vous apporter des nouvelles de la corbeille, que j'ai oublié mon argent. Oui, oui, j'en ai, mère Pipotte, répondit la Gananciosa; prenez ces deux petites pièces, vous en achèterez un cierge que vous ferez brûler devant monsieur saint Michel; si vous pouvez en avoir deux, vous en mettrez un aussi à monsieur saint Blaise : ce sont mes deux patrons. Je voudrais bien aussi en mettre un devant madame sainte Luce, parce qu'elle m'a guérie d'un mal d'yeux; mais je n'ai plus d'argent, et une autre fois je contenterai tout le monde (2).

(1) Asi lo espero yo en la Virgen, respondió la vieja, etc.

(2) Quisiera que pusiera una candelica á la señora santa

Vous ferez très sagement, ma fille, répondit Pipotte; ne ménagez jamais sur les cierges, c'est de là que dépend le salut. En disant ces mots, elle sortit avec l'argent.

SCIPION.

Il faut convenir que cette bonne Pipotte avait une dévotion bien entendue.

BERGANCE.

Aussitôt qu'elle fut partie, le seigneur Monipodio, qui tenait dans le plus grand ordre les affaires de la société, se fit apporter le mémoire des coups de bâton, des coups de plat d'épée qu'on avait dû distribuer dans la semaine, et que différentes personnes étaient venues commander et payer d'avance. Après s'être assuré que l'argent avait été bien légitimement gagné, et que tous les coups avaient été remis à leur adresse, le scrupuleux Monipodio régla la distribution des postes, et en donna un distingué à Rinconet et à Cortadille. Ils eurent ordre d'occuper jusqu'au dimanche suivant, depuis la Tour d'Or jusqu'au guichet du château des Maures. On leur permit même de s'étendre jusqu'à Saint-Sébastien, attendu que

Luzia, que por lo de los ojos tambien le tengo devocion: pero no tengo trocado, mas otro dia arva donde se cumpla con todos.

c'était un quartier neutre, où tous les filous pouvaient travailler indistinctement.

Chacun ayant ainsi ses fonctions, Monipodio rompit l'assemblée, en annonçant qu'il y en aurait une le dimanche d'après, dans laquelle on lirait un petit traité composé par un des plus savans professeurs de la confrérie. Tout le monde sortit, et moi, qui avais horreur de tout ce que je venais de voir et d'entendre, je fus à peine à la porte, que je pris ma course et quittai Séville, en me promettant de ne jamais rentrer dans une ville où la religion est déshonorée par la superstition la plus absurde, où la police est si mal observée, les mœurs si corrompues et si perverties, que les scélérats tiennent leurs conseils presque en public, sans redouter aucun châtiment.

SCIPION.

J'étais bien sûr que messieurs Rinconet et Cortadille ne te garderaient pas long-temps.

BERGANCE.

Hélas! mon ami, les nouveaux maîtres que je trouvai ne valaient guère mieux; c'étaient des comédiens. Je les suivis peu de jours. D'aventures en aventures, j'arrivai à Valladolid, et je t'aperçus portant une lanterne pour éclairer ce bon et saint homme Mahudès, qui a soin des pauvres

de l'hôpital. Tu avais l'air content et heureux, je désirai de devenir ton compagnon, et de faire pénitence de la vie un peu trop errante que j'avais menée.

Dans cette bonne résolution, je vins m'asseoir pour t'attendre à la porte de l'hôpital. J'y vis bientôt arriver quatre personnes qui se faisaient des politesses pour passer : l'un était poète, l'autre alchimiste, l'autre géomètre, le dernier faiseur de projets. Monsieur, disait le poète au géomètre, il est bien étrange qu'après avoir travaillé trente-deux ans sur le même ouvrage, tandis qu'Horace ne nous en ordonne que dix, après avoir fait un poème dont le sujet est beau, grand, neuf, le style pur, les épisodes intéressans, la division excellente, enfin le poème le plus héroïque, le plus sublime qui ait paru depuis l'Iliade; il est bien extraordinaire, dis-je, que je n'aie jamais pu trouver un prince qui ait voulu en accepter la dédicace et payer les frais d'impression.

Il m'est arrivé, reprit l'alchimiste, une aventure plus fâcheuse. Si quelque grand seigneur eût voulu me faire la moindre avance, j'aurais à présent plus de richesses que Crésus n'en a possédé. Comment cela? lui dit le géomètre. Oui, monsieur; car j'ai trouvé la pierre philosophale, c'est-à-dire, je sais comment on la fait, il ne

me faudrait qu'un peu d'or pour en venir à bout.

Que direz-vous donc, reprit le géomètre, quand vous saurez ce qui m'arrive ? Je cherche depuis vingt-cinq ans la quadrature du cercle : j'en suis si près, si près que je la crois toujours dans ma poche ; et toujours il s'en faut d'un cheveu que je ne la tienne. Avant peu, cependant, je suis certain de l'attraper.

Hélas ! messieurs, dit alors le faiseur de projets, le roi d'Espagne est un grand ingrat. Je lui ai donné plusieurs fois des avis qui l'auraient rendu le plus puissant des monarques ; il ne m'a pas seulement fait l'honneur de répondre à mes lettres. J'ai pourtant un projet qui doit me mettre dans l'opulence, ou je serais bien trompé. Je veux bien vous le confier. Vous allez voir avec quelle facilité sa majesté catholique va payer en un an toutes les dettes de l'état. Je propose au roi d'ordonner à tous ses sujets, depuis l'âge de quatorze jusqu'à soixante ans, de jeûner une fois par mois au pain et à l'eau, et de porter au trésor royal l'argent que leur cuisine leur coûterait ce jour-là. Assurément il y a en Espagne plus de trois millions de personnes de l'âge que j'ai dit. La plus pauvre ne peut pas moins dépenser qu'un réal et demi par jour, et je veux

bien ne fixer tout le monde qu'à ce taux-là : vous conviendrez, monsieur le géomètre, que mon jeûne vaudra quatre millions et demi de réaux par mois ; et cet impôt n'est nullement à charge : au contraire, on servira Dieu en même temps que l'état, et je fournis aux sujets de sa majesté l'occasion d'être à la fois bons chrétiens et bons patriotes.

On convint que ce projet pouvait avoir du bon. Ces quatre messieurs, après s'être donné de grandes louanges sur leurs talens, entrèrent ensemble à l'hôpital.

J'y entrai avec eux ; je te fis politesse, tu me la rendis. Le bon homme Mahudès voulut bien me prendre à son service, et je devins ton camarade. Depuis ce temps, mon cher frère, j'éprouve que pour être heureux il faut vivre en bonne compagnie.

Ici le jour parut, et les deux chiens perdirent la parole.

FIN DU DIALOGUE ENTRE DEUX CHIENS.

LÉOCADIE,

OU

LA FORCE DU SANG.

Une nuit d'été, par un beau clair de lune, vers les onze heures à peu près, un pauvre vieux gentilhomme revenait de se promener hors de la ville de Tolède avec sa femme dont il tenait le bras, sa fille âgée de seize ans, et une servante qui composait tout son domestique. Ce vieux gentilhomme, indigent et vertueux, s'appelait don Louis; sa femme, dona Maria; sa fille, dont la figure était céleste et dont l'ame était encore plus belle, se nommait Léocadie.

Dans le même instant sortait de la ville, pour aller à la promenade, un cavalier de dix-huit ans appelé Rodolphe, qui se croyait dispensé d'avoir des mœurs, parce qu'il avait de la noblesse et de la fortune. Il venait de quitter la table; il était environné de ses compagnons de débauche, échauffés comme lui par le vin. Bientôt cette

troupe bruyante se trouva vis-à-vis du vieux don Louis et de sa famille : c'était la rencontre des loups et des brebis.

Ces jeunes gens s'arrêtèrent en regardant d'une manière insolente la bonne mère et sa fille. L'un d'eux embrasse la servante; le vieux gentilhomme veut dire un mot, il est insulté : sa main tremblante tire son épée; Rodolphe en riant le désarme, saisit la jeune Léocadie, l'enlève dans ses bras, et fuit avec elle vers la ville, escorté de ses coupables amis.

Tandis que le vieux don Louis faisait des imprécations contre sa faiblesse, que dona Maria jetait des cris, et que la servante s'arrachait les cheveux, la malheureuse Léocadie était évanouie dans les bras de Rodolphe, qui, parvenu jusqu'à son hôtel, ouvre une porte secrète, congédie ses amis et gagne son appartement avec sa victime. Il entre sans lumière, sans être vu de ses valets; il s'enferme dans sa chambre; et, avant que Léocadie ait repris ses sens, il consomme le plus grand crime que puissent faire commettre l'ivresse et la brutalité.

Rodolphe, après avoir satisfait ses désirs infâmes, demeura un moment indécis sur le parti qu'il avait à prendre : il éprouvait sans doute un sentiment de remords, lorsque Léocadie revint à

elle. La plus profonde obscurité régnait dans l'appartement Elle soupire, elle tremble, et s'écrie d'une voix faible : Ma mère! ma mère! où êtes-vous? Mon père! répondez-moi..... Où suis-je? quel est ce lit?... O Dieu! ô mon Dieu! m'avez-vous abandonnée? Quelqu'un m'entend - il?.... Suis-je dans mon tombeau?.... Ah! malheureuse!.. plût au Ciel!...

Dans ce moment Rodolphe saisit sa main; l'infortunée jette un cri perçant, s'échappe avec précipitation, et va tomber à quelques pas. Rodolphe la suit. Alors, à genoux, avec des sanglots, avec un accent lamentable : O vous, lui dit-elle, qui que vous soyez, vous qui avez causé tous mes maux, vous qui venez de me rendre la plus malheureuse et la plus méprisable des créatures! s'il reste dans votre ame le moindre sentiment d'honneur, si vous êtes capable de la moindre pitié, je vous supplie, je vous conjure de m'ôter la vie : vous n'avez que ce seul moyen de réparer le mal que vous m'avez fait. Au nom du Ciel, au nom de tout ce que vous aimez, si vous aimez quelque chose, égorgez-moi! Vous le pouvez sans courir le moindre péril : nous sommes sans témoins, personne ne saura votre crime; il sera moins grand que celui que vous avez commis; et je crois, oui je crois que je vous pardonnerai

tout, si vous m'accordez cette mort, devenue ma seule ressource.

En disant ces mots, elle se traînait sur le carreau pour embrasser les genoux de Rodolphe.

Rodolphe, sans lui répondre, sortit de la chambre, ferma la porte sur lui, et courut sans doute s'assurer que personne dans sa maison ou dans la rue ne pourrait s'opposer au dessein qu'il méditait.

Aussitôt qu'il est sorti, Léocadie se lève, s'approche des murailles, cherche avec ses mains, et trouve une fenêtre qu'elle ouvre pour se précipiter. Une forte jalousie l'en empêche : mais la lune dans son plein pénètre par la jalousie et vient éclairer l'appartement. Léocadie demeure immobile, en proie à ses réflexions, et regardant autour d'elle, examine avec soin cette chambre, observe les meubles, remarque les tableaux, la tapisserie, découvre sur un oratoire un petit crucifix d'or, s'en empare, et le cache dans son sein. Ensuite, refermant la fenêtre, elle attend, dans l'obscurité, le barbare qui doit décider de son sort.

Rodolphe ne tarde pas à revenir : il était seul, et toujours sans lumière. Il s'approche de Léocadie, lui bande les yeux avec un mouchoir, la prend par la main sans lui dire une seule parole, sans

qu'elle ose prononcer un mot, la fait sortir de la chambre, descend avec elle dans la rue, fait plusieurs tours et détours, arrive près de la grande église, quitte le bras de l'infortunée, et s'enfuit précipitamment.

Léocadie fut quelque temps sans oser ôter le mouchoir qui lui couvrait les yeux. Enfin n'entendant plus le moindre bruit, elle le détache, et porte ses regards autour d'elle. Se voyant seule près de la grande église qu'elle reconnut, son premier mouvement fut de tomber à genoux, et d'adresser à Dieu une prière fervente. Sa prière achevée, elle se lève et gagne en tremblant la maison de don Louis.

Ce malheureux père, avec son épouse désolée, pleurait sa fille dans ce moment. Il entend frapper, court à la porte, ouvre, voit Léocadie, et s'élance à son cou en poussant un cri de joie.

La mère accourt à ce cri, elle se précipite dans les bras de sa fille; tous deux l'embrassent, et lui parlent à la fois; tous deux l'appellent leur enfant chéri, leur unique joie, le seul soutien de leurs vieux jours, tous deux, en la baignant de pleurs, multiplient les questions, et ne lui donnent pas le temps d'y répondre.

La triste Léocadie, après s'être livrée à de si tendres transports, se jette aux genoux de son

père, et, les yeux baissés, la rougeur sur le front, raconte tout ce qui était arrivé. Elle put à peine achever ce récit.

Le vieux don Louis la relève et la presse contre son sein : Ma chère fille, lui dit-il, le déshonneur n'est que dans le crime, et tu n'en as point commis. Interroge ta conscience : peut-elle te reprocher la moindre parole, la moindre action, la moindre pensée ? Non, ma fille, tu es toujours ma sage Léocadie ; et mon cœur paternel t'estime, te respecte, peut-être plus qu'avant ton malheur.

Léocadie, soulagée par ces paroles, ose lever les yeux vers son père : elle lui montre le crucifix qu'elle avait emporté dans l'espoir qu'il pourrait un jour lui servir à reconnaître son ravisseur. Le vieillard regarde long-temps ce crucifix sur lequel tombaient ses larmes : O mon Dieu, lui disait-il, que votre justice éternelle daigne me faire connaître le barbare qui m'a outragé dans la moitié la plus chère de moi-même, qu'elle daigne l'offrir à mes yeux ; et malgré ma faiblesse, je suis sûr de laver mon outrage dans son coupable sang.

Les transports de don Louis redoublent la douleur de Léocadie; sa bonne mère l'apaise, arrache le crucifix au vieillard, et celui-ci oublie

sa colère pour aller de nouveau consoler sa fille.

Après quelque temps donné aux larmes, la malheureuse Léocadie semblait goûter un peu de calme : elle ne sortait jamais de sa maison ; il lui semblait que tout le monde aurait lu son outrage sur son front. Hélas! elle eut bientôt des motifs plus cruels de se cacher.

Léocadie s'aperçut qu'elle était enceinte ; et son père et sa mère purent à peine obtenir d'elle qu'elle ne se laissât pas mourir. Elle fut plusieurs jours sans vouloir prendre de nourriture : enfin, pour l'amour de ses parens et par respect pour son état de mère, elle consentit à supporter ses maux.

Dès que le terme approcha, don Louis et sa femme louèrent une petite maison de campagne où ils se rendirent sans domestiques : ils ne voulurent pas même appeler de sage-femme ; ce fut dona Maria qui en tint lieu. Avec son unique secours, Léocadie mit au monde un garçon plus beau que le jour. Don Louis le porta sur les fonts de baptême, où il lui donna son nom. Bientôt la mère fut rétablie, et sa tendresse pour son fils fut si vive, la vue de cet enfant devint si nécessaire à son existence, qu'on résolut de garder dans la maison le petit Louis, en le faisant passer pour un neveu du vieillard.

Ils revinrent tous à Tolède, où personne ne s'était douté du motif de leur absence. L'aventure de Rodolphe n'avait fait aucun éclat; il était parti peu de temps après pour Naples; et Léocadie, respectée, aimée de tout le monde, jouissait du bonheur de l'état maternel et de tous les honneurs de l'état de fille.

Cependant le petit Louis croissait et devenait tous les jours plus aimable et plus charmant. Son esprit, ses graces devançaient son âge, qui n'était encore que de sept ans, lorsqu'un jour où il devait y avoir un grand combat de taureaux, cet enfant se mit à la porte de la maison de sa mère, pour voir passer les jeunes cavaliers qui allaient combattre. Il était seul; il voulut traverser la rue pour voir une troupe de jeunes gens qui venaient de l'autre côté: dans le moment un de ces étourdis, emporté par son cheval, vient au grand galop, et passe sur le corps du petit Louis. Le pauvre enfant reste étendu sur le pavé, jetant des cris, perdant beaucoup de sang d'une plaie que le fer du cheval lui avait faite à la tête. Le peuple s'amasse et s'écrie. Tout à coup un cavalier vénérable, suivi de beaucoup de valets, qui passaient pour aller aux courses, voit cet enfant, court à lui, le prend dans ses bras, le baise, le caresse, essuie le sang qui couvrait son

visage, envoie un de ses gens chercher le chirurgien de la ville; et, perçant la foule qui l'environnait, il emporte l'enfant chez lui.

Pendant ce temps, don Louis, sa femme et sa fille avaient appris l'accident. Léocadie, comme une insensée, courait déjà dans la rue en criant, en demandant son fils. Son père la suivait à peine, lui recommandait en vain de ne pas l'appeler son fils. Tout le monde les plaignait, et leur indiquait le chemin qu'avait pris le vieux cavalier. Ils courent, ils volent à sa maison; ils montent en jetant des cris jusqu'à la chambre où l'enfant était déjà entre les mains du chirurgien. Léocadie arrive la première, se précipite vers lui, le presse, le serre contre son cœur, le baigne de douces larmes, et demande à voir sa blessure. L'aimable enfant, qui pleurait encore, se met à sourire en voyant sa mère; il la caresse, il l'assure qu'il n'a point de mal. Le chirurgien visite la plaie, et ne la trouve pas dangereuse : Léocadie se le fait répéter cent fois, tandis que don Louis et sa femme rendent grace au vieux cavalier, lui disent que cet enfant est leur petit-neveu, et cherchent à excuser l'amour extrême que leur fille montre pour lui.

Enfin lorsque Léocadie eut bien embrassé le petit Louis, lorsqu'elle fut bien certaine qu'il n'y

avait aucun danger pour sa vie, elle s'assied au chevet du lit, et jette les yeux sur cette chambre.

Quelle est sa surprise en reconnaissant les mêmes meubles, les mêmes tableaux qu'elle avait observés au clair de la lune! Elle revoit le même oratoire sur lequel elle avait pris le crucifix; la tapisserie est la même, rien n'est changé dans l'appartement : Léocadie ne peut douter qu'elle ne soit dans la maison, dans la chambre où la conduisit son ravisseur.

A cette vue, elle demeure interdite, la pâleur couvre son visage, une vive rougeur lui succède, elle tombe sans connaissance. On s'empresse, on la secourt, on la ramène chez elle : on veut y rapporter l'enfant, mais le vieux cavalier s'y oppose; il demande, il supplie qu'on le lui laisse jusqu'à ce qu'il soit rétabli. Don Louis, occupé de sa fille, cède aux instances du vieux cavalier, et retourne dans sa maison avec sa femme et Léocadie.

A peine furent-ils seuls, que Léocadie leur déclara ce qu'elle avait vu, et les assura que cette maison était celle de son ravisseur. Don Louis court sur-le-champ prendre des informations sur celui qu'il a tant d'intérêt de connaître : il savait déjà que le vieux cavalier s'appelait don Diègue de Lara ; il apprend bientôt qu'il a un fils

unique nommé Rodolphe, que ce fils est à Naples depuis près de sept ans, et que son séjour en Italie l'a, disait-on, rendu aussi sage, aussi retenu, que jusqu'à son départ il avait été fougueux et déréglé. On ajoute que ce jeune homme est le plus beau, le plus aimable de la ville, et le meilleur parti de Castille.

Don Louis vient rapporter ces nouvelles à sa femme et à sa fille. On ne pouvait douter que ce Rodolphe était celui qui avait déshonoré Léocadie; mais pouvait-on se flatter qu'il réparerait cet outrage en donnant la main à une personne noble, il est vrai, mais la plus pauvre de Tolède! Don Louis ne l'espérait pas, et méditait déjà la vengeance. Léocadie le supplia de lui laisser conduire cette affaire, et de ne s'en mêler que lorsqu'elle viendrait recourir à lui. Le vieillard eut de la peine à faire cette promesse, mais enfin il se rendit, et Léocadie fut plus tranquille.

Elle réfléchit mûrement sur le parti qu'elle avait à prendre. Son enfant était toujours chez don Diègue, où ce bon vieillard lui prodiguait les soins les plus tendres. Sa blessure se guérissait; et sa mère, don Louis et sa femme, passaient les journées près du convalescent.

Un jour que Léocadie était seule avec don Diègue, et que ce bon vieillard tenait dans ses

bras le petit Louis, le baisait, le caressait, et parlait avec complaisance du sentiment si vif et si tendre qui l'attachait à cet enfant, Léocadie ne put retenir ses larmes, et voulut en vain les cacher. Don Diègue lui en demanda le sujet avec tant d'intérêt et d'amitié, qu'enfin Léocadie, les yeux baissés et avec des sanglots, lui raconta tout ce qui s'était passé dans sa maison; lui montra le crucifix, que don Diègue reconnut, et finissant par tomber aux pieds du vieillard: Votre fils m'a déshonorée, lui dit-elle, et j'embrasse vos genoux; votre fils m'a condamnée à l'opprobre et au malheur, et je ne puis m'empêcher de vous aimer comme le père le plus tendre.

Le petit Louis, qui voit pleurer Léocadie, tombe lui-même aux genoux de don Diègue, lui tend les bras et lui demande de ne pas affliger sa bonne amie : c'est ainsi qu'il appelait sa mère.

Don Diègue ne put résister à ce touchant spectacle: il relève en sanglotant Léocadie et son fils, il les serre dans ses bras, et leur jure que jamais Rodolphe n'aura d'autre épouse que Léocadie.

Dès le jour même il écrit à son fils de revenir à Tolède, où il lui avait trouvé un mariage convenable. Rodolphe part, arrive chez son père. Il était convenu que Léocadie, don Louis et sa

femme ne se trouveraient pas chez don Diègue à l'instant où Rodolphe arriverait.

Après les premiers momens donnés au plaisir de se revoir, don Diègue parle à Rodolphe du mariage qu'il avait, disait-il, arrêté pour lui. Il s'étend sur les richesses de la future épouse, et finit par lui montrer un portrait épouvantable qu'il avait fait faire à ce dessein. Rodolphe recule d'horreur, et voulut représenter à son père qu'il lui serait impossible d'aimer une pareille femme. Mais don Diègue, d'un ton sévère, lui répondit que la fortune était le seul point qu'il fallait envisager dans le mariage. Alors Rodolphe, avec beaucoup d'éloquence, déclama contre ce principe, rappela tous les malheurs qu'il avait causés, ajoutant qu'il n'avait jamais demandé au Ciel que de trouver une épouse sage et belle dont il pût faire sa femme, et près de laquelle il trouvât le bonheur.

Don Diègue, dissimulant sa joie, feignait de combattre l'avis de son fils, quand on annonça Léocadie, sa mère et le petit Louis, qui venaient souper chez don Diègue.

Jamais Léocadie n'avait été si belle : il semblait que par une permission divine sa grace et sa beauté fussent dans tout leur éclat. Elle éblouit les yeux de Rodolphe, qui demande avec em-





ma réponse, lui dit-elle avec une voix entrecoupée : puisse cet enfant vous donner autant de bonheur que vous avez causé de peine à sa mère !

Aussitôt on envoie chercher un prêtre, un alcade et deux témoins : cet heureux hymen est terminé le soir même : et Rodolphe, rendu pour toujours à la vertu, éprouva qu'il n'est de bonheur que dans un amour légitime.

FIN DE LÉOCADIE.

TABLE DES NOUVELLES.

AVIS AU RELIEUR,

POUR PLACER LES FIGURES DE DON QUICHOTTE.

(Voir la lettre mise au bas de chaque figure.)

TOME PREMIER.

TOME SECOND.

TOME TROISIÈME.







